BIBLIOTHEQUE DES FAMILLES.

CONTES DES FAMILLES.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE POUR LA JEUNESSE,

Morale. Histoire. Voyages. Histoire naturelle. Littérature

COLLECTION DES MEILLEURS OUVRAGES

Pour l'Instruction et l'Amusement de l'Enfance et de la Jeunesse,

PUBLIÉE

sous les auspices de M. le ministre de l'Instruction publique,

par Mesdames GUIZOT, A. TASTU, ULLIAC-TRÉMADEURE, DELAFAYE-BRÉHIER, L. BERNARD, E. VOÏART, MISS EDGEVORTH, CAMPAN, etc. — MM. DEPPING, WYSS, BERQUIN, FOE, etc.

Tous les vol. in-12 de cette Collection sont imprimés sur papier fin satiné, et ornés de très-jolies vignettes sur acier et de couvertures avec ornements gravés sur bois.

Prix de chaque vol., 3 *fr.* 50 *c.*

Mme Guizot.

L'ÉCOLIER, ou Raoul et Victor, ouvrage couronné par l'Académie; 6e édition, 2 vol., 8 vign.

UNE FAMILLE, ouvrage continué par madame Tastu; 6e édit., 2 vol., 8 vign.

LES ENFANTS, contes à l'usage de la jeunesse; 6e édit., 2 vol., 8 vign.

RÉCRÉATIONS MORALES (les), contes; 6e édit., 1 vol., 4 vign.

NOUVEAUX CONTES A L'USAGE DE LA JEUNESSE; 6e édit., 2 vol., 8 vign.

LETTRES DE FAMILLE SUR L'ÉDUCATION, ouvrage couronné par l'Académie; 3e édit., 2 vol., portrait. 1841.

Mmes Tastu et Voïart.

ÉDUCATION MORALE POPULAIRE DE CÉSAR CANTU, imitée de l'italien; 2 beaux vol., 8 vign. 1841.

LECTURES POUR LES JEUNES FILLES, leçons et modèles de littérature en prose et en vers, etc.; 2 vol., portraits.

LES ENFANTS DE LA VALLÉE D'ANDLAU, par mesd. E. Voïart et Tastu; 2e édit., 2 vol., 8 vign.

ROBINSON CRUSOÉ, de D. de Foé, traduit par madame A. Tastu; 2 vol. 20 grav.

ROBINSON SUISSE, traduit de Wyss, par madame E. Voïart; 4e édit., 1 gros vol., 9 vign.

Mme J. Delafaye-Bréhier.

LES ENFANTS DE LA PROVIDENCE, ou Aventures de trois jeunes orphelins; 4e édit., 2 vol., 8 vign.

LES PETITS BÉARNAIS, ou Leçons de morale; 6e édit., 2 vol., 8 vign.

LE COLLÉGE INCENDIÉ, ou les Écoliers en voyage; 4e édit., 1 vol., 4 vign.

Michel Masson.

LES ENFANTS CÉLÈBRES, ou Histoire des enfants qui se sont immortalisés par le malheur, la piété, le courage, le génie, le savoir et les talents; 2e édit., 1 vol., 8 vign 1841

Mlle Ulliac-Trémadeure

LES JEUNES NATURALISTES, ou Entretiens familiers sur l'histoire naturelle; 3e édit., 2 forts vol., 32 vign. 1841.

CLAUDE BERNARD, ou le Gagne-Petit, ouvrage de morale populaire; 1 vol., 4 vign. 1841.

ETIENNE ET VALENTIN, ou Mensonge et Probité; suivis de *Jean Marie*, ouvrage couronné; 2e édit., 1 vol., 4 vign. 1841.

EMILIE, ou la Jeune Fille auteur; 2e édit., 1 vol., 4 vign.

CONTES AUX JEUNES AGRONOMES; 7e édit., 1 vol., 4 vign.

CONTES AUX JEUNES NATURALISTES; 3e édit., 1 vol., 4 vign.

CONTES AUX JEUNES ARTISTES; 4e édit., 1 vol., 4 vign.

Berquin.

L'AMI DES ENFANTS, nouvelle édition conforme à l'édition originale; 2 gros vol., 16 fig.

Guyet de Fernex.

BEAUTÉS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou Leçons et modèles en prose et en vers, extraits de nos meilleurs auteurs; 2 vol., portraits. 1841.

Miss Edgevorth.

CONTES DE MISS EDGEWORTH, à l'usage de la jeunesse, 2 forts vol., 16 fig. 1841.

Depping.

LES JEUNES VOYAGEURS EN FRANCE; 5e édit., 4 vol. ornés de 100 gravures.

LES JEUNES VOYAGEURS EN ANGLETERRE, 2e édit., 4 vol. ornés de 100 gravures.

MERVEILLES ET BEAUTÉS DE LA NATURE EN FRANCE; 9e édit., 2 vol. 16 fig.

Mme Laure Bernard.

LES MYTHOLOGIES racontées à la jeunesse; 2e édit., 1 vol. avec 60 vign.

Mme Campan.

THÉATRE D'ÉDUCATION pour les jeunes personnes; 4e édit., 1 vol., 4 fig. 1841

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Un cercle se forma autour de l'Aveugle.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

CONTES
DES FAMILLES

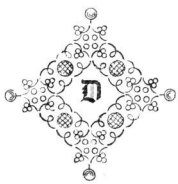
DE MISS EDGEWORTH;

TRADUITS DE L'ANGLAIS SUR LA QUINZIÈME ÉDITION

PAR E. GARNIER.

—

4e ÉDITION.



PARIS,

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION DE DIDIER,

55, QUAI DES AUGUSTINS.

—

1841

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Imp. Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

CONTES
DES FAMILLES.

SIMPLE SUZANNE.

CHAPITRE I.

La Reine de Mai.

Waked, as her custom was, before the day,
To do the observance due to sprightly May.
DRYDEN.

Elle accourut, dès l'aurore éveillée,
Pour célébrer, sous la verte feuillée,
Le premier jour du joyeux mois de Mai.

Dans un hameau retiré sur les confins du pays de Galles, non loin de Shrewsbury, c'est encore aujourd'hui la coutume de célébrer le premier jour de mai. Les enfans du village, qui attendent avec une joyeuse impatience le retour de cette fête du printemps, se rassemblent habituellement le dernier jour d'avril, pour préparer leurs bouquets et pour nommer la reine du lendemain. Le lieu de leur réunion est au pied d'une aubépine en fleurs, sur une verte pelouse, ouverte, d'un côté, sur un sentier étroit et ombragé, et séparée, de l'autre côté, par une haie épaisse

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de rosiers sauvages et d'aubépines, du jardin d'un procureur.

Ce procureur n'avait rien lorsqu'il avait commencé les affaires; mais il était parvenu à s'amasser une assez belle fortune, tout le monde savait bien comment. Il s'était bâti une maison neuve à l'entrée du village, avec un jardin défendu par de fortes palissades; mais, malgré ses clôtures, il ne se croyait jamais en sûreté : tels étaient ses habitudes processives et son caractère soupçonneux, qu'il était constamment en guerre avec ses simples et pacifiques voisins. Il n'y avait pas de jour qu'il ne saisît sur ses propriétés un cochon, un chien, une oie, ou quelque autre animal domestique. Ses plaintes et ses extorsions fatiguaient et alarmaient tout le hameau. Personne n'osait plus se hasarder dans les sentiers qui traversaient ses champs. Il ferma ses barrières avec des pierres et les défendit si bien par des ronces et des épines, qu'un oison même n'eût pu se glisser par-dessous, ni un géant passer par-dessus. Les enfans du village prenaient tant de soin pour éviter le courroux de l'irritable procureur, qu'ils n'osaient lancer leurs cerfs-volans dans le voisinage de ses terres, de peur qu'ils ne vinssent à s'embarrasser dans ses arbres ou à tomber dans sa prairie.

M. Case, ainsi se nommait ce procureur, avait un fils et une fille, de l'éducation desquels il n'avait pas eu le temps de s'occuper, car son ame était tout entière absorbée par le soin d'accumuler argent sur argent pour eux. Pendant quelques années, il avait laissé ses enfans courir en liberté dans le village; mais tout-à-coup, après avoir obtenu la gestion d'une propriété considérable, il commença de songer à les rendre un peu plus présentables. Il envoya son fils à la ville voisine pour y apprendre le latin; il prit une femme de chambre pour le service de sa fille Barbara, et interdit formellement à celle-ci de fréquenter à l'avenir les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pauvres enfans qui avaient été jusque-là ses compagnons de jeux. Ceux-ci n'en éprouvèrent aucun chagrin, car elle avait été plutôt leur tyran que leur camarade; mais Barbara fut piquée de voir que son absence n'excitât aucun regret, et mortifiée encore plus en s'apercevant qu'elle ne pouvait humilier ses anciennes amies ni par l'étalage de sa toilette, ni par ses grands airs de demoiselle.

Il y avait, parmi ses compagnes, une bonne petite fille pour laquelle elle se sentait une aversion particulière. Suzanne Price était une enfant douce, modeste, vive et industrieuse, qui faisait le charme et l'orgueil du village. Son père tenait à bail une petite ferme, et malheureusement pour lui il demeurait près du procureur Case. Barbara avait coutume de s'asseoir à sa fenêtre pour épier ce que faisait Suzanne. Quelquefois elle la voyait dans son jardin bien tenu ratissant les allées ou arrachant les herbes des bordures. D'autres fois, Suzanne était agenouillée auprès de sa ruche avec de nouvelles fleurs pour ses abeilles, ou bien elle était dans la basse-cour à jeter à ses poulets empressés des poignées de grain qu'elle prenait dans son tablier. Le soir elle s'asseyait sous un joli chèvre-feuille devant une petite table ronde à trois pieds, sur laquelle était son ouvrage à l'aiguille. Suzanne avait appris à travailler de sa mère, qu'elle aimait tendrement et dont elle était aussi tendrement aimée. Mistriss Price était une femme intelligente, active, bonne ménagère, mais sa santé n'était pas robuste. Elle savait gagner de l'argent néanmoins à l'aide de son aiguille, et son habileté à faire des petits pains et des gâteaux excellens était fameuse à la ronde. Sa conduite comme femme et comme mère lui avait mérité le respect de tout le village, et chacun était empressé de lui en donner des preuves. C'était à sa porte que la première branche d'aubépine était toujours placée le premier jour de mai, et sa Suzanne était habituellement élue reine de la fête.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'était alors le moment de procéder à cette importante élection : les rayons du soleil couchant doraient les blanches fleurs de l'aubépine, lorsque la troupe joyeuse des enfans du village s'assembla sur la petite pelouse. Barbara se promenait alors tristement dans le jardin de son père; elle entendit un gazouillement de jeunes voix dans le sentier, et se cacha derrière l'épaisse aubépine pour écouter la conversation.

— Où est Suzanne? Tel fut le premier cri qui vint frapper désagréablement son oreille.

— C'est vrai! où est Suzanne? répéta Philippe, en s'arrêtant au milieu d'un air nouveau qu'il essayait sur son fifre. Je voudrais bien que Suzanne vînt! je lui ferais chanter encore une fois ce maudit air que je ne peux pas attraper.

— Et moi aussi, je voudrais bien voir Suzanne, dit une toute petite fille dont le tablier était plein de primevères. Elle me donnerait du fil pour attacher mes bouquets : elle me ferait voir l'endroit où sont les violettes nouvelles, et puis elle m'a promis de me donner un gros bouquet de ses belles oreilles d'ours pour porter demain. Que je voudrais la voir venir!

— Nous ne pouvons rien faire sans Suzanne! dit une autre. C'est elle qui nous montre toujours où sont les plus belles fleurs dans les sentiers et dans la prairie.

— C'est elle qui fera nos guirlandes et qui sera la reine de mai, s'écrièrent à la fois une multitude de voix.

— Mais elle ne vient pas! dit Philippe.

Alors Rose, son amie particulière, s'avança : — Je réponds que Suzanne viendra aussitôt qu'elle le pourra, affirma-t-elle à l'impatiente assemblée. Sans doute elle est retenue chez elle pour quelque affaire.

Mais les petits électeurs furent d'avis que toute affaire devait céder le pas à celle qui les occupait, et Rose fut dé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pêchée pour aller chercher et ramener son amie immédiatement.

— Dites-lui de se hâter, lui recommanda Philippe. Le procureur Case dîne aujourd'hui à l'Abbaye; s'il revient de bonne heure et qu'il nous trouve ici, il pourra bien nous en chasser, car il prétend que cette pelouse fait partie de son jardin; quoique ce soit faux, j'en suis bien sûr, car le fermier Price affirme qu'elle a été de tout temps ouverte sur le sentier. Mais le procureur veut avoir notre pelouse et il agit en conséquence. Je voudrais que sa fille Bab, ou miss Barbara, puisqu'il faut l'appeler ainsi à présent, fût à cent lieues de ce village. Pas plus tard qu'hier, elle a renversé mes quilles, dans un accès de mauvaise humeur, en marchant tout au travers avec sa robe qui traînait dans la poussière.

— Oui, dit Mary, elle laisse toujours traîner sa robe et ne sait pas la retrousser gentiment comme Suzanne, et, avec toutes ses belles parures, elle n'est jamais la moitié aussi propre qu'elle. Maman dit qu'elle voudrait me voir comme Suzanne, quand je serai grande; et moi aussi je le voudrais bien. Je ne voudrais pas avoir l'air aussi fière que Barbara, quand même je devrais être aussi riche qu'elle.

— Riche ou pauvre, dit Philippe, il ne convient pas à une jeune fille de se montrer aussi fière, encore moins aussi effrontée qu'elle l'a été l'autre jour, lorsqu'elle se tenait sur la porte de son père, sans un chapeau sur la tête, les yeux fixés sur un monsieur étranger qui s'était arrêté là pour faire boire son cheval. J'ai deviné à ses regards ce qu'il pensait de Bab et de Suzanne aussi; car Suzanne était alors dans son jardin occupée à considérer les boutons jaunes de son cityse qui étaient sur le point de s'ouvrir : lorsque le monsieur lui demanda combien de milles il y avait d'ici à Shrewsbury, sa réponse fut toute modeste — non pas timide et embarrassée, comme si elle n'avait jamais vu

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

personne auparavant — mais juste ce qu'il fallait. Puis remettant son chapeau de paille qui était tombé de sa tête pendant qu'elle considérait son cityse, elle prit le chemin de sa maison, et le monsieur me dit après son départ : — Mon ami, quelle est cette gentille et modeste jeune fille ? — Mais je voudrais bien que Suzanne arrivât ! s'écria le narrateur, en interrompant lui-même son histoire.

Pendant ce temps Suzanne était bien occupée chez elle, ainsi que l'avait deviné son amie Rose. Elle attendait le retour de son père, dont l'heure habituelle était déjà passée. Son souper était prêt depuis plus d'une demi-heure ; trois fois Suzanne avait balayé les cendres du foyer et remis du bois pour lui préparer un feu pétillant et joyeux. Mais, lorsqu'il rentra enfin, il ne remarqua ni la flamme du foyer, ni Suzanne, et lorsque sa femme lui demanda comment il se portait, il ne répondit point et tourna le dos au feu dans une attitude sombre et mélancolique. Suzanne mit son souper sur la table et lui approcha sa chaise ; mais il repoussa la chaise, et s'éloignant de la table :

— Je ne mangerai rien, dit-il, mon enfant. Pourquoi as-tu fait un feu à me rôtir, à cette époque de l'année ?

— Je croyais que vous aviez dit hier, papa, que vous aimiez à trouver le soir un peu de feu dont la flamme vous réjouît ; et puis nous avons eu aujourd'hui beaucoup de giboulées ; votre veste est tout humide, il faut la sécher.

—Eh bien ! prends-la, petite, dit-il en ôtant sa veste. — Je n'en aurai bientôt plus à faire sécher. — Prends aussi mon chapeau, ajouta-t-il en le jetant à terre.

Suzanne accrocha le chapeau à un clou, mit la veste sur le dos d'une chaise pour la faire sécher, et fixa un regard plein d'anxiété sur sa mère, qui n'était pas bien. Elle s'était fatiguée tout le jour à cuire du pain et des gâteaux, et maintenant, alarmée de la sombre physionomie de son mari, elle se tenait immobile, pâle et tremblante. Le fer-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mier se jeta sur une chaise, se croisa les bras et fixa les yeux sur le foyer. Suzanne fut la première qui se hasarda à rompre le silence. Heureux le père qui a une fille telle que Suzanne ! Son inaltérable douceur de caractère et ses caresses affectueuses dissipèrent un peu la tristesse de son père. Il ne put se résoudre à toucher au souper qui avait été préparé pour lui ; il dit cependant à Suzanne, en s'efforçant de sourire, qu'il mangerait peut-être un œuf de sa pintade. Elle le remercia, et, avec cette activité joyeuse qui marque le désir de plaire, elle courut à sa basse-cour. — Mais, hélas ! la pintade n'y était plus ! Elle s'était envolée dans le jardin du procureur. — Suzanne l'aperçut au travers des barreaux de la grille, et, ouvrant timidement la porte, elle demanda à miss Barbara, qui se promenait lentement dans une allée, la permission d'entrer et de prendre sa pintade. Barbara, qui se trouvait alors en proie à de désagréables réflexions sur la conversation des enfans du village qu'elle venait d'écouter derrière l'aubépine, leva la tête en entendant la voix de Suzanne, et d'un ton fier et de mauvaise humeur, elle refusa net sa requête.

— Fermez la porte, dit-elle ; vous n'avez que faire dans *notre* jardin ; et quant à votre pintade, je la garderai ; elle ne fait que voler ici et nous faire du dégât. Mon père m'a dit de l'attraper et de la garder, la première fois qu'elle y viendrait : elle y est maintenant.

A ces mots, la fille du procureur appela sa femme de chambre Betty et lui donna l'ordre d'attraper l'oiseau délinquant.

— Oh ! ma pintade, ma jolie pintade ! cria Suzanne, en les voyant toutes les deux pourchasser la pauvre bête épouvantée de coin en coin.

— Nous la tenons ! dit Betty en la saisissant par les pattes.

— Et maintenant, payez le dommage, reine Suzanne,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

reprit Barbara d'un air insultant, ou dites adieu à votre jolie pintade.

— Le dommage! quel dommage? demanda Suzanne. Dites-moi ce qu'il faut payer?

— Un scheling, dit Barbara.

— Oh! si un demi-scheling pouvait suffire! Je n'ai qu'un demi-scheling au monde; le voici.

— Ce n'est pas assez, dit Barbara, en lui tournant le dos.

— Mais écoutez-moi un instant, cria Suzanne. Laissez-moi du moins chercher l'endroit où elle a fait ses œufs. Je n'en veux qu'un pour le souper de mon père; vous garderez tous les autres.

— Et que nous fait à nous votre père ou son souper? Est-il donc si délicat qu'il ne puisse manger autre chose que des œufs de pintade? Si vous voulez avoir votre pintade et ses œufs, payez le dommage, et vous les aurez.

— Je n'ai qu'un demi-scheling, et vous dites que ce n'est pas assez, répliqua Suzanne avec un soupir, en voyant sa favorite qui se débattait en vain et criait entre les mains serrées de la femme de chambre.

Suzanne s'en alla désolée. Devant la porte de son père, elle aperçut Rose qui venait la chercher.

— Ils sont tous à l'aubépine et je suis venue te chercher. Nous ne pouvons rien faire sans toi, chère Suzanne, lui dit-elle, en accourant à sa rencontre dès qu'elle l'eut aperçue. Tu as été nommée reine de mai, viens, hâte-toi. Mais qu'as-tu donc? Pourquoi as-tu l'air si triste?

— Ah! dit Suzanne, ne comptez pas sur moi; je ne puis aller vous trouver; mais, ajouta-t-elle, en montrant du doigt les oreilles d'ours de son jardin, cueille ces fleurs pour la petite Mary, je les lui ai promises. Tu lui diras aussi que les violettes sont au pied de la haie qui est en face de la barrière, à droite en allant à l'église. Adieu! ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

songez plus à moi. — Je ne puis y aller. — Je ne puis rester plus long-temps, mon père a besoin de moi.

—Mais ne détourne pas la tête; je ne veux pas te retenir; dis-moi seulement ce que tu as, demanda son amie en la suivant chez elle.

—Oh! rien! peu de chose, du moins, reprit Suzanne. J'étais seulement pressée d'avoir un œuf de ma pintade pour mon père, et je n'en ai pas, voilà ce qui me contrarie. —Oh! bien sûr, je lui couperai les ailes à la méchante bête; elle ne pourra plus voler par-dessus la haie.—Mais n'y pensons plus, ajouta-t-elle en essuyant une larme.

Lorsque Rose eut appris, ainsi que les parens de Suzanne, que l'oiseau favori de son amie était retenu captif par la fille du procureur, elle se récria avec la chaleur d'une honnête indignation, et courut aussitôt raconter l'histoire à ses compagnons.

—Barbara! Oh! tel père, telle fille, s'écria le fermier Price, en sortant de l'attitude pensive où il était resté plongé, et en rapprochant son siége de sa femme. —Tu as vu que quelque chose allait mal, femme? lui dit-il. Je vais tout te conter.

Comme il baissait la voix en parlant ainsi, Suzanne crut qu'elle ne devait pas écouter ce qu'il allait dire, et recula sa chaise pour ne pas entendre.

—Suzanne, ne t'en va pas; assieds-toi là, ma petite Suzanne, lui dit-il en lui faisant de la place sur sa chaise. Tu as dû me trouver un peu brusque, lorsque je suis rentré ce soir; mais j'avais bien sujet d'être contrarié, comme tu vas voir.

—Il y a quinze jours environ, femme, tu sais, on tirait à la milice à Shrewsbury. Il ne me manquait alors que dix jours pour avoir atteint mes quarante ans, et le procureur me dit que j'étais un niais de ne pas m'arranger de manière à me présenter comme exempt d'âge; mais la vérité

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

est la vérité, et j'ai pensé qu'il valait mieux la dire en toute circonstance, quoi qu'il pût arriver. Je suis donc tombé au sort; mais lorsque j'ai réfléchi combien il serait pénible pour vous et pour moi de nous séparer, j'ai été bien content d'apprendre que je pouvais m'en dispenser en payant dix guinées à un remplaçant. Seulement je n'avais pas les dix guinées, car, tu sais, nous n'avons pas eu de bonheur cette année avec nos moutons; ils sont tous morts l'un après l'autre; mais ce ne pouvait être une excuse. Je suis allé chez le procureur Case, et je l'ai décidé, non sans peine, à me prêter cette somme à de gros intérêts, en lui déposant le bail de notre ferme en manière de garantie. Le procureur Case est trop rusé pour moi : il a trouvé dans mon bail ce qu'il appelle une *nullité*. Le bail, m'a-t-il dit, ne vaut rien du tout, et il peut nous chasser de la ferme dès demain, si cela lui plaît, et cela ne lui plaira que trop, car je l'ai contrecarré dans ses projets aujourd'hui, et il a juré qu'il s'en vengerait : il n'a pas trop mal commencé déjà. Je n'en suis pas encore à la partie la plus triste de mon histoire.

Ici le pauvre fermier fit une pause, et sa femme, ainsi que Suzanne, respirant à peine, fixèrent sur lui un regard où se peignait toute leur anxiété.

— Il faut partir, dit-il enfin avec un soupir étouffé. Je dois vous quitter dans trois jours, femme !

— Mon Dieu ! dit la pauvre femme d'une voix défaillante. Suzanne, mon amour, ouvre la fenêtre.

Suzanne courut ouvrir la fenêtre et revint aussitôt soutenir la tête de sa mère. Lorsque celle-ci se trouva un peu mieux, elle pria son mari de continuer son histoire et de ne lui rien cacher.

Le fermier n'avait aucune envie de rien cacher à une femme qu'il aimait si tendrement; mais tout ferme qu'il était et fidèle à sa maxime, qu'il fallait toujours dire la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vérité en toute circonstance, la voix lui manqua, et ce ne fut pas sans de pénibles efforts qu'il parvint à dire toute la vérité dans ce moment.

Voici ce qui était arrivé. Case avait rencontré le fermier Price qui revenait en sifflant d'un champ nouvellement défriché. Le procureur, lui, revenait de dîner à l'Abbaye. C'était la résidence de la famille d'un riche baronnet du voisinage, dont M. Case avait été régisseur. Le baronnet était mort soudainement, et ses propriétés étaient passées, avec ses titres, sur la tête d'un plus jeune frère, qui venait d'arriver au pays, et auquel M. Case s'était empressé de rendre ses devoirs, dans l'espoir de se concilier ses bonnes grâces. Il se flattait d'obtenir sans peine la continuation de cette gestion lucrative, et, dans cette assurance, il se croyait permis de prendre le ton d'un maître envers les fermiers de l'Abbaye, surtout envers celui d'entre eux qui était son débiteur et dont le bail était entaché de nullité.

Accostant donc le fermier d'un air hautain, il débuta ainsi : — Fermier Price, un mot s'il vous plaît : marchez auprès de mon cheval et écoutez-moi. Vous avez changé d'opinion, j'espère, au sujet de ce morceau de terre qui est au coin de mon jardin ?

— Comment cela, M. Case ? dit le fermier.

— Comment, dites-vous ? Eh quoi ! ne m'avez-vous pas fait entendre que ce terrain ne m'appartenait pas, lorsque j'ai manifesté l'autre jour, devant vous, l'intention de le comprendre dans mon enclos ?

— C'est vrai, dit Price, et je pense encore de même.

Surpris et irrité du ton ferme de cette réponse, le procureur fut sur le point de jurer qu'il s'en vengerait ; mais il retint toute expression imprudente, qui aurait pu témoigner contre lui plus tard en justice.

— Mon bon ami M. Price, lui dit-il d'une voix douce et avec un sourire forcé, mais le visage pâle de la colère qu'il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

étouffait, je me vois dans la nécessité de vous réclamer la somme que je vous ai prêtée il y a quelque temps ; vous voudrez bien prendre note qu'il me la faut pour demain matin. Je vous souhaite le bonsoir. Vous avez cet argent tout prêt, je le présume?

—Non, dit le fermier, je n'en ai pas la première guinée, mais John Simpson, mon remplaçant, n'a pas encore quitté le village ; je vais lui demander de me rendre cette somme, et je partirai moi-même pour la milice, s'il le faut ; j'y suis décidé.

Le procureur était loin de s'attendre à une semblable résolution ; il représenta d'un ton hypocrite au fermier qu'il n'avait pas intention de le pousser à une pareille extrémité, et que ce serait le comble de la folie que de *se jeter ainsi, sans sujet, la tête contre un mur.* Vous ne vouliez point prendre ce coin de terre pour votre jardin, Price? lui dit-il.

— Moi ! dit le fermier, il ne m'appartient point : je ne prends jamais ce qui n'est pas à moi.

—C'est vrai, c'est juste et très-convenable, dit M. Case, mais alors vous n'avez aucun intérêt relativement à la terre en question.

—Aucun.

—Eh bien ! pourquoi donc vous montrer si raide à ce sujet, Price ? Tout ce que je vous demande est de dire.....

— Que ce qui est noir est blanc, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'est ce que je ne ferai jamais, M. Case. Cette pelouse ne vaut pas la peine d'en parler ; mais elle n'est ni à vous ni à moi. Depuis que cette route est faite, elle a toujours appartenu à la paroisse, et personne ne s'en emparera de mon consentement. La vérité est la vérité, et il faut toujours la dire : la justice est la justice, et il faut qu'elle se fasse, M. le procureur.

—Et la loi est la loi, M. le fermier, et nous la ferons

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

exécuter à vos dépens, s'écria le procureur exaspéré par l'indomptable fermeté de ce Hampden de village.

A ces mots ils se séparèrent. — Mais l'exaltation généreuse et le vertueux orgueil qui avaient soutenu le courage de notre héros ne pouvaient toutefois le rendre insensible. Pendant qu'il se retirait chez lui, bien des réflexions mélancoliques oppressaient son cœur. Il passa devant sa porte d'un pas résolu néanmoins, et se rendit au village pour parler à l'homme qu'il avait engagé comme remplaçant. Il le trouva, lui raconta ce qui se passait. Heureusement cet homme n'avait pas dépensé son argent qu'il rendit sans difficulté, en réfléchissant que beaucoup d'autres fermiers des environs avaient aussi tiré à la milice, et qu'ils seraient charmés de lui donner le même prix ou peut-être plus encore pour servir à leur place.

Dès que Price eut l'argent entre les mains, il se dirigea vers la maison du procureur, entra tout droit dans son cabinet, et, déposant la somme sur son bureau : — Voici vos dix guinées, M. le procureur, lui dit-il : comptez-les. Maintenant nous sommes quittes.

— Non, pas encore, dit le procureur en faisant résonner les guinées dans sa main d'un air triomphant. Nous vous donnerons un avant-goût de la loi, mon bon monsieur, ou je serai bien trompé. Vous oubliez la nullité de votre bail, que j'ai là en sûreté dans mon bureau.

— Ah ! c'est vrai, mon bail, s'il vous plaît ? dit le fermier qui allait oublier de le demander, sans l'imprudente menace du procureur. Rendez-moi mon bail, M. Case. Je vous ai payé, vous n'avez pas le droit de garder mon bail plus long-temps, qu'il soit bon ou mauvais.

— Pardonnez-moi, reprit le procureur en fermant son bureau et en mettant la clef dans sa poche. La possession vaut titre, mon honnête ami, s'écria-t-il en frappant le bureau de sa main. Bonsoir. Je ne puis en conscience ren-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dre à un fermier un bail dans lequel j'ai découvert une nullité capitale. Il est de mon devoir de le montrer à celui qui m'emploie, ou, en d'autres termes, au nouveau propriétaire dont j'ai de bonnes raisons de croire que je serai l'agent. — Vous vous repentirez de votre obstination, M. Price! Votre serviteur, monsieur.

Price se retira tristement, mais sans être intimidé.

Lorsque Suzanne eut entendu l'histoire de son père, elle oublia tout-à-fait sa pintade, et son ame entière ne s'occupa que de sa pauvre mère qui, malgré ses plus grands efforts, ne pouvait supporter le choc de ce nouveau coup de la fortune. Au milieu de la nuit elle appela Suzanne. La fièvre avait augmenté depuis quelques heures; mais vers le matin elle s'abattit, et la malade tomba dans un profond sommeil en tenant la main de Suzanne fortement serrée dans les siennes.

Suzanne restait debout, immobile, et n'osait respirer de peur de troubler son repos. La chandelle posée près du lit était presque entièrement consumée : l'ombre vacillante du grand fauteuil d'osier voltigeait, s'alongeait, paraissait et disparaissait à mesure que la flamme s'élevait ou s'abaissait sur la bobèche. Suzanne eut peur que l'odeur désagréable du lumignon n'éveillât sa mère, et dégageant doucement sa main, elle s'avança sur la pointe du pied pour éteindre la lumière. Tout était silencieux : le crépuscule du matin avait répandu ses demi-teintes sur tous les objets; le soleil se levait lentement, et Suzanne, debout devant la fenêtre, contemplait ce magnifique spectacle à travers les vitraux en losange enchasssés dans le plomb de la modeste croisée. Quelques oiseaux commençaient à gazouiller : Suzanne prêtait l'oreille à leurs chants joyeux, lorsque sa mère fit un mouvement et prononça quelques paroles inintelligibles. La jeune fille suspendit son tablier devant la fenêtre pour intercepter le jour; à ce moment

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

elle entendit les sons d'une musique lointaine qui paraissait venir du village. Le son s'approcha, et Suzanne reconnut que c'était Philippe qui jouait du fifre et du tambour : elle distingua ensuite la voix de ses joyeuses compagnes qui chantaient en l'honneur de mai, et bientôt elle les aperçut se dirigeant vers sa demeure avec des branches d'arbres et des guirlandes de fleurs à la main. Elle ouvrit doucement le loquet de la porte et courut au devant de ses amis.

— La voilà! c'est Suzanne! c'est la Reine de Mai! s'écrièrent-ils tous avec joie.

— Voilà ta couronne, lui dit Rose en s'avançant.

Mais Suzanne posa un doigt sur ses lèvres et montra la fenêtre de sa mère. — Le fifre de Philippe se tut aussitôt.

— Merci, dit Suzanne, ma mère est malade, je ne puis la quitter. — Puis elle ôta doucement la couronne de sa tête, pendant que ses compagnes lui demandaient qui la porterait à sa place.

— Veux-tu me remplacer, chère Rose? dit-elle en posant la couronne sur la tête de son amie. — C'est une charmante matinée de mai, ajouta-t-elle avec un sourire. Adieu : nous n'entendrons plus vos voix ni le fifre lorsque vous aurez tourné le coin du village; ainsi vous n'aurez besoin de vous taire que jusque-là, Philippe.

— Je me tairai tout le jour, dit Philippe; je n'ai plus envie de jouer.

— Adieu, pauvre Suzanne; c'est bien dommage que tu ne puisses venir avec nous, s'écrièrent tous les enfans.

La petite Mary courut après Suzanne jusqu'à la porte de sa chaumière. — J'oubliais de te remercier, dit-elle, pour tes oreilles d'ours; vois comme elles sont belles! Sens aussi comme ces violettes ont bonne odeur à mon côté, et puis embrasse-moi vite, car je vais être laissée derrière!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Suzanne embrassa la petite fille toute haletante et retourna doucement au chevet de sa mère.

— Comme cette enfant est reconnaissante envers moi pour les simples fleurs que je lui ai données ! — Et moi je ne serais pas reconnaissante envers une aussi bonne mère ? se dit Suzanne en se penchant sur la pâle figure de la fermière endormie.

Le tricot de sa mère gisait inachevé sur une table auprès du lit ; Suzanne s'assit sur son fauteuil d'osier et reprit la maille où elle en était restée la veille.

— C'est elle qui m'a appris à tricoter, qui m'a enseigné tout ce que je sais, pensa Suzanne ; et ce qui vaut mieux encore, elle m'a depuis long-temps appris à l'aimer et à désirer de lui ressembler.

La mère, en s'éveillant, se trouva un peu rafraîchie par son paisible sommeil, et voyant combien la matinée était belle : — J'ai rêvé, dit-elle, que j'entendais de la musique, mais le tambour me faisait peur, parce que c'était le signal du départ de mon mari, qu'un régiment de soldats entraînait par force, en le menaçant de la pointe de leurs baïonnettes. Mais ce n'était qu'un rêve, Suzanne : je me suis éveillée, et depuis j'ai dormi du plus profond sommeil.

Qu'il est pénible de se réveiller au souvenir de l'infortune ! Peu à peu la pauvre femme rassembla ses idées éparses et se rappela les circonstances du soir précédent. Elle ne fut bientôt que trop certaine d'avoir entendu, des lèvres mêmes de son mari, ces mots terribles : « Je dois vous quitter dans trois jours. » Et elle eût voulu dormir encore et croire que c'était un rêve.

— Mais il manquera de mille choses ! dit-elle en se soulevant tout-à-coup. Il faut que je lui prépare son linge. Mon Dieu ! j'ai peur qu'il ne soit trop tard ! Suzanne, pourquoi m'as-tu laissé dormir si long-temps ?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Tout sera prêt, bonne mère, ne vous tourmentez pas ainsi, dit Suzanne.

Et en vérité la pauvre femme était peu en état de se tourmenter ni de rien faire en ce moment. L'activité industrieuse et affectionnée de Suzanne n'avait jamais été aussi utile. Elle comprenait si vite, exécutait si ponctuellement et agissait avec tant de prudence, lorsqu'elle était abandonnée à sa propre discrétion, que sa mère n'avait aucune peine à la diriger : elle disait que Suzanne n'en faisait jamais trop ni trop peu.

La jeune fille était occupée à raccommoder le linge de son père, lorsque Rose vint frapper doucement à la fenêtre et la prier de sortir.

— Comment va ta mère d'abord? lui demanda Rose en la voyant.

— Elle est mieux, merci.

— Tant mieux! j'ai aussi de bonnes nouvelles à t'annoncer. — Tiens, dit-elle en lui montrant un gant dans lequel il y avait beaucoup de pièces de monnaie : avec cela nous aurons ta pintade; nous en sommes tous convenus. C'est l'argent qui nous a été donné ce matin dans le village pour la fête de mai : à chaque porte nous avons reçu une pièce d'argent. — Vois comme on s'est montré généreux! il y a là douze schelings, pas moins que ça. Maintenant nous pouvons braver miss Barbara. Tu n'auras pas besoin de quitter le lit de ta mère; je vais moi-même chez la fille du procureur, et dans dix minutes tu reverras ta pintade.

Rose courut, enchantée de sa commission et toute impatiente de conclure cette affaire.

La femme de chambre de miss Barbara, Betty, fut la première personne qu'elle put voir chez le procureur. Rose insista pour parler à miss Barbara elle-même : elle fut alors introduite dans une salle où la jeune demoiselle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

était occupée à lire un roman poudreux, qu'elle s'empressa de cacher sous un tas de paperasses.

— Mon Dieu! ma chère, comme vous m'avez fait peur! dit-elle à sa femme de chambre. — Mais en apercevant Rose par derrière, elle prit un air dédaigneux. — Ne pouviez-vous pas dire que je n'y étais pas, Betty? — Eh bien! mon enfant, qui vous amène ici? quelque chose à emprunter ou à demander, je suppose?

Puisse tout ambassadeur, représentant d'une aussi bonne cause, répondre avec autant de dignité et de modération que le fit Rose en cette circonstance.

— La personne qui m'envoie, dit-elle, n'a rien à emprunter ni à demander de vous, et j'ai de quoi payer toute la valeur de ce que je suis chargée de vous réclamer. — Je crois que voilà un excellent scheling, ajouta-t-elle en tirant sa bourse bien garnie. Si vous ne le trouvez pas bon, je puis vous en offrir un autre; et maintenant soyez assez bonne pour me rendre la pintade de Suzanne : c'est en son nom que je viens la réclamer.

— Peu m'importe au nom de qui vous veniez, répondit Barbara, mais vous ne l'aurez pas. — Reprenez votre scheling, s'il vous plaît; j'aurais consenti à recevoir un scheling hier, si on l'avait payé en temps utile : mais j'ai dit à Suzanne que, si elle ne me payait tout de suite, je garderais sa pintade, et je la garderai, je vous le promets. Vous pouvez retourner le lui dire.

Pendant que Rose entamait la négociation, la fille du procureur avait mesuré la capacité de sa bourse du coin de l'œil, et sa pénétration avait calculé qu'il devait s'y trouver au moins dix schelings. En s'y prenant avec adresse, elle avait l'espoir que la pintade lui vaudrait au moins la moitié de ce trésor.

Rose qui était trop vive et qui n'était pas de force, comme elle le pensait, à lutter contre la ruse et la basse

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cupidité de Barbara, s'écria imprudemment : — Quoi qu'il nous en coûte, nous sommes résolus de recouvrer la favorite de Suzanne : si un scheling n'est pas assez, prenez-en deux, et si deux ne suffisent pas, prenez-en trois.

Les trois schelings rendirent un son bien séduisant, en tombant sur la table l'un après l'autre, mais Barbara dit froidement : — Trois schelings ne sont pas assez.

— N'avez-vous pas de conscience, miss Barbara! Eh bien! prenez-en quatre.

Barbara secoua la tête. Un cinquième scheling fut aussitôt offert — Mais Bab, qui voyait combien elle avait beau jeu, garda froidement le plus cruel silence.

Rose continua vivement d'ajouter scheling sur scheling, jusqu'à ce qu'enfin la bourse se trouva vide. Les douze schelings brillaient semés sur la table. — L'avarice de Barbara fut émue : elle consentit à recevoir la rançon de la captive.

Rose poussa l'argent devant elle; mais se rappelant alors qu'elle agissait au nom de ses commettans plutôt qu'au sien, et doutant qu'elle eût de suffisans pouvoirs pour conclure un aussi extravagant marché, elle rassembla les pièces du trésor public, et, devenue prudente avant qu'il fût trop tard, elle fit observer qu'elle devait d'abord aller consulter ses amis.

Ses généreux amis s'étonnèrent de la basse cupidité de Barbara, mais d'un commun accord ils déclarèrent qu'ils consentaient volontiers à céder jusqu'au dernier farthing de leur trésor. Ils se rendirent en corps auprès de Suzanne, pour lui annoncer leur résolution.

— Prends notre bourse, lui dirent-ils et fais-en ce que tu voudras.

Et sans attendre un seul mot de remercîment, ils s'en allèrent en laissant Rose pour conclure la négociation relative au rachat de la pintade.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il y a une certaine manière d'accepter une faveur qui prouve la véritable noblesse de l'ame. Beaucoup de personnes savent donner, bien peu savent recevoir convenablement un cadeau.

Suzanne fut touchée, mais non surprise de la bonté de ses jeunes amis : elle reçut la bourse avec autant de simplicité que l'offre lui en était faite.

— Eh bien! dit Rose, faut-il aller chercher la pintade?

— La pintade! répéta Suzanne en sortant de la rêverie où l'avait plongée la contemplation de la bourse. Certainement je désire bien revoir ma jolie pintade! mais je n'y pensais pas en ce moment : je songeais à mon père.

Suzanne avait entendu souvent répéter à sa mère dans le cours de cette journée qu'elle voudrait bien avoir assez d'argent pour payer John Simpson, afin qu'il pût remplacer son mari à l'armée. — Cette somme est bien peu de chose, pensait-elle, mais encore elle peut être utile à mon père. — Elle confia ses réflexions à Rose et conclut en disant d'un ton résolu que puisque l'argent lui avait été donné pour en disposer comme il lui plairait, elle voulait le donner à son père.

— Il est tout à toi, ma chère Suzanne, s'écria Rose avec un regard qui exprimait vivement son approbation. Voilà un trait bien digne de toi! Je suis pourtant fâchée que miss Barbara garde encore ta pintade. Je ne voudrais pas être à sa place pour toutes les pintades, ni pour tous les trésors du monde. Mais, j'en répondrais, cette pintade ne lui portera pas bonheur, et tu seras heureuse, toi, même sans avoir ta favorite, car tu es bonne. Laisse-moi venir t'aider aujourd'hui, continua-t-elle, en examinant l'ouvrage de son amie. Je n'ai pris goût au travail que depuis que j'ai travaillé avec toi, et si tu as quelques raccommodages à faire, je n'oublierai mon dé ni mes ciseaux, ajouta-t-elle en riant, comme j'avais coutume de le faire,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lorsque j'étais encore une petite fainéante. Je t'assure que je manie bien l'aiguille à présent : mets-moi à l'épreuve.

Suzanne assura son amie qu'elle ne doutait nullement de l'agilité de son aiguille et qu'elle accepterait volontiers ses services si *malheureusement* elle n'avait terminé tout l'ouvrage qu'elle avait à faire pour le moment. — J'aurai beaucoup d'occupation demain, ajouta-t-elle, mais je ne veux pas te dire ce que j'aurai à faire, car j'ai peur de ne pas réussir : si je réussis, j'irai te l'annoncer tout de suite, parce que tu en seras bien contente.

Suzanne qui prêtait toujours une grande attention à ce que lui montrait sa mère, et qui l'avait aidée souvent à cuire le pain et les gâteaux pour la famille de l'Abbaye, avait conçu le projet hardi, mais non téméraire, de tenter elle-même une fournée de pain. Un des domestiques de l'Abbaye avait couru tout le village dans la matinée pour se procurer du pain, et n'avait pu en trouver de tolérable. La dernière fournée de mistriss Price n'avait pas réussi par manque de bonne levure; la pauvre femme n'était pas assez forte pour en essayer une autre, et lorsque l'apprenti de la brasserie était venu lui dire qu'il y avait à la fabrique de la levure de bière toute fraîche, elle l'avait remercié et avait dit en soupirant qu'elle ne pourrait lui être d'aucun usage, parce qu'elle était trop malade pour travailler. Suzanne demanda timidement la permission d'essayer sa main, et sa mère ne voulut pas la refuser. Elle se mit donc à l'ouvrage avec la plus grande circonspection, et lorsque son pain fut tiré du four le lendemain matin, il était excellent; sa mère le lui dit du moins, et c'était un bon juge. Le pain fut aussitôt envoyé à l'Abbaye, et comme la famille du baronnet n'en avait pas goûté de bon depuis son arrivée au pays, elle ne tarit pas en éloges sur celui de Suzanne. On demanda à la femme de charge qui pouvait avoir fait de si bon pain, et l'on apprit avec quelque surprise que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

c'était l'œuvre d'une jeune fille de douze ans. La femme de charge, qui avait connu Suzanne toute petite, fut enchantée d'avoir une occasion de parler en sa faveur.

— C'est la petite créature la plus industrieuse qu'il y ait au monde, madame, dit-elle à sa maîtresse : je l'appelle petite, quoiqu'elle ne le soit plus à présent, car elle est grande, élancée et bien gentille aussi; et j'en suis charmée, car gentillesse et bonté vont bien ensemble, comme on dit, et d'ailleurs elle ne pense pas plus à sa jolie figure que moi à la mienne, madame — et puis elle se respecte elle-même, madame, autant que vous-même; elle est toujours propre et bien rangée, et ne sort jamais sans sa mère ou quelque personne respectable, comme une fille sage qu'elle est. Aussi sa mère en raffolle, et j'en ferais autant, si j'avais une fille comme elle. Elle a aussi deux petits frères qu'elle traite avec la plus grande bonté, et Philippe, mon garçon, prétend qu'elle leur apprend à lire mieux que la maîtresse d'école avec une patience et une bonté charmantes. Mais excusez, madame; je ne sais pas m'arrêter lorsque je me mets à parler de Suzanne.

— Vous en avez bien dit assez pour exciter ma curiosité, dit sa maîtresse; faites-la venir tout de suite, je vous prie; nous pourrons la voir avant d'aller à la promenade.

La bonne femme de charge dépêcha aussitôt son Philippe à Suzanne. Celle-ci n'était jamais dans un état tel qu'elle eût besoin de longs préparatifs pour obéir à une invitation de ce genre. Elle avait travaillé beaucoup, il est vrai; mais quand on a de l'ordre et du soin, on peut travailler et se tenir propre en même temps. Elle mit son chapeau de paille de tous les jours et accompagna la mère de Rose, qui se rendait à l'Abbaye pour y porter de la mousseline qu'on lui avait demandée.

La modeste simplicité de Suzanne et les questions pleines de bon sens et de convenance qu'elle fit aux réponses qui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lui furent adressées charmèrent les dames de l'Abbaye, qui étaient capables d'apprécier ces qualités simples et naturelles.

Sir Arthur avait deux sœurs pleines de raison et de bonté; miss Lucy et miss Alice Somers n'étaient pas du nombre de ces belles dames qui se trouvent malheureuses dès qu'elles sont à la campagne; elles n'étaient pas non plus de ces femmes à la nature tracassière qui se mêlent à tout propos des affaires de leurs pauvres voisins, par pure envie de dominer ou parce qu'elles n'ont rien de mieux à faire. Elles étaient généreuses, mais sensées, et tout en cherchant à répandre le bonheur autour d'elles, elles n'exigeaient point que leurs obligés fussent heureux, précisément à leur propre manière. Avec de semblables dispositions et secondées par un frère éclairé, qui sans avoir la prétention de diriger ses sœurs, s'empressait toujours de les aider dans leurs efforts pour faire le bien, on pouvait concevoir un espoir fondé que le voisinage des dames de l'Abbaye serait une bénédiction pour les pauvres villageois au milieu desquels elles étaient venues s'établir.

Aussitôt que les sœurs de sir Arthur eurent parlé à Suzanne, elles firent appeler leur frère; mais il était en affaire dans son cabinet avec un étranger. Suzanne était impatiente de retourner auprès de sa mère, et les dames ne voulurent pas la retenir. Miss Lucy lui dit avec un sourire, lorsqu'elle prit congé d'elles, qu'elles iraient la voir chez elle le lendemain soir à six heures.

Il n'était pas possible qu'un événement aussi grave que la visite de Suzanne à l'Abbaye pût rester long-temps ignoré de Barbara Case et de sa bavarde femme de chambre. Elles épièrent avec impatience le moment de son retour, afin de pouvoir satisfaire leur curiosité.

—La voici qui entre dans son jardin, dit Bab : j'y cours, et dans une minute je saurai tout.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Bab pouvait descendre sans honte, toutes les fois que cela convenait à ses projets, de la hauteur de son orgueil insolent, à la bassesse de la plus plate familiarité.

Suzanne cueillait des épinards et du cerfeuil pour le bouillon de sa mère.

— Eh bien! Suzanne, lui dit Bab qui s'était glissée auprès d'elle sans en être aperçue, comment cela va-t-il chez vous aujourd'hui?

— Ma mère est mieux aujourd'hui, mademoiselle, je vous remercie, repliqua Suzanne d'un ton froid, mais poli.

— Mademoiselle! bonne Suzanne, comme vous êtes devenue polie tout-à-coup! reprit Bab en faisant un signe à sa servante. On voit bien que vous avez vu la bonne compagnie ce matin. — Voyons, Suzanne, dites-nous un peu comment votre visite s'est passée?

— Avez-vous vu ces dames elles-mêmes, ou bien est-ce seulement la femme de charge qui vous a mandée? dit Betty.

— Dans quelle pièce êtes-vous entrée? continua Bab. Avez-vous vu sir Arthur, ou ses sœurs?

— J'ai vu ses sœurs.

— Là, elle a vu miss Somers! Betty, il faut que je sache tout. Ne pouvez-vous cesser un moment de cueillir ces herbes pour causer un peu avec nous, Suzanne?

— Je ne puis rester plus long-temps, miss Barbara: ma mère attend son bouillon et je suis pressée.

A ces mots, Suzanne rentra chez elle.

— Mon Dieu, sa tête est pleine de bouillon à présent, dit Bab à sa femme de chambre: elle ne songe pas à autre chose, quoiqu'elle ait vu le grand monde. Papa peut bien l'appeler *simple Suzanne*, car simple elle est et simple elle restera toujours. Pour moi, elle me paraît stupide, ou peu s'en faut; mais quoi qu'il en soit, simple ou non, je saurai bien en tirer ce que je veux savoir; elle pourra bien parler à la fin, lorsqu'elle aura terminé sa

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

grande affaire du bouillon. J'entrerai lui demander des nouvelles de sa mère : cette politesse la mettra en belle humeur tout de suite.

Barbara suivit Suzanne dans sa chaumière et la trouva occupée de la grande affaire du bouillon.

— Est-il prêt? dit Bab en jetant un coup-d'œil dans le pot qui était sur le feu. Quelle odeur savoureuse! Je vais attendre que vous le portiez à votre mère, afin de savoir d'elle-même comment elle va.

— Voulez-vous avoir la bonté de vous asseoir, dit simple Suzanne avec un sourire, car elle avait alors tout-à-fait oublié sa pintade. Je ne fais que d'y jeter le cerfeuil; mais il sera bientôt prêt.

En attendant, Bab se mit à questionner Suzanne de toutes façons ; elle fut très-contrariée pourtant de ne pouvoir apprendre exactement quelle était la toilette des dames de l'Abbaye, ni ce qu'il y avait de préparé pour le dîner du baronnet : elle se montra surtout curieuse au dernier point de savoir ce que miss Lucy avait entendu, en disant qu'elle viendrait chez mistriss Price dans la soirée : — Que croyez-vous qu'elle ait voulu dire? demanda-t-elle à Suzanne.

— Je crois qu'elle a voulu dire ce qu'elle a dit, répliqua Suzanne, qu'elle viendrait ici ce soir.

— Oh! c'est aussi clair que le jour, reprit Barbara. Mais que pensez-vous qu'elle ait voulu dire encore? Vous savez, on ne pense pas toujours exactement ce qu'on dit.

— Quelquefois, dit Suzanne avec un malin sourire qui convainquit Barbara que ce n'était point une imbécile.

— *Quelquefois*, répéta Barbara en rougissant. Je suppose alors que vous avez deviné à peu près ce que miss Somers a voulu dire?

— Non, dit Suzanne, je ne pensais pas à miss Somers lorsque j'ai dit quelquefois.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Comme ce bouillon a bonne mine! reprit Barbara après un *silence*.

Suzanne avait versé le bouillon dans une tasse, et son odeur savoureuse frappait l'odorat de la manière la plus agréable. Elle le goûta et y mit un peu de sel, puis un peu plus encore, jusqu'à ce qu'elle le crût tout-à-fait du goût de sa mère.

— Ne voulez-vous pas une cuillère? dit Suzanne toute tremblante de l'ample gorgée que Bab aspirait bruyamment.

— Une cuillère! répéta Barbara furieuse, en déposant la tasse sur la table. La première fois qu'il m'arrivera de goûter votre bouillon, je vous permets de m'accabler d'injures; et si je mets jamais les pieds ici, vous pouvez être envers moi aussi impertinente qu'il vous plaira. *Prends une cuillère, Médor!* Voilà ce que vous vouliez dire, n'est-ce pas? s'écria-t-elle en se précipitant hors de la maison.

Suzanne resta frappée de surprise au commencement de ce discours; mais ces derniers mots lui éclaircirent tout le mystère.

Quelques années auparavant, lorsque Suzanne était encore toute petite et pouvait à peine parler, un soir qu'elle était à manger devant sa porte une tasse de lait et de pain pour son souper, un gros dogue s'approcha d'elle et mit sans façon son nez dans la tasse. Suzanne voulait bien que son favori prît part à son modeste repas; mais comme elle mangeait avec une cuillère, et lui avec sa large gueule, elle s'aperçut bientôt que Médor en aurait plus que sa part, et du ton simple d'une invitation : — Prends une cuillère, Médor! lui dit-elle. Ce mot devint proverbial dans le village : les camarades de Suzanne le répétaient et l'appliquaient souvent, toutes les fois que l'un d'eux réclamait plus que sa part de quelque chose de bon. La fille du procureur, qui n'était pas encore miss Barbara, mais Bab

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tout uniment, et qui jouait avec tous les enfans du voisinage, avait vu souvent ses tentatives de partage injuste réprimées par l'application du proverbe de Suzanne. En grandissant, Suzanne avait oublié ce mot enfantin; mais le souvenir en vivait encore dans l'esprit rancunier de Barbara, et c'est à ce mot qu'elle soupçonnait Suzanne de faire allusion lorsque celle-ci lui avait offert une cuillère pour goûter son bouillon.

— Là, mademoiselle! lui dit sa servante lorsqu'elle vit revenir sa maîtresse toute rouge de colère; pourquoi aussi lui avez-vous fait l'honneur de mettre le pied chez elle? Qu'aviez-vous besoin de lui demander des nouvelles de l'Abbaye, lorsque votre papa y est resté toute la matinée et qu'il peut vous apprendre tout ce que vous désirez savoir?

Barbara ne savait pas que son père était allé à l'Abbaye, car le procureur Case faisait mystère, même à sa famille, de ses courses du matin. Il défendait qu'on lui demandât où il allait, ou bien d'où il venait, et ce mystère même rendait ses domestiques bien plus curieux de le savoir.

Sa fille, dont il ne se défiait pas assez à cause de sa jeunesse, avait souvent l'art de le faire parler sur ses visites. Elle courut au cabinet de son père; mais, en voyant sa figure, elle connut tout de suite que ce n'était pas le moment de le questionner. Il tenait sa plume dans sa bouche, et sa perruque noire était posée de travers sur son front fortement contracté. Sa perruque était toujours jetée ainsi de travers toutes les fois qu'il était dans ses humeurs noires. Barbara qui ne savait pas supporter, comme Suzanne, la mauvaise humeur de son père par affection ni par douceur de caractère, et qui ne le caressait toujours que par artifice, fit tout son possible pour découvrir le sujet de ses contrariétés, et lorsqu'elle se fut convaincue qu'elle n'y parviendrait pas, elle alla le dire à sa femme de cham-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bre, en se plaignant que son père était de si mauvaise humeur qu'il en était insupportable.

Il est vrai de dire que le procureur Case n'était pas dans la plus agréable situation du monde; car il n'était aucunement satisfait de sa visite du matin à l'Abbaye. Sir Arthur Somers, le nouveau propriétaire, ne lui convenait nullement, et il commençait à craindre que lui aussi ne convînt pas à sir Arthur. Il avait de bonnes raisons pour en douter.

Sir Arthur Somers était un jurisconsulte habile et un parfait honnête homme. Ceci semblait à notre procureur une contradiction manifeste : dans le cours de sa pratique, ce cas ne s'était pas encore présenté; il manquait donc absolument de précédens pour régler sa conduite avec le baronnet.

C'était un homme d'esprit et d'éloquence, mais plein de franchise et d'humanité. Le procureur ne pouvait croire que cette bienveillance fût autre chose qu'une finesse plus habile, et cette franchise lui parut le comble de l'art dès la première minute; il la méprisa bientôt après comme un signe caractéristique de folie. Bref, il n'avait pu décider encore si c'était un honnête homme ou un fripon. Il avait déjà réglé avec sir Arthur les comptes de sa dernière gestion et traité devant lui les affaires les plus épineuses, et toujours il s'était aperçu qu'il ne pouvait en imposer à sir Arthur; mais que celui-ci connût toutes les subtilités de la loi et préférât le droit chemin, voilà ce qui était encore incompréhensible pour notre procureur.

M. Case trouva l'occasion de faire quelques complimens à sir Arthur sur ses profondes connaissances en législation et sur la grande réputation qu'il s'était acquise au barreau.

— J'ai quitté le barreau, répliqua froidement sir Arthur.

Le procureur parut sincèremeent surpris qu'un avocat,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qui se faisait 3,000 livres sterling par an eût pu quitter une aussi lucrative profession.

— Je suis venu, dit-il, pour jouir des plaisirs de la vie domestique, que je préfère à toute autre, à la campagne, au milieu d'une population dont j'espère accroître le bonheur.

A ce discours, le procureur changea ses batteries en se flattant qu'il avait devant lui un homme ennemi du travail, et qui ne savait rien des affaires de la campagne. Il se mit à parler de la valeur de la terre et de baux à renouveler.

Sir Arthur voulait agrandir ses possessions et construire une route plantée d'arbres qui en fît le tour. Une carte de son domaine était étendue sur la table : la nouvelle route passait juste au milieu du jardin de Price le fermier. Sir Arthur en parut contrarié, et l'adroit procureur saisit ce moment pour l'informer que la ferme entière de Price était à sa disposition.

— A ma disposition ! comment cela? s'écria vivement sir Arthur. Je croyais que le bail n'expirait que dans dix ans. Je reverrai mes registres : peut-être me serai-je trompé.

— Vous vous êtes trompé, mon cher monsieur, et cependant vous n'avez pas tort, dit M. Case avec un sourire malin. Le bail de cette ferme a dix ans encore à courir dans un sens, et dans un autre il expire à l'instant même. En un mot, ce bail est *ab origine* nul et sans valeur : j'y ai découvert une nullité résolutoire; je le garantis sur mon honneur, monsieur, cet acte n'est valable pour un seul terme pas plus en équité qu'en justice.

Le procureur remarqua qu'à ces mots le regard de sir Arthur exprimait la plus profonde attention : — Je le tiens ! se dit alors le rusé tentateur.

— Pas plus en équité qu'en justice? répéta sir Arthur d'un air d'incrédulité. En êtes-vous sûr, M. Case?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Ainsi que je l'ai déjà dit, monsieur, je le garantis sur mon honneur, je le garantirais sur ma tête.

— C'est quelque chose, dit sir Arthur en paraissant réfléchir profondément.

Le procureur continua avec l'empressement d'un fripon qui entrevoit la possibilité de se faire un ami riche et de ruiner en même temps un ennemi pauvre. Il expliqua, avec la volubilité d'un avocat et une surabondance de termes techniques, la nature de l'erreur commise dans le bail de Price. — C'était un bail, monsieur, dit-il, fait pour la vie de Pierre Price et de Suzanne sa femme, ou de celui des deux qui survivrait, et à leurs héritiers, ou bien pour la durée de vingt années consécutives, à compter du 1er mai alors prochain. Or, vous voyez, monsieur, que c'est là un bail reversible, que feu sir Benjamin Somers n'avait pas le droit de faire d'après ses titres. C'est une erreur curieuse, comme vous voyez, sir Arthur; dans la rédaction de ces baux imprimés à l'avance et dont on n'a que les blancs à remplir, il y a toujours quelque chance d'erreur grave. Je l'ai souvent remarqué, mais je n'en ai jamais trouvé un meilleur exemple que celui-ci dans tout le cours de ma pratique.

Sir Arthur gardait le silence.

— Mon cher monsieur, continua le procureur en le prenant par un des boutons de son habit, avez-vous quelques scrupules de vous mêler de cette affaire?

— Mais quelque peu, dit sir Arthur.

— Eh bien! je vais les dissiper en un instant. Votre nom ne paraîtra en rien; vous n'aurez rien à faire qu'à me céder le bail, dont je vous répondrai par une contre-lettre. Une fois en possession, j'agirai en mon propre et privé nom. Faut-il commencer?

— Non, vous m'en avez dit assez, répliqua sir Arthur.

— En vérité, cette affaire est aussi claire que le jour!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

s'écria le procureur, qui s'était élevé peu à peu à un tel degré d'enthousiasme pour sa profession, que tout entier à cet espoir d'un bon procès, il oublia totalement d'observer l'impression que ses paroles produisaient sur sir Arthur.

— Vous n'omettez qu'une chose, dit sir Arthur.

— Et quoi, monsieur?

— C'est que nous ruinerons ce pauvre homme.

Case fut foudroyé par ces mots, ou plutôt par le regard dont ils furent accompagnés. Il se rappela qu'il s'était mis à découvert avant d'être certain du caractère *réel* de sir Arthur. Il s'adoucit et ajouta que, dans le cas dont il s'agit, il aurait eu quelque considération pour ce fermier, si ce n'eût été un homme processif et entêté.

— Si c'est un homme processif, dit sir Arthur, je serai certes enchanté de lui faire quitter la paroisse aussitôt que possible. Lorsque vous serez rentré chez vous, voulez-vous être assez bon, monsieur, pour m'envoyer ce bail, afin que je puisse m'éclairer par moi-même, avant de nous embarquer dans cette affaire?

Le procureur, triomphant de nouveau, se préparait à prendre congé de sir Arthur; mais il ne voulut pas opérer son départ avant d'avoir *tâté* le baronnet au sujet de la gestion de ses affaires.

— Je ne veux point vous fatiguer de la lecture de ce bail, dit-il à sir Arthur; je le remettrai à votre agent. A qui dois-je m'adresser?

— A moi-même, monsieur, s'il vous plaît, répliqua sir Arthur.

Les courtisans de Louis XIV ne furent pas frappés de plus d'étonnement que notre procureur, lorsqu'ils reçurent une semblable réponse du jeune monarque devenu majeur. C'était cette réponse inattendue de sir Arthur qui avait dérangé l'humeur de M. Case, qui lui avait fait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mettre sa perruque si de travers, et qui lui faisait garder un silence aussi impénétrable devant les questions répétées de la curieuse Barbara. Après avoir arpenté pendant quelque temps son cabinet de long en large en se parlant à lui-même, il conclut que la gestion devrait être certainement donnée à quelqu'un, lorsque sir Arthur irait remplir ses devoirs de membre du parlement; que cette gestion, même durant l'hiver, n'était pas chose à dédaigner, et que s'il s'y prenait bien, il pouvait s'assurer la confiance de sir Arthur. Il avait éprouvé souvent que de petit présens faits à propos avaient une influence merveilleuse sur son esprit personnel, et il jugeait des autres par lui-même. Les fermiers de l'Abbaye avaient, bien malgré eux, la constante habitude de lui faire sans cesse de petites offrandes; et il résolut de tenter le même moyen auprès de sir Arthur, dont la résolution d'être son propre agent à lui-même dénotait un caractère mesquin et même avaricieux.

Il avait entendu la femme de charge de l'Abbaye demander aux domestiques, au moment où il passait près des cuisines, où l'on pouvait se procurer de l'agneau. Elle ajouta que sir Arthur aimait beaucoup l'agneau et qu'elle voulait lui en servir un quartier.

Dès que le souvenir de ce fait lui vint en idée, il s'élança dans sa cuisine et demanda à un berger qui s'y trouvait s'il connaissait un bel agneau, gras à point, à vendre dans le voisinage.

— J'en sais un, dit Barbara; Suzanne Price a un petit agneau qui est aussi gras que vous pouvez le désirer.

Le procureur saisit ces mots avec avidité, et conçut aussitôt le projet d'obtenir l'agneau de Suzanne pour rien. C'eût été une chose vraiment étrange qu'un procureur de son mérite et de son rang ne pût triompher de la niaiserie de simple Suzanne.

Il se mit donc en quête de sa proie; il trouva Suzanne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

genoux, occupée à faire un paquet de la modeste garde-robe de son père; lorsqu'elle leva la tête, au bruit de ses pas, il vit que ses yeux étaient baignés de larmes.

— Comment va votre mère aujourd'hui, Suzanne? demanda-t-il.

— Plus mal, monsieur, mon père part demain.

— Quel malheur!

— Personne n'y peut rien, dit Suzanne avec un soupir.

— Personne n'y peut rien! et comment le savez-vous?

— Oh! monsieur! mon bon monsieur, s'écria-t-elle en levant sur lui des yeux dont un rayon d'espoir venait de sécher les larmes.

— Et si vous pouviez quelque chose, vous, Suzanne?

Suzanne joignit les mains dans un silence plus expressif que la parole.

— C'est en votre pouvoir, Suzanne.

Elle se leva en extase.

— Que donneriez-vous bien pour garder votre père une semaine de plus auprès de vous?

— Tout! mais je n'ai rien.

— Si, Suzanne, vous avez un agneau, reprit cet homme au cœur de bronze.

— Mon pauvre petit agneau! mais à quoi peut-il être bon? demanda naïvement Suzanne.

— A quoi un agneau est-il bon ordinairement? n'est-il pas bon à manger? — Mais pourquoi devenez-vous si pâle, jeune fille? Ne tue-t-on pas des agneaux tous les jours? et vous-même, ne mangez-vous pas souvent du mouton? Croyez-vous donc que votre agneau vaille mieux que les autres?

— Je ne sais pas, mais je l'aime mieux que les autres, toujours.

— Vous êtes folle, mon enfant.

— C'est moi qui le nourris de ma main; il me suit par-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tout; j'ai toujours pris soin de lui, et c'est ma mère qui me l'a donné.

— Eh bien! n'en parlons plus; si vous aimez mieux votre agneau que votre père et votre mère ensemble, gardez-le : bien le bonjour.

— Oh! restez, restez! dit Suzanne en le retenant par le pan de son habit d'une main tremblante. — Une semaine entière, avez-vous dit? Ma mère peut avoir le temps de se rétablir. Non, je n'aime pas mon agneau la moitié autant. — Le violent combat qui se livrait dans son cœur cessa tout-à-coup, et d'un air aussi calme que sa voix : — Prenez l'agneau, dit-elle.

— Où est-il? demanda le procureur.

— Il paît dans la prairie, au bord de la rivière.

— Il faut qu'il soit remis au boucher avant la chute du jour, souvenez-vous en bien.

— Je ne l'oublierai pas, dit Suzanne avec fermeté.

Mais aussitôt que son persécuteur eut tourné le dos et quitté la maison, la pauvre enfant s'assit et se cacha la figure dans ses mains. Elle fut bientôt tirée de ses tristes réflexions par la faible voix de sa mère qui appelait *Suzanne!* de la chambre du fond où elle était couchée. Suzanne entra, mais elle n'ouvrit point les rideaux avant de s'asseoir auprès du lit.

— Es-tu là, mon amour? Tire les rideaux afin que je puisse te voir; n'ai-je pas entendu une voix étrangère parler tout à l'heure à mon enfant? Avons-nous donc quelque nouveau malheur à redouter? dit sa mère en se soulevant autant qu'elle le pouvait sur le lit, pour examiner la physionomie de sa fille.

— Regarderiez-vous donc comme un malheur, bonne mère, répondit Suzanne, en se baissant pour lui donner un baiser, si mon père devait rester avec nous une semaine de plus?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Oh! Suzanne, dis-tu vrai?

— Oui, bonne mère, huit jours entiers!— Mais comme votre main est encore brûlante!

— Es-tu bien sûre qu'il pourra rester? Comment le sais-tu? Qui te l'a dit? Conte-moi tout bien vite.

— C'est le procureur Case qui me l'a dit : il peut obtenir pour lui la permission de rester une semaine encore, et il m'en a fait la promesse.

— Dieu le bénisse à jamais! dit la pauvre femme, en joignant les mains. Que la bénédiction du ciel soit avec lui!

Suzanne ferma les rideaux et garda le silence. — Elle ne put pas dire *amen*.

On l'appela hors de la chambre à ce moment : un domestique de l'Abbaye venait demander le mémoire du pain fourni la veille. C'était elle qui écrivait toujours les mémoires; quoiqu'elle eût reçu peu de leçons de son maître d'écriture, elle avait pris tant de peine pour apprendre, qu'elle avait alors une écriture nette et très-lisible, avantage dont elle avait reconnu souvent l'utilité depuis. Elle se sentait peu disposée en cet instant à faire un long mémoire; il fallait pourtant que la besogne se fît. Elle se mit donc à l'œuvre, traça ses colonnes pour les livres, les schelings et les pences, écrivit le compte de l'Abbaye et expédia le messager impatient. Elle résolut alors de faire tous les mémoires des voisins, dont plusieurs avaient acheté des petits pains de sa fournée.

— J'aurai le temps de terminer cette besogne, se dit-elle, avant d'aller dire adieu à mon pauvre agneau dans la prairie.

Ce fut plus tôt dit que fait; car elle avait beaucoup de comptes à écrire, et l'ardoise sur laquelle elle avait pris note de ses fournitures ne se trouva pas tout de suite; puis, quand elle fut enfin trouvée, les chiffres en étaient presque tous effacés : Barbara s'était assise dessus. Su-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

zanne fut obligée de se baisser la tête sur l'ardoise pour déchiffrer le nombre des pains vendus et les noms des personnes qui les avaient pris; puis elle écrivit, et fit ses additions qu'elle corrigea et recorrigea, jusqu'à ce qu'elle finît par être excédée de fatigue.

La table était couverte de petits carrés de papier, sur lesquels elle avait écrit et effacé ses mémoires, lorsque son père entra une facture à la main.

— Qu'est ceci, Suzanne? lui dit-il. Comment as-tu pu avoir si peu de soin, mon enfant? A quoi songeais-tu donc? Tiens, lis ce mémoire que tu envoyais à l'Abbaye. J'ai rencontré le messager en venant, et fort heureusement je lui ai demandé pour voir à combien le compte se montait. Regardes-y toi-même.

Suzanne prit le mémoire et rougit : elle avait écrit :

« Doit sir Arthur Somers à John Price : six douzaines *d'agneaux*.... 9 schelings. »

Elle refit le mémoire et le rendit à son père; mais celui-ci avait pris quelques-uns des papiers qui étaient sur la table :

— Qu'est-ce que tout cela, Suzanne? demanda-t-il.

— Quelques-uns étaient mal faits et je les ai récrits, papa.

— Quelques-uns! dis donc tous plutôt, si je sais lire, reprit son père un peu fâché, et en lui faisant voir les étranges méprises de sa plume qui avait écrit partout des douzaines d'agneaux à la place de petits pains.

Elle corrigea ses mémoires avec tant de patience et supporta les reproches de son père avec tant de bonne humeur, que le bon fermier dit à la fin qu'il était impossible de gronder Suzanne sans finir par être dans son tort.

Aussitôt que tout fut terminé sans erreur nouvelle, le fermier prit les mémoires et dit qu'il voulait les porter lui-même à ses voisins et en recevoir le montant, afin d'a-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

voir la satisfaction de leur dire que tout cet argent avait été gagné par sa petite Suzanne.

Suzanne voulut se réserver le plaisir de lui annoncer le répit d'une semaine qui lui était accordé, lorsqu'il reviendrait souper le soir. Elle l'entendit soupirer sans peine lorsqu'il passa devant le havre-sac qu'elle avait préparé pour son départ.

— Qu'il sera content, se dit-elle, lorsqu'il apprendra cette bonne nouvelle! Mais il en sera aussi un peu fâché à cause de mon pauvre agneau.

Comme elle avait terminé ses affaires, elle crut qu'elle pouvait avoir le temps d'aller à la prairie pour dire adieu à son favori. Mais au moment même où elle mettait son chapeau de paille, l'horloge du village frappa quatre coups : c'était l'heure à laquelle elle allait chaque jour chercher ses petits frères à une école voisine du village. Elle savait que les enfans seraient désappointés, si elle y arrivait plus tard que de coutume, et la bonne sœur n'aimait pas à les faire attendre, parce que c'était deux petits garçons patiens et doux. Elle retarda sa visite à son agneau et se rendit tout de suite auprès de ses petits frères.

CHAPITRE II.

Le vieil Aveugle.

Le Barde cependant sur l'humide prairie
A surpris quelquefois la reine de féerie.
De sa langue inconnue il a compris les sons
Et seul a recueilli ses magiques chansons.

Madame Amable Tastu.

L'école qui était située à un mille environ du hameau n'était pas une habitation splendide, mais elle était révé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rée par les jeunes générations du village, comme si c'eût été le plus fastueux édifice de la terre. C'était un long bâtiment, au toit bas et couvert de chaume, abrité par un bouquet de chênes respectables, sous lesquels bien des générations d'enfans avaient gambadé tour à tour. La pelouse, rasée avec soin, qui s'étendait jusqu'à la porte de l'école, était entourée de grossiers barreaux de bois, dont plusieurs faisaient défaut çà et là et rompaient la symétrie de la clôture, mais dont aucun n'avait été brisé par la violence. Ce séjour respirait l'ordre et la paix. La maîtresse de ce modeste empire était respectueusement obéie, parce qu'elle était juste, et tendrement aimée, parce qu'elle s'empressait toujours de décerner les éloges et la récompense mérités à ses petits sujets.

Suzanne avait été naguère sous son pouvoir, et n'avait pas tardé à devenir à bon droit son écolière favorite : aussi la maîtresse la proposait-elle souvent à l'émulation de ses élèves comme le meilleur exemple à imiter.

Suzanne avait à peine ouvert la porte qui séparait la pelouse du chemin, qu'elle entendit les voix bruyantes des enfans et vit bientôt la troupe joyeuse des écoliers se précipiter hors de l'école et se répandre sur le gazon.

— Ah! voilà notre Suzanne! s'écrièrent les deux enfans en courant à leur sœur et en bondissant autour d'elle.

Une foule de petits garçons et de petites filles aux joues rosées accoururent aussi auprès de Suzanne pour lui parler de leurs jeux, car Suzanne s'intéressait aisément à tout ce qui pouvait rendre les autres heureux. Mais elle ne put leur faire comprendre que s'ils parlaient tous à la fois, il ne lui serait pas possible de les entendre. Les petites voix s'élevaient toujours l'une au-dessus de l'autre, chacune également impatiente d'établir quelque importante observation sur les quilles, les billes ou les toupies, lorsque les sons d'un instrument se firent entendre tout-à-coup et ob-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tinrent à l'instant un silence général. La musique semblait n'être pas éloignée et les enfans cherchèrent d'où elle pouvait venir. Suzanne leur montra du doigt le grand chêne, et ils aperçurent assis au pied de l'arbre un vieillard qui jouait de la harpe.

Les enfans s'approchèrent tous, timidement d'abord, car les sons semblaient solennels; mais le musicien, entendant leurs petits pas s'avancer vers lui, changea de ton, et commença un de ses airs les plus gais. Un cercle se forma et se resserra de plus en plus autour de lui. Quelques-uns de ceux qui étaient au premier rang se disaient tout bas : — Il est aveugle! quel dommage! — Il a l'air bien pauvre : il porte un habit tout déchiré! disait un autre. — Il doit être bien vieux, car ses cheveux sont tout blancs; et il doit venir de bien loin, car ses souliers sont tout usés, faisait observer un troisième.

Toutes ces remarques étaient faites pendant que le vieillard accordait son instrument, car dès qu'il commença de jouer, pas un mot ne se fit entendre. Il semblait se plaire à leurs naïves exclamations d'étonnement et de plaisir, et prompt à amuser ses petits auditeurs, il leur jouait tantôt un air gai, tantôt une pathétique ballade pour satisfaire tous les goûts.

La voix de Suzanne, qui était douce et touchante et qui exprimait toute la bonté de son cœur, frappa l'oreille du vieux musicien, dès qu'il l'entendit. Il tourna vivement son visage vers l'endroit où elle était, et toutes les fois qu'elle exprima sa prédilection pour un air, les enfans remarquèrent que le musicien s'empressait de le jouer une seconde fois.

— Je suis aveugle, dit le vieillard, et je ne puis voir vos visages, mes enfans; mais je vous distingue tous à votre voix, et je pourrais bien dire l'humeur et le caractère de chacun de vous au son de sa voix.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Quoi! vraiment? dit le petit William, l'un des frères de Suzanne, qui s'était glissé sans façon entre les jambes du vieillard. Eh bien! vous venez d'entendre ma sœur Suzanne. Pouvez-vous nous dire quelle sorte de personne elle est?

— Certainement, je le puis, et sans être un grand sorcier, dit le musicien en prenant l'enfant sur ses genoux : votre sœur Suzanne a un bon cœur.

L'enfant battit des mains.

— Et un bon caractère aussi.

— Juste! dit le petit William, en applaudissant encore plus fort.

— Et puis elle aime tendrement le petit garçon qui est là sur mes genoux.

— Oh! c'est vrai, c'est bien vrai! s'écria l'enfant, et toutes les voix répétèrent : — C'est vrai!

— Mais comment avez-vous pu savoir tout cela, vous qui êtes aveugle? demanda William en examinant attentivement le vieillard.

— Chut! dit John qui avait un an de plus que son frère et qui avait un caractère plus réservé, il ne faut pas lui rappeler qu'il est aveugle, ce n'est pas poli.

— Quoique je sois aveugle, dit le musicien, je puis entendre, et j'ai appris de votre sœur elle-même tout ce que je vous ai dit d'elle, qu'elle avait un bon cœur et un bon caractère, et qu'elle vous aimait tendrement.

— Oh! quant à cela, ce ne peut pas être : vous ne l'avez pas appris d'elle-même, j'en suis sûr, dit John, car personne ne lui a jamais entendu faire son propre éloge.

— Ne vous a-t-elle pas dit, lorsque vous vous rassembliez autour de moi, qu'elle était pressée de retourner à la maison, mais qu'elle consentait à s'arrêter quelques minutes, puisque vous en aviez tant d'envie? N'était-ce pas faire preuve d'un bon cœur! Et lorsque vous avez prétends

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que vous n'aimiez pas l'air qui lui plaisait le plus, au lieu de se fâcher, ne m'a-t-elle pas dit : — Eh bien, jouez d'abord celui de William, s'il vous plaît? — N'était-ce pas une preuve de bon caractère?

— Oh! interrompit William, c'est bien vrai! Mais comment avez-vous deviné qu'elle nous aimait tendrement?

— Ceci est une question plus difficile, et il me faut le temps d'y songer, reprit le musicien.

Il tira des accords de sa harpe pendant qu'il réfléchissait ou qu'il semblait réfléchir. A ce moment, deux enfans plus âgés, qui cherchaient des nids d'oiseaux dans les haies, accoururent aux sons de la musique, et l'un d'eux s'ouvrant un passage par force dans le cercle, s'écria :

— Qu'y a-t-il donc ici? Qui êtes-vous, mon brave homme? Un musicien aveugle! Eh bien! jouez-nous un air, si vous en savez quelqu'un de joli. — Voyons, que faut-il qu'il joue, Bob? ajouta-t-il en se tournant vers son camarade. Jouez-nous la chanson du vieux Squire Jones.

Quoique le vieil aveugle eût l'air peu satisfait du ton impératif de cette requête, il joua l'air qui lui était demandé et plusieurs autres, qui furent réclamés du même ton.

Les enfans se retirèrent en gardant un silence timide et en jetant un regard mécontent sur le grand garçon qui se montrait si grossier.

C'était Tom Case, le fils du procureur : son père avait négligé de corriger ses défauts, lorsqu'il était jeune, et en grandissant, son caractère était devenu insupportable. Tous ceux qui étaient plus jeunes et plus faibles que lui redoutaient son approche et le détestaient comme un tyran.

Lorsque le vieux ménestrel fut si fatigué qu'il n'eut plus la force de jouer, un petit garçon qui servait à lui porter sa harpe s'approcha du cercle et présenta le chapeau de son maître à la compagnie, en disant : — N'oubliez pas le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pauvre aveugle, s'il vous plaît! Les enfans s'empressèrent de tirer leur modeste demi-pence (un sou) et trouvèrent leur petit trésor aussi bien employé au profit de ce bon vieillard qui avait pris tant de peine pour les amuser, que s'ils l'eussent donné à la marchande de pain d'épice, dont ils visitaient souvent la boutique. Le chapeau fut long-temps tenu devant le fils du procureur, avant qu'il daignât s'en apercevoir; à la fin il mit lentement sa main dans la poche de son gilet et en tira un scheling : il y avait plus de six pences dans le chapeau : — Je prends cette monnaie, dit-il, et je mets un scheling pour vous.

— Dieu vous bénisse, monsieur! dit le garçon du musicien.

Mais en prenant le scheling que le fils du procureur avait adroitement glissé dans la main de l'aveugle, il s'aperçut qu'il ne valait rien du tout.

— J'ai peur qu'il ne soit pas bon, monsieur, dit cet enfant.

— Et j'ai peur, moi, que vous n'en ayez pas d'autre, dit le jeune Case avec un rire insultant.

— Je ne pourrai le passer, insista l'enfant : voyez vous-même, les bords en sont tout jaunes : le cuivre est tout-à-fait visible; personne n'en voudra.

— C'est votre affaire, dit le grossier Case en repoussant sa main; vous pouvez le passer aussi bien que moi, si vous êtes adroit. A présent que vous l'avez reçu, je ne le reprendrai plus, je vous jure.

— C'est injuste! murmurèrent quelques voix.

Quoique sous l'empire d'une contrainte évidente, la petite assemblée n'avait pu contenir plus long-temps son indignation.

— Qui a dit : C'est injuste? s'écria le petit tyran d'une voix brusque, en abaissant un regard insolent sur ses juges.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Dès le commencement de la querelle, les frères de Suzanne avaient saisi sa robe pour l'empêcher de s'éloigner; mais elle y prenait alors tant d'intérêt elle-même qu'elle resta de son plein gré pour en voir la fin.

— Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui connaisse l'argent? demanda le musicien.

— Oui, voilà le fils du boucher, dit le jeune Case, montrez-lui ma pièce.

C'était un enfant d'une constitution maladive et d'un caractère éminemment pacifique. Tom Case espérait qu'il aurait peur de porter un jugement contre lui : cependant, après quelques momens d'hésitation et après avoir tourné plusieurs fois la pièce d'argent dans ses doigts, il déclara qu'autant qu'il en pouvait juger, mais sans en être absolument certain, la pièce de monnaie ne lui semblait pas très-bonne. — Puis s'adressant à Suzanne pour détourner la vengeance de Tom dont les yeux exprimaient déjà la menace : — Mais voilà Suzanne, dit-il, qui connaît l'argent mieux que moi; elle en reçoit beaucoup tous les jours pour le pain qu'elle vend.

— Je m'en rapporte à elle, dit l'aveugle; si elle dit que le scheling est bon, garde-le, Jack.

Le scheling fut présenté à Suzanne, qui, malgré son peu de désir de se mêler à ce débat, n'hésita pas cependant, lorsqu'elle fut interpellée, à déclarer la vérité : — Je crois que cette pièce est mauvaise, dit-elle; mais le ton doux et ferme en même temps avec lequel ce jugement fut prononcé imposa au fils grossier du procureur et contint les effets de son ressentiment.

— Eh bien! en voici une autre, dit-il; je ne manque pas de demi-schelings ni de schelings, Dieu merci!

Suzanne alors partit avec ses petits frères, et tous les autres enfans se séparèrent pour regagner chacun sa demeure.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le vieux musicien appela Suzanne et lui demanda, si elle allait au village, de vouloir bien lui en montrer le chemin.

Son petit compagnon prit la harpe sur son dos et William s'empara de la main du vieillard : — Je le conduirai, dit-il joyeusement.

John se mit à courir devant eux pour cueillir des boutons d'or dans la prairie.

Nos voyageurs avaient un petit ruisseau à traverser, et, comme la planche qui servait de pont était étroite et tremblante, Suzanne ne voulut pas abandonner l'aveugle aux soins de son petit conducteur; elle s'avança la première sur la planche vacillante, et tira doucement le vieillard après elle : ils étaient alors arrivés à la grande route qui conduisait directement au village.

— Voici le grand chemin tout droit devant vous, dit Suzanne au petit garçon qui portait la harpe de son maître : vous ne pouvez plus vous égarer; je vais vous souhaiter le bonsoir à présent, car j'ai hâte de retourner à la maison, et je vais prendre à travers les champs ce sentier qui m'abrège la route, et qui ne serait pas aussi agréable pour vous, à cause des barrières qu'on y rencontre fréquemment. Bonsoir!

Le vieil aveugle la remercia et suivit la grande route, pendant qu'elle-même et ses petits frères hâtaient le pas à travers les champs.

— Miss Somers, j'en ai peur, nous attend à la maison, dit Suzanne. Elle a dit qu'elle viendrait à six heures, et à l'alongement de notre ombre, je suis sûre qu'il est bien tard.

En arrivant à la porte de leur petite maison, ils entendirent un bruit de voix, et ils virent, en entrant, plusieurs dames dans la cuisine.

— Entrez, Suzanne; nous pensions que vous nous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

aviez tout-à-fait oubliées, dit miss Lucy à la jeune fille qui s'avançait timidement. Vous ne songiez plus sans doute à la visite que nous avions promis de vous faire ce soir. Mais vous n'avez pas besoin de rougir ainsi, mon enfant, il n'y a pas grand mal, allez; nous ne sommes ici que depuis cinq minutes et nous les avons bien employées à admirer votre joli jardin et les rayons propres et rangés de votre cuisine. Est-ce vous, Suzanne, qui tenez tout si bien en ordre ici? continua miss Somers en parcourant de l'œil la cuisine.

Avant que Suzanne eût ouvert la bouche pour répondre, le petit William s'avança : — Oui, madame, dit-il, c'est ma sœur Suzanne qui tient tout en ordre ici; elle vient aussi nous chercher à l'école, et c'est ce qui l'a retardée ce soir.

— Parce que, interrompit John, elle n'a pas voulu nous refuser de rester un peu pour entendre un aveugle qui jouait de la harpe. — Et c'est ce qui nous a retenus, et nous pensons, madame, comme vous *êtes* — comme vous *semblez* si bonne, que vous n'y trouverez pas de mal.

Miss Lucy et sa sœur sourirent de l'empressement naïf avec lequel les petits frères de Suzanne entreprenaient sa défense, et cette circonstance légère les prévint tout de suite en faveur d'une famille qui paraissait aussi étroitement unie.

Elles emmenèrent Suzanne avec elles au village : bien des voisins se mirent aux fenêtres; mais, loin d'envier cette faveur, tous souhaitèrent secrètement du bonheur à leur favorite.

— Je crois que nous trouverons ici ce que nous voulons, dit miss Lucy, en s'arrêtant devant une boutique dont la fenêtre était ornée de miroirs et de brillans boutons de métal, avec des festons de rubans disposés de la manière la plus pittoresque. Les dames entrèrent et furent

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

charmées de voir les rayons de la boutique bien garnis de pièces d'étoffes et de jolies toiles imprimées.

—Allons, Suzanne, choisissez-vous une robe : vous donnez un exemple d'industrie et de bonne conduite, que nous voulons publiquement récompenser pour l'encouragement des autres.

Le marchand, qui était le père de Rose, l'amie intime de Suzanne, parut charmé de ce discours, et comme si le compliment eût été adressé à lui-même, il s'inclina profondément devant miss Somers; puis, avec une prestesse qui eût fait l'admiration d'un drapier de Londres, il étala pièce sur pièce de ses plus belles étoffes devant sa jeune pratique, déroula, déplia et fit valoir successivement ses plus jolis dessins de robe, en les produisant à la lumière. Tantôt il élevait son bras jusqu'aux rayons les plus hauts et en faisait descendre en un clin-d'œil des ballots à faire ployer le bras d'un géant; tantôt il disparaissait sous le comptoir, et tirait des coins les plus obscurs des beautés et des tentations nouvelles.

Suzanne voyait toutes ces belles choses avec plus d'indifférence qu'aucun des spectateurs. Elle pensait tantôt à son père, tantôt à son pauvre agneau.

Miss Lucy lui avait mis une brillante pièce d'or dans la main, en lui disant de payer sa robe elle-même. Mais Suzanne, les yeux fixés sur la guinée, réfléchissait que c'était dépenser bien de l'argent pour elle-même, et songeait qu'elle pouvait en faire un bien meilleur usage, mais elle ne savait comment en glisser la demande.

Il y a des gens qui sont tout-à-fait inattentifs aux sentimens des autres et qui sont incapables de lire sur la physionomie de ceux qu'ils ont l'intention d'obliger. Miss Somers et sa sœur n'étaient pas heureusement de ce nombre.

— Rien de tout cela ne semble lui plaire, dit tout bas miss Lucy à sa sœur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Elle a l'air de penser à toute autre chose qu'à des robes, fit observer miss Alice.

— Si aucune de ces étoffes ne vous plaît, Suzanne, dit l'honnête marchand, je vais recevoir de la ville un nouvel assortiment d'étoffes de printemps, et...

— Oh! interrompit Suzanne en souriant et en rougissant à la fois, tout cela est déjà trop beau et trop bon pour moi, mais....

— *Mais* quoi, Suzanne? demanda miss Lucy, voyons, dites-nous ce qui se passe dans votre petite tête?

Suzanne hésitait.

— Eh bien! allons, nous ne vous presserons pas davantage; nous avons à peine fait connaissance; lorsque vous nous connaîtrez mieux, vous n'aurez plus peur, j'espère, de nous confier vos pensées. Mettez cette belle pièce d'or dans votre poche, ajouta-t-elle en désignant la guinée, et faites-en l'usage qu'il vous plaira. D'après ce que nous savons de vous, et d'après ce qu'on nous en a dit, nous sommes persuadées que vous n'en ferez pas mauvais usage.

— Je pense, madame, dit le marchand avec un sourire expressif et bienveillant, que je pourrais facilement deviner l'usage qu'on veut faire de cette guinée. — Mais je ne dirai rien.

— Non, vous avez raison, reprit miss Lucy; nous laissons Suzanne entièrement libre, et nous ne voulons pas la retenir plus long-temps. Bonsoir, Suzanne; nous reviendrons bientôt visiter votre maison si bien rangée.

Suzanne fit la révérence avec un regard qui exprimait toute sa gratitude, et la modeste assurance de son maintien semblait dire: — Je vous avouerais bien volontiers ce que je veux faire de la pièce d'or, mais je ne suis pas accoutumée de parler devant tant de monde; lorsque vous reviendrez chez nous, vous saurez tout.

Après le départ de Suzanne, miss Somers se tourna

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vers le bon marchand, qui s'occupait à ployer les étoffes qu'il avait si complaisamment étalées : — Nous vous avons donné beaucoup de peine, monsieur, lui dit-elle; mais puisque Suzanne n'a pas choisi de robe, j'en vais prendre une pour moi-même.

Miss Lucy choisit l'étoffe la plus jolie, et pendant que le marchand l'enveloppait dans du papier, elle lui fit plusieurs questions concernant Suzanne et sa famille, auxquelles le père de Rose s'empressa de répondre, parce qu'il avait alors la liberté de dire tout le bien qu'il en pensait.

— Pas plus tard que le 1er mai, madame, lui dit-il, Suzanne a fait une action que vous serez bien aise de connaître sans doute. Elle avait été élue reine de mai, mesdames, honneur qui ne laisse pas d'avoir une certaine importance parmi la jeunesse de notre petit village. — Mais la mère de Suzanne était malade, et notre reine, après avoir passé toute la nuit auprès d'elle, ne voulut pas la quitter au matin, même lorsqu'on vint lui apporter la couronne en triomphe. Elle mit de ses propres mains la couronne sur la tête de ma fille Rose, qui l'aime certainement comme si c'était sa propre sœur. Ce n'est point par esprit de partialité que je parle ainsi, car je ne suis parent en aucune manière des Price, je leur veux du bien seulement comme tous ceux qui les connaissent sans doute. — Voulez-vous que j'envoie ce paquet à l'Abbaye, mesdames?

— S'il vous plaît, monsieur, dit miss Lucy; n'oubliez pas de nous prévenir quand vous recevrez de nouvelles étoffes de la ville. Vous trouverez en nous, j'espère, de bonnes pratiques et des voisines bienveillantes, ajouta-t-elle avec un sourire, car ceux qui veulent du bien à leurs voisins méritent certainement qu'on les paie de retour.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Peu de mots suffisent souvent pour encourager les intentions bienveillantes et pour disposer les gens à vivre heureux et en paix les uns avec les autres — peu de mots aussi suffisent pour semer le trouble et conduire les gens aux procès et à la misère. Le procureur Case et miss Somers étaient également convaincus de cette vérité, et leur conduite était toujours parfaitement conséquente à leurs principes.

Mais revenons à Suzanne. — Elle mit avec soin sa belle pièce d'or dans le gant avec les douze schelings qu'elle avait reçus de ses camarades le 1er de mai. Avec ce trésor, elle calcula que le montant de ses mémoires de petits pains ne s'élèverait pas à moins de vingt-huit ou vingt-neuf schelings, et comme son père était sûr alors d'un répit de huit jours, elle avait grand espoir que, d'une manière ou d'une autre, il lui serait possible d'amasser la somme nécessaire pour lui payer un remplaçant.

—Si je pouvais y parvenir! se disait-elle, ah! que ma mère serait heureuse! Cela suffirait pour la rétablir tout-à-fait, car elle est certainement beaucoup mieux ce matin, depuis que je lui ai annoncé le répit que j'ai obtenu pour mon père. Mais elle n'aurait point béni le procureur Case, si elle avait su l'histoire de mon pauvre Daisy.

Suzanne prit le sentier qui menait à la prairie, résolue d'y aller elle-même et de prendre congé de son innocent favori. Mais elle ne passa point inaperçue; ses petits frères guettaient son retour, et, dès qu'ils la virent, ils coururent après elle, et l'atteignirent avant qu'elle fût entrée dans la prairie.

— Que te voulait donc cette bonne dame? lui demanda William; mais en regardant sa sœur, il vit des larmes dans ses yeux; il se tut, et marcha tranquillement à côté d'elle.

Suzanne aperçut Daisy qui paissait au bord de l'eau.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Quels sont ces deux hommes? dit William. Que vont-ils faire à Daisy ?

Ces deux hommes étaient le procureur et le boucher. Celui-ci tâtait si l'agneau était gras.

Suzanne s'assit sur l'herbe, dans un triste silence: ses petits frères coururent au boucher et lui demandèrent s'il allait faire du mal à l'agneau.

Le boucher ne répondit rien.

— Ce n'est plus l'agneau de votre sœur, dit le cruel procureur : il est à moi, pour en faire ce qu'il me plaira.

— A vous! s'écrièrent les enfans avec terreur ; et vous voulez le tuer?

— C'est l'affaire du boucher.

Les deux enfans se livrèrent alors aux lamentations les plus bruyantes ; ils repoussèrent la main du boucher, jetèrent leurs bras autour du cou de l'agneau, couvrirent sa tête de baisers — la pauvre bête bêlait.

— Il ne bêlera plus demain, dit William en versant un torrent de larmes.

Le boucher détourna la tête, et s'essuya vivement les yeux du coin de son tablier bleu.

Le procureur était insensible: il releva rudement la tête de l'agneau qui s'était baissé pour paître l'herbe de la prairie. — Je n'ai pas de temps à perdre, dit-il; boucher, vous viendrez compter avec moi : s'il est gras, le plus tôt sera le mieux ; et il s'éloigna sourd aux touchantes prières des pauvres enfans.

Dès qu'il eut quitté la prairie, Suzanne se leva, courut à son agneau, et se baissa pour lui cueillir quelques poignées de trèfle tout humide de la rosée, afin de le faire manger dans sa main pour la dernière fois. Le pauvre Daisy lécha cette main bien connue.

— Il faut s'en aller à présent, dit Suzanne le cœur gros.

— J'attendrai tant que vous voudrez, dit le boucher.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Suzanne le remercia; mais elle s'éloigna à l'instant, sans détourner la tête.

Ses petits frères prièrent le boucher de rester quelques minutes, afin qu'ils pussent cueillir des bleuets et des boutons d'or pour orner le cou de l'innocente victime. Après cette cérémonie, ils se mirent en marche, suivis du pauvre Daisy : en traversant le village, ils se virent entourés de tous les enfans, parmi lesquels se trouvait le fils du boucher lui-même. Il n'avait pas oublié l'assurance de Suzanne dans l'affaire du scheling faux, assurance qui l'avait sauvé du courroux de Tom Case. Il courut tout de suite à son père demander la vie de l'agneau de Suzanne.

— J'y songeais moi-même à l'instant, mon garçon, dit le boucher. C'est un péché que de tuer un aussi joli petit agneau, et je pensais comment je pourrais m'en dispenser et le dire au procureur Case : c'est un homme dur; il n'y a qu'un moyen de lui faire entendre raison, et je l'emploierai, fût-ce à mon propre préjudice. Mais il ne faut rien dire aux enfans, de peur que mon expédient ne convienne pas au procureur, et ce coup serait plus cruel encore pour la pauvre Suzanne, qui est une bonne fille, et qui a de qui tenir, car ses parens sont braves et honnêtes, depuis le premier jusqu'au dernier. — Allons, mes petits amis, ne faites pas ainsi de rassemblement scandaleux à ma porte, continua-t-il tout haut en s'adressant aux enfans. — Fais entrer l'agneau dans l'étable, pour cette nuit, John, et retourne chez toi.

La foule se dispersa en murmurant, et le boucher se rendit chez le procureur.

— Ne m'avez-vous pas dit, lui demanda-t-il, que tout ce que vous vouliez, c'était un agneau gras et tendre pour en faire présent à sir Arthur? Eh bien! j'en ai un autre aussi bon et même meilleur que celui de Suzanne, pour ce que vous voulez en faire.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Meilleur ! S'il est meilleur, je suis prêt à entendre raison.

Le boucher assura qu'il avait en ce moment un agneau de choix, tendre, et bon à manger le lendemain, et comme M. Case était impatient de faire son offrande à sir Arthur, il accepta la proposition du boucher, mais avec une feinte résistance, afin qu'il pût en tirer la promesse d'un beau ris de veau, comme condition du marché.

Cependant le frère de Suzanne était accouru lui dire que son agneau avait été mis dans l'étable pour la nuit; c'était tout ce qu'il savait, et pourtant ce fut une consolation pour Suzanne. Sa bonne amie Rose était auprès d'elle ; et, en sa présence, elle eut le plaisir d'apprendre à son père le délai d'une semaine qu'elle avait obtenu pour lui. Sa mère se sentait mieux; elle voulut même se lever pour souper avec ses enfans et son mari, dans son grand fauteuil d'osier.

Suzanne préparait tout pour le souper, pendant que le petit William se tenait sur le seuil de la porte pour épier le retour de son père. — Suzanne ! s'écria-t-il tout-à-coup, ne voilà-t-il pas notre vieil aveugle?

— Oui, dit le musicien en s'approchant, je suis parvenu à trouver le chemin de votre maison; les voisins ont été assez bons pour me l'indiquer, car quoique je ne connusse pas votre nom, ils ont deviné de qui je parlais par ce que je disais de vous.

Suzanne vint à la porte, et le vieillard se réjouit d'entendre encore le doux son de sa voix.

— Ma demande est peut-être bien indiscrète, dit-il, mais je suis étranger dans ce pays et je viens de bien loin; mon garçon a trouvé un gîte dans le village, mais il n'y avait pas de place pour moi; voulez-vous être assez charitable pour loger une nuit le pauvre aveugle?

Suzanne dit qu'elle allait en demander la permission à sa

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mère : elle revint bientôt lui répondre qu'il serait le bienvenu, s'il pouvait dormir sur le lit des enfans qui était bien petit.

Le vieillard entra dans la modeste demeure, mais il se frappa la tête contre le toit qui était très-bas, en passant le seuil de la porte.

— Bien des toits, dit-il, qui sont trois fois plus hauts, ne sont pas la moitié aussi hospitaliers!

Il venait d'en faire l'expérience à la maison du procureur où il s'était adressé d'abord; mais il avait été rudement repoussé par miss Barbara, qui se tenait suivant sa coutume sur sa porte, épiant tout ce qui se passait chez ses voisins.

La harpe du vieil aveugle avait été déposée dans la cuisine du fermier Price; il promit aux enfans de leur jouer leur air favori avant qu'ils allassent se coucher, car leur bonne mère leur avait permis de rester au souper pour cette fois.

Le fermier rentra chez lui l'air triste et préoccupé; mais sa physionomie s'éclaircit bientôt lorsque Suzanne lui dit avec un sourire : —Il y a de bonnes nouvelles pour vous, père, de bonnes nouvelles pour nous tous; vous avez toute une semaine encore à rester avec nous, et peut-être, ajouta-t-elle, en lui glissant sa petite bourse dans les mains, peut-être avec ce qu'il y a là-dedans, les mémoires qui nous sont dus et ce que nous pourrons amasser avant que la semaine soit expirée, peut-être pourrons-nous réunir les dix guinées pour l'achat de votre remplaçant; qui sait, bonne mère, si nous ne le garderons pas toujours avec nous!

A ces mots elle jeta ses jolis bras autour du cou de son père qui la pressa en silence contre sa poitrine : son cœur était trop plein pour qu'il pût exprimer toute son émotion. Il fut quelque temps avant de croire que ce qu'il entendait était vrai; mais les sourires de sa femme, la joie bruyante

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

des petits garçons, et la satisfaction qui brillait sur la physionomie de Suzanne le convainquirent que ce n'était point un rêve.

On se mit à souper, et le vieux musicien prit part au joyeux mais frugal repas. Dès qu'il fut terminé, avant même que l'aveugle se fût mis à jouer aux enfans l'air qu'il leur avait promis, le père de Suzanne ouvrit la petite bourse que sa fille lui avait donnée : il fut surpris à la vue des douze schelings, mais sa surprise s'accrut encore lorsqu'il aperçut au fond de la bourse la reluisante pièce d'or.

— Comment t'es-tu procure cet argent? dit-il.

— Honnêtement et loyalement, j'en suis sûre d'avance, dit sa mère avec fierté; mais je ne puis m'imaginer comment, à moins que ce ne soit par la fournée que tu as faite. Voyons, est-ce le résultat de ta première fournée, Suzanne?

— Oh non, non, dit le fermier, j'en ai là tout l'argent, dans ma poche. Je voulais en faire la surprise à ta mère, Suzanne, pour lui rendre le cœur gai; voilà vingt-neuf schelings, et le mémoire de l'Abbaye, qui n'est pas payé encore, s'élève en outre à dix schelings. Qu'en penses-tu, femme? N'avons-nous pas raison d'être fiers de notre Suzanne. Je vous demande pardon, continua-t-il en s'adressant au musicien, de louer ainsi hautement ma fille devant un étranger, ce qui n'est pas convenable, je le sais : mais, à mon avis, il faut toujours dire la vérité dans tous les temps. C'est pourquoi à ta santé, Suzanne! — Avec le temps, voyez-vous, ça vaudra son pesant d'or — ou d'argent tout au moins. — Mais dis-nous, fille, comment tu te trouves à la tête de tant de richesses, et d'où vient que je ne pars pas demain? Toutes ces bonnes nouvelles m'ont rendu si heureux, que je crains de ne pouvoir comprendre ce que tu vas dire. Mais parle, mon enfant — et d'a-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bord apporte-nous une bouteille de ce bon hydromel que tu as fait toi-même l'autre soir avec le miel de tes abeilles.

Suzanne ne se souciait pas beaucoup de dire l'histoire de sa pintade — de sa robe — et de son pauvre agneau — il lui semblait d'une part que c'était se vanter soi-même de sa générosité, et d'une autre part c'était un pénible souvenir. Mais sa mère insista pour savoir tout, et Suzanne fit son récit aussi simplement qu'il lui fut possible. Lorsqu'elle vint à l'histoire de l'agneau, sa voix s'affaiblit et tous ceux qui étaient présens se sentirent émus. Le vieil aveugle soupira une fois profondément, et toussa plusieurs fois pour déguiser son émotion — puis il demanda sa harpe, et après avoir long-temps promené ses doigts sur les cordes de l'instrument qui rendaient des sons touchans et solennels, il se rappela, car il avait de fréquens accès de distraction, qu'il l'avait demandée pour jouer l'air promis aux enfans.

Ce musicien venait de loin, du fond des montagnes du pays de Galles, pour disputer à plusieurs autres compétiteurs un prix proposé une année auparavant par la société musicale de Shrewsbury. Il devait y avoir à cette occasion un magnifique bal dans cette ville qui était située à cinq milles environ de notre village. Le prix qui consistait en dix guinées devait être délivré dans quelques jours au plus habile harpiste du concert.

Barbara savait depuis long-temps tous ces détails de sa servante qui visitait souvent Shrewsbury, et son imagination s'était enflammée du désir d'assister à cette fête splendide. Elle avait soupiré en souhaitant d'y pouvoir assister, et souvent elle avait conçu le projet de se faire présenter à quelques nobles voisins qui pourraient la mener au bal dans leur voiture. Quel bonheur, quel triomphe pour elle, lorsque le soir même, pendant que le procureur concluait avec le boucher son marché relatif à l'agneau de Suzanne,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

elle vit un domestique en livrée frapper à la porte et laisser un billet d'invitation pour M. et miss Barbara Case.

— C'est une invitation à dîner demain à l'Abbaye pour moi et papa; quel bonheur! s'écria Barbara. Et qui sait? J'ose dire que, lorsqu'on verra que je n'ai point une tournure si vulgaire, etc. — et, si je m'y prends adroitement avec miss Somers et sa sœur — comme je le ferai, sans aucun doute, j'ose dire qu'elles ne manqueront pas de m'emmener au bal avec elles.

— Certainement, répliqua Betty, c'est le moins qu'on puisse attendre d'une dame qui *descend* jusqu'à visiter Suzanne Price et qui court les rues et les boutiques avec elle. Le moins qu'elle puisse faire c'est de vous prendre dans sa voiture — qui ne lui coûte rien; mais c'est une politesse d'usage — et de vous mener avec elle au bal.

— Je vous en supplie, Betty, reprit miss Barbara, n'oubliez pas d'envoyer demain de grand matin à Shrewsbury chercher mon nouveau chapeau de satin. Il me le faut absolument pour dîner à l'Abbaye, sans quoi, que penseraient ces dames de moi? N'oubliez pas aussi la couturière. Il faut que je caresse papa pour qu'il me fasse faire une robe neuve pour le bal. Je pourrai prendre une idée des modes nouvelles à l'Abbaye. J'examinerai la mise de ces dames avec soin, je vous le promets. — A propos, Betty, j'ai songé à un présent délicieux pour miss Somers : comme dit papa, il ne faut jamais aller dans une grande maison les mains vides : j'offrirai à miss Somers — qui est folle des oiseaux — j'offrirai à miss Somers cette pintade de Suzanne. Elle ne m'est bonne à rien; ainsi demain matin de bonne heure, rendez-vous à l'Abbaye avec mes complimens pous ces dames; n'y manquez pas.

Dans l'assurance que son présent et son chapeau produiraient un effet merveilleux en sa faveur, miss Barbara fit sa première visite à l'Abbaye. Elle s'attendait à exciter

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'admiration : elle était habillée avec un étalage de toilette qui, suivant sa femme de chambre, laquelle le tenait d'une apprentie modiste de Shrewsbury, était alors dans *le dernier genre* de Londres. Elle fut donc aussi surprise que désappointée, lorsqu'en entrant au salon où se trouvaient les sœurs de sir Arthur et quelques autres dames, elle reconnut que la toilette de ces personnes ne ressemblait en rien au portrait qu'elle s'était fait à elle-même des dames du grand monde. Elle fut embarrassée lorsqu'elle vit des livres, de l'ouvrage et des dessins étalés sur la table; elle se mit même dans la tête qu'on avait dessein de l'offenser, parce que les dames avaient conservé leur ouvrage malgré son apparition. Lorsque miss Lucy, cherchant un sujet de conversation qui pût l'intéresser, se mit à parler de promenades, de fleurs, de jardinage, qu'elle aimait elle-même beaucoup, miss Barbara crut encore que c'était pour l'humilier, et se hâta bientôt de montrer toute son ignorance en parlant de choses qu'elle ne comprenait pas.

Ceux qui n'essaient jamais de paraître ce qu'ils ne sont pas, et dont les manières ne contrastent point avec leurs habitudes et leur situation, ne courent pas le risque d'être moqués par les personnes bien élevées et de bon sens, à quelque classe qu'elles appartiennent : mais l'affectation est toujours un juste et inévitable objet de ridicule.

Miss Barbara Case avec ses airs empruntés d'élégance et ses efforts pour avoir l'air d'une femme faite et d'une grande dame, tandis que ce n'était en réalité qu'une enfant et la fille d'un vulgaire procureur, se rendait si complètement ridicule, que les spectateurs bienveillans, mais non pas dénués de discernement, se sentaient péniblement partagés entre l'envie de rire d'une semblable caricature et le sentiment de honte qu'ils éprouvaient pour cette petite créature effrontée.

Les dames sortirent du salon l'une après l'autre. Miss

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Lucy elle-même s'absenta quelques minutes pour changer de toilette avant le dîner, ainsi que c'était la coutume dans la famille. Elle mit dans les mains de Barbara pour la distraire un portefeuille de dessins et de gravures choisies; mais les pensées de miss Barbara étaient toutes au bal de Shrewsbury, et de semblables bagatelles n'étaient pas faites pour occuper son esprit.

Combien sont à plaindre ceux qui passent leur temps dans l'attente et dans le désir! Ils ne jouissent jamais du présent.

Pendant que Barbara cherchait les moyens d'intéresser miss Somers en sa faveur, elle se souvint, avec surprise, qu'on ne lui avait pas dit un mot de sa pintade. Dans son empressement à la toilette de sa jeune maîtresse, mistriss Betty avait oublié la pintade, mais elle se présenta avec l'oiseau, au milieu de la toilette de miss Somers, et la femme de charge vint annoncer son arrivée.

— Madame, dit-elle, c'est une belle pintade qui vous arrive, *avec* les complimens de miss Barbara Case.

Miss Somers devina au ton de la femme de charge qu'il y avait quelque chose dans cette affaire qui ne lui plaisait pas beaucoup. Elle ne répondit point, et attendit que cette femme qui était d'un caractère peu dissimulé, lui expliquât la cause de son déplaisir. Elle ne fut point trompée dans son attente; la femme de charge s'approcha de la table de toilette : — Je n'aime à parler de rien avant d'être sûre de mon fait, continua-t-elle, et je n'en suis pas sûre dans cette circonstance, à dire vrai, madame; mais comme cela ne peut nuire à personne, je crois que je ferai bien pourtant de vous dire ce qui m'est venu à l'esprit au sujet de cette pintade; vous pourrez vous en informer ensuite, madame, et agir comme il vous plaira. Il y a quelque temps, nous avions de belles pintades, et ne pensant pas qu'elles dussent mourir toutes l'une après l'autre, ainsi

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que cela est arrivé, j'ai cru pouvoir me permettre d'en donner un couple à Suzanne Price aux dernières fêtes de Noël. La pauvre petite fut enchantée du cadeau, et je suis sûr que ce n'est pas de bon gré qu'elle s'est séparée de son oiseau favori. Eh bien! si mes yeux ne me trompent pas étrangement, cette pintade, qui vous arrive de la part de miss Barbara Case, est absolument la même que j'ai donnée à Suzanne. Comment miss Bab l'a-t-elle eue? Voilà ce qui m'intrigue. Si mon Philippe était ici, comme il va souvent chez les Price, ce que je suis loin de désapprouver, peut-être nous dirait-il quelque chose là-dessus. Je l'attends ce soir, et si vous n'y trouvez pas d'objection, j'éclaircirai l'affaire.

— Mais, à mon avis, objecta miss Alice, le plus court moyen serait de s'en informer à miss Case elle-même, et c'est ce que je ferai ce soir.

— Comme il vous plaira, madame, répliqua froidement la mère de Philippe, qui savait bien que miss Barbara ne jouissait pas d'une grande réputation de véracité dans le village.

On annonça le dîner. Le procureur Case qui s'attendait à y voir figurer son quartier d'agneau, jetait ses regards sur tous les points de la table, à mesure que l'on découvrait les plats — mais point d'agneau. Il déploya l'adresse la plus merveilleuse pour amener la conversation sur ce sujet.

Sir Arthur parlait d'un nouveau couteau à découper qu'il venait de commander pour sa sœur. Le procureur saisit la balle au bond, et passant du couteau à découper à l'art de découper les volailles, puis les pièces de boucherie, il fit observer qu'il y avait des morceaux plus difficiles à diviser que d'autres : — Je n'ai jamais vu personne au monde s'en acquitter plus habilement que monsieur, dit-il, en désignant le pasteur de la paroisse assis en

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

face de lui; cependant, monsieur, continua ce grossier personnage, j'oserais différer d'avis avec vous sur un point dont je fais juge sir Arthur. Permettez-moi de vous demander votre avis, sir Arthur : lorsque vous découpez un quartier d'agneau, après avoir enlevé l'épaule, la jetez-vous sur un lit de sel ou non?

Cette adroite question ne fut pas perdue pour sir Arthur : le procureur fut remercié de son présent, mais il fut aussi mortifié que surpris, lorsqu'il entendit sir Arthur déclarer qu'il s'était fait une règle constante de n'accepter aucun présent de ses voisins. — Si j'acceptais un présent d'un riche voisin de mon domaine, ajouta-t-il, je craindrais de mortifier la plupart de nos pauvres fermiers, qui n'ont que peu de chose à m'offrir, quoique leur bonne volonté pour nous soit non moins incontestable.

Après le dîner, comme les dames se promenaient dans la grande salle de réception, miss Barbara eut une belle occasion d'imiter l'adroite conversation de son père. Une des dames avait fait observer que cette pièce ferait une superbe salle de concert. — Bab se mit à parler de musique, de harpes, de harpistes, et tout d'une haleine du bal qui devait suivre le concours des joueurs de harpe à Shrewsbury : — Je suis bien informée à ce sujet, c'est du bal que je veux parler, parce qu'une dame de Shrewsbury, amie de papa, m'a offert de m'y mener; mais papa ne veut pas lui donner la peine de m'envoyer prendre aussi loin de chez elle, quoiqu'elle ait cependant un équipage à elle.

Barbara tenait ses yeux fixés sur miss Somers en parlant ainsi; mais elle ne put lire sur sa physionomie aussi facilement qu'elle l'eût désiré, car miss Somers venait justement de baisser le voile de son chapeau.

— Ne ferons-nous pas une promenade avant le thé? dit-elle aux autres dames. J'ai une jolie pintade à vous faire voir.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Barbara conçut un espoir favorable de cette circonstance et suivit d'un pas assuré l'élégante compagnie.

La volière de miss Somers était garnie de paons, de faisans, de perdrix rouges; mais la jolie pintade de Suzanne se faisait remarquer encore au milieu de cette brillante société: chacun l'admira. Barbara était dans l'exaltation, mais son triomphe fut de courte durée. Au moment même où miss Alice allait s'informer de l'origine de la pintade, Philippe se montra pour demander un morceau de bois de sycomore dont il voulait faire une boîte pour sa mère.

Philippe était un garçon industrieux : c'était un bon tourneur pour son âge; sir Arthur, qui encourageait ses talens, avait mis de côté pour lui des morceaux de bois de sycomore, et miss Somers indiqua au jeune tourneur où il les trouverait. Celui-ci remercia poliment sa jeune maîtresse; mais au milieu de ses remerciemens et de ses salutations, ses regards furent frappés par la pintade : — Dieu me pardonne! c'est celle de Suzanne! s'écria-t-il involontairement.

— Non, ce n'est point la pintade de Suzanne, dit miss Barbara en rougissant de colère. C'est la mienne, et j'en ai fait présent à miss Somers.

Au son de la voix de Bab, Philippe se retourna, l'aperçut, et son indignation, que ne put contenir la présence de tous les spectateurs étonnés, se peignit vivement sur son visage.

— Qu'y a-t-il, Philippe? dit miss Somers d'un ton pacifique.

Mais Philippe n'était pas en humeur de s'apaiser facilement.

— Ce qu'il y a, madame! je vais vous le dire, si vous le permettez; et sans attendre la permission, il fit un récit chaleureux et vrai de l'ambassade de Rose et des cruels et avaricieux procédés de Barbara.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Celle-ci nia, se troubla, balbutia quelques mots, puis se tut, accablée de honte et de confusion, sans que les dames les plus indulgentes ressentissent la moindre pitié de sa déconvenue.

Miss Somers n'oublia pas cependant les égards que l'on *doit* à ses hôtes, et s'empressa de renvoyer Philippe à son morceau de sycomore.

Bab se remit un peu après le départ de son ennemi, mais elle se condamna elle-même en s'écriant : — Je voudrais que cette maudite pintade n'eût jamais été en ma possession ! Plût au ciel que Suzanne l'eût gardée chez elle, comme elle aurait dû le faire !

— Elle sera peut-être plus soigneuse après une aussi bonne leçon, dit miss Somers; voulez-vous que nous en fassions l'épreuve? Philippe ne demandera pas mieux que d'aller rendre la pintade à Suzanne, si vous le désirez.

— Comme il vous plaira, madame, dit tristement Barbara. Elle ne m'appartient plus à présent.

La pintade fut donc remise à Philippe, qui partit joyeusement avec sa proie et ne fit qu'un saut chez le fermier Price.

Il s'arrêta lorsqu'il fut à la porte : il se rappela Rose, sa généreuse amitié pour Suzanne, et il résolut de lui laisser le plaisir de rendre elle-même l'oiseau à son amie. Il courut au village. Tous les enfans qui avaient donné leur petite bourse à Suzanne le jour du 1er mai, étaient alors à jouer sur la pelouse; ils furent enchantés de revoir la pintade de leur amie. Philippe prit son fifre et son tambour, et l'innocent cortége se dirigea en triomphe vers la modeste maison de Suzanne.

— Laissez-moi vous accompagner ! dit le fils du boucher à Philippe. Arrêtez un instant ! mon père a quelque chose à vous dire.

Il se précipita dans la maison de son père. La petite pro-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cession s'arrêta, et quelques minutes après le bêlement d'un agneau se fit entendre. Par un passage étroit qui menait à l'étable, derrière la maison, on vit le boucher qui conduisait un agneau.

— C'est Daisy! s'écria Rose.

— C'est Daisy! répétèrent tous les enfans. L'agneau de Suzanne! l'agneau de Suzanne!

Il y eut un cri de joie universel.

— Ma foi, pour ma part, dit le boucher aussitôt qu'il put se faire entendre, je n'aurais pas voulu me montrer aussi cruel que le procureur, pour tout l'or du monde. Ces pauvres bêtes, elles ne se doutent pas du sort qui leur est réservé chez nous; et quant à mourir, c'est notre lot à tous, un peu plus tôt ou un peu plus tard; mais briser le cœur des êtres, nos semblables, qui sentent et souffrent comme nous, voilà ce que j'appelle être barbare et cruel. N'est-ce pas ce que le procureur Case a fait avec Suzanne et à toute sa famille, depuis qu'il les a pris en grippe? Quoi qu'il en soit, voici l'agneau de Suzanne sain et sauf: je l'aurais rendu plus tôt si je n'avais dû partir avant le jour pour la foire, dont je ne fais que d'arriver. Mais Daisy s'est trouvé aussi bien dans mon étable que s'il eût été dans la prairie au bord de l'eau.

Le père de Rose, qui avait si obligeamment déployé ses pièces de toile peinte devant Suzanne, se trouvait alors sur la porte de sa boutique. Lorsqu'il vit l'agneau et qu'il eut appris son histoire, il dit qu'il voulait aussi contribuer à la fête, et il donna aux enfans quelques aunes de ruban, dont Rose décora l'agneau de son amie.

Le fifre et le tambour se remirent à jouer, et le joyeux cortége s'avança en bon ordre, après avoir poussé trois exclamations en l'honneur du boucher, exclamations mieux méritées que tous les bruyans huzzas politiques usités aux élections du parlement.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Suzanne était alors à travailler sous le bosquet de son jardin, avec sa petite table de sapin devant elle; lorsqu'elle entendit les sons éloignés de la joyeuse musique, elle posa son ouvrage et prêta l'oreille. Elle vit bientôt les enfans qui s'avançaient de son côté. Ils avaient enfermé Daisy au milieu d'eux, de sorte qu'elle ne pouvait le voir; mais dès qu'ils furent arrivés à la porte du jardin, elle aperçut Rose qui lui faisait signe de venir. Philippe frappait son tambour de toutes ses forces, afin qu'elle ne pût entendre les bêlemens de l'agneau avant le moment convenable.

Suzanne ouvrit la porte du jardin : à ce signal le cortége se divisa, et le premier objet qu'elle distingua au milieu de ses plus grandes amies, ce fut Mary, qui tenait, en souriant, la pintade dans ses petits bras.

— Viens vite! viens vite! criait Mary à Suzanne, qui tressaillait de surprise et de joie; nous avons bien autre chose à te montrer.

A cet instant la musique se tut; Suzanne entendit le bêlement d'un agneau, et n'osant en croire ses oreilles, elle accourut haletante et reconnut le pauvre Daisy! — Elle fondit en larmes.

—Je n'ai pas versé une larme lorsque je me suis séparée de toi, mon cher petit Daisy, dit-elle : c'était pour mon père et pour ma mère; je n'aurais pas voulu me séparer de toi pour toute autre chose au monde. Merci, merci à vous tous! ajouta-t-elle à ses amis, qui prenaient plus de part encore à son bonheur qu'ils n'avaient sympathisé avec son chagrin. Ah! si mon père ne devait pas partir la semaine prochaine, et si ma mère était tout-à-fait rétablie, je serais la plus heureuse personne du monde!

Comme Suzanne prononçait ces mots, une voix dure se fit entendre derrière la foule des enfans : — Laissez-moi passer, voyons! vous n'avez pas le droit d'encombrer ainsi la voie publique.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'était le procureur Case, qui revenait, avec sa fille Barbara, de sa visite à l'Abbaye. Il aperçut l'agneau et essaya de siffler en passant : Barbara vit aussi la pintade, et tourna la tête d'un autre côté, pour éviter les regards pleins de reproches et de mépris de ceux qu'elle avait naguère affecté de mépriser. Son beau chapeau, qui devait exciter l'admiration des dames de l'Abbaye, lui rendit au moins le service, en cette occasion, de cacher sa figure et l'humiliation qu'elle éprouvait.

— Que je suis contente qu'elle ait vu la pintade! dit Rose, qui la tenait alors dans ses mains.

— Oui, s'écria Philippe, elle n'oubliera pas le 1er mai de long-temps.

— Ni moi non plus, je l'espère, dit Suzanne en jetant ses regards autour d'elle avec le plus affectueux sourire : non, tant que je vivrai, je n'oublierai pas votre bonté pour moi la dernière fête de mai. Maintenant que j'ai retrouvé ma jolie pintade, il faut que je vous rende votre argent.

— Non, non! crièrent les enfans tout d'une voix; nous n'en avons pas besoin. Garde-le pour ton père.

— Eh bien! dit Suzanne, je ne ferai pas la fière avec vous; je garderai votre argent pour mon père. Peut-être un jour ou un autre serai-je à même de gagner....

— Oh! interrompit Philippe, ne parlons pas de gagner! ne parlons pas d'argent non plus. — Elle a eu à peine le temps de voir son agneau et sa pintade, ajouta-t-il en s'adressant à ses camarades; allons à nos affaires, mes amis, et laissons-la à elle-même.

La foule suivit le sage avis de Philippe et s'éloigna paisiblement; mais on remarqua qu'il fut lui-même le dernier à faire retraite. Il resta d'abord pour apprendre à Suzanne que c'était Rose qui avait orné de rubans la tête de Daisy; puis il demeura encore quelque temps pour racon-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ter l'histoire de la pintade et dire à Suzanne qu'il avait eu la gloire de la rapporter de l'Abbaye.

Rose tenait le sac au grain, et Suzanne y puisait à pleine main pour sa favorite, pendant que Philippe, appuyé contre la porte du jardin, prolongeait les détails de sa narration.

— Maintenant, ma jolie coureuse, ma petite pintade chérie, qui m'avez si méchamment délaissée, disait Suzanne, il faut vous empêcher d'être aussi volage, et nous allons vous couper les ailes, mais sans vous faire de mal, ne craignez rien.

— Prenez garde, dit Philippe; laissez-moi la tenir tandis que vous lui couperez le bout des ailes.

Lorsque Suzanne eut heureusement achevé cette opération, qui certainement n'eût pu se faire aussi bien si Philippe n'eût tenu la pintade pour elle, celui-ci se rappela que sa mère l'avait chargé d'une commission pour mistriss Price.

Cette commission le mena à un autre quart d'heure de retard, car il avait encore toute l'histoire de la pintade à raconter à mistriss Price, et le fermier, par bonheur, vint à rentrer pendant son récit, de sorte qu'il fallut bien le recommencer encore une fois : la politesse l'exigeait. Le fermier fut si content de voir sa Suzanne aussi heureuse du retour de ses deux animaux favoris, qu'il voulut faire manger Daisy lui-même; et Philippe trouva encore qu'on avait besoin de lui pour tenir la cruche de lait, dont le fermier remplit la terrine où mangeait Daisy. Heureux Daisy, qui pouvait lécher à son aise les jolis doigts de Suzanne, pendant qu'elle le caressait devant ses parens enchantés de ce gracieux spectacle!

— Mais, Philippe, dit enfin mistriss Price, je pourrais bien tenir cette cruche moi-même; vous arriverez trop tard pour rendre compte à votre mère de sa commission :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

allons, nous ne voulons pas vous retenir plus long-temps.

Philippe se résolut enfin à partir; lorsqu'il fut arrivé devant le jardin du procureur, il regarda par-dessus la haie et vit Bab et sa servante à leur poste habituel de la fenêtre. Il retourna aussitôt sur ses pas pour s'assurer s'il avait bien fermé la porte du jardin de Suzanne, de peur que la pintade ne s'enfuît encore et ne tombât entre les mains de sa plus cruelle ennemie.

Miss Barbara avait reçu bien des humiliations dans le cours de cette journée, mais elle n'en sentait aucun repentir. Elle était vexée que sa bassesse eût été publiquement dévoilée, sans en éprouver le moindre désir de se corriger d'aucun de ses défauts. Le bal était toujours ce qui occupait le plus son ame égoïste.

— Eh bien! dit-elle à sa confidente Betty, vous voyez comment les choses ont tourné à l'Abbaye! Mais si miss Somers n'a pas jugé à propos de m'inviter à me rendre au bal avec elle, je sais quelqu'un qui le fera. Comme dit papa, il est bon d'avoir toujours deux cordes à son arc.

Quelques officiers, dont le régiment était alors en garnison à Shrewsbury, avaient fait connaissance avec M. Case. Ils avaient eu querelle avec un honnête marchand de la ville, qu'ils avaient injustement insulté, et le procureur Case leur avait promis de les tirer d'affaire, si le marchand exécutait sa menace d'en demander raison devant les tribunaux. Sur la foi de cette promesse et dans le vain espoir que leur politesse pourrait disposer le procureur à être modéré dans son mémoire de frais, ces officiers invitaient quelquefois M. Case à leur table d'hôte; et l'un d'eux, qui s'était marié depuis peu, avait obtenu de sa jeune femme qu'elle fît quelque peu politesse à miss Barbara. C'était avec cette dame que miss Bab espérait aller au grand bal de Shrewsbury.

— Mistriss Belton et les officiers doivent déjeuner ici

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

demain, vous savez, dit-elle à sa femme de chambre. L'un d'eux était aujourd'hui au dîner de l'Abbaye, et papa les a invités tous à venir demain matin. Ils doivent faire une excursion quelque part dans les environs et déjeuner ici en passant. N'oubliez pas, Betty, que mistriss Belton ne peut pas déjeuner sans miel; je le lui ai entendu dire à elle-même.

— Ma foi, répliqua Betty, j'ai peur alors que mistriss Belton s'en aille d'ici sans déjeuner, car nous ne possédons pas une seule cuillerée de miel.

— Mais sans doute nous en trouverons bien dans le voisinage.

— Je ne sache aucun endroit où nous puissions en acheter.

— Eh bien! nous demanderons à en emprunter, dit Bab en riant. Avez-vous oublié les ruches de Suzanne? Allez-y de bonne heure demain, avec *mes complimens,* et voyez ce que vous en pourrez tirer. — Dites-lui que c'est pour mistriss Belton.

Le lendemain, Betty se rendit chez Suzanne avec les complimens de sa maîtresse, et lui demanda un peu de miel pour le déjeuner de mistriss Belton.

Suzanne ne se souciait point de se priver de son miel, parce que sa mère l'aimait beaucoup; elle en donna pourtant, mais bien peu. Lorsque Barbara vit ce que Suzanne lui envoyait, elle la traita d'*avare.*

— Je vais lui parler moi-même; venez avec moi, Betty, dit la fille du procureur, qui jugeait à propos d'oublier alors le serment solennel qu'elle avait fait de ne plus honorer Suzanne de sa visite, le jour où elle avait avalé la moitié du bouillon de mistriss Price.

— Suzanne, dit-elle en abordant la pauvre fille qu'elle avait persécutée de tout son pouvoir, je viens vous demander un peu plus de miel pour mistriss Belton. Dans

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

une occasion semblable, vous savez, il faut s'aider entre voisins.

— C'est l'usage du moins, ajouta Betty.

Quoique généreuse, Suzanne n'était point faible : elle donnait volontiers aux personnes qu'elle aimait, mais elle savait résister aux ruses et aux flatteries de celles qu'elle avait sujet de mépriser. Elle répondit poliment qu'elle en était bien fâchée, mais qu'elle ne pouvait donner plus de miel. Barbara se mit en colère, et devint incapable de contenir sa fureur, lorsqu'elle vit que Suzanne, sans avoir égard à ses reproches, continuait d'examiner tranquillement l'intérieur de sa ruche à travers le vitrage.

— Il me faut absolument du miel, Suzanne Price! s'écria-t-elle d'un ton hautain; vous ferez donc aussi bien de m'en donner de bonne volonté. Voyons, parlez! voulez-vous m'en donner, oui ou non? Voulez-vous me donner ce rayon de miel qui est là?

— Il est pour le déjeuner de ma mère, dit Suzanne; je ne puis pas vous le donner.

— Ah! vous ne pouvez pas! s'écria Bab. Eh bien! je l'aurai tout de même.

A ces mots, elle étendit le bras pour s'emparer du rayon de miel qui était auprès de Suzanne, sur une poignée de romarin; mais elle ne saisit d'abord que les brins de la plante; elle s'élança une seconde fois avec plus de violence vers sa proie, et, dans l'effort qu'elle fit pour la saisir, elle heurta la ruche qui était auprès et la renversa sur le gazon. Les abeilles s'essaimèrent aussitôt autour d'elle — sa servante Betty poussa un cri d'effroi et prit la fuite. Suzanne, qui s'était mise à l'abri derrière un arbre, appela Barbara sur laquelle le noir essaim allait se poser, et lui cria de rester immobile, de ne pas se débattre contre les abeilles : — Si vous vous tenez tranquille, lui dit-elle, peut-être ne vous piqueront-elles pas. — Mais au lieu de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'écouter, Barbara criait, agitait les bras, frappait du pied, et les abeilles irritées la piquèrent horriblement. Ses bras et ses mains enflèrent d'une manière effrayante. Elle fut enfin secourue par la bonne Suzanne et par la perfide Betty, qui, maintenant que le mal était fait, ne songeait plus qu'aux moyens de se disculper aux yeux de son maître.

— En vérité, miss Barbara, dit-elle, vous avez eu bien tort de vous jeter dans un pareil embarras. Vous serez cause que je serai renvoyée, vous verrez.

— Je me soucie bien que vous soyez chassée ou non, dit Barbara. — Ah! je n'ai jamais tant souffert de ma vie! Ne pouvez-vous rien faire pour me soulager, Betty? — Mais la douleur ne serait rien encore, si ce n'était les suites de tant de piqûres. Comment me présenter au déjeuner devant mistriss Belton? Et puis je ne pourrai même aller au bal demain, c'est sûr!

— Oh! il ne faut pas y compter, reprit sa consolatrice. Ne songez plus au bal, allez, car votre enflure ne diminuera pas d'une semaine. Ce n'est pas ce qui m'inquiète, moi; mais que va me dire votre père, lorsqu'il vous verra dans cet état?

Pendant que ces deux aimables personnes récriminaient ainsi l'une contre l'autre dans l'adversité, Suzanne, voyant que sa présence n'était plus utile, se mit en devoir de les quitter; mais à la porte de la maison, elle se trouva face à face avec M. Case.

M. Case avait fait bien des réflexions; car sa seconde visite à l'Abbaye lui plaisait aussi peu que la première. Quelques mots échappés à sir Arthur et à ses sœurs en parlant de Suzanne et du fermier Price, lui avaient fait craindre qu'il ne se fût fourvoyé en cherchant querelle à ses voisins. Le refus de son présent troublait sans cesse le repos du procureur, et il trembla d'être perdu à jamais si l'his-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

toire de l'agneau de Suzanne parvenait à l'Abbaye. Il pensa donc que la conduite la plus prudente à suivre pour le moment était d'éteindre ses querelles avec les Price le plus promptement possible. En conséquence, lorsqu'il rencontra Suzanne à la porte, il s'efforça de lui faire un gracieux sourire.

— Comment va votre mère, Suzanne? lui dit-il. Y a-t-il chez nous quelque chose qui puisse vous être utile? Je suis charmé de vous voir ici. — Barbara! Barbara! descends vite, mon enfant, pour parler à Suzanne Price.

Comme Barbara se gardait bien de répondre, son père monta vivement l'escalier, ouvrit la porte et resta stupéfait à la vue de la figure horriblement enflée de sa fille.

Betty se mit aussitôt à raconter l'histoire à sa manière. Bab la contredit tant qu'elle put, et le procureur mit sa servante à la porte sur-le-champ; puis, moitié de bonne foi, moitié par affectation, il demanda à sa fille comment elle avait osé se conduire ainsi envers Suzanne Price : — Lorsqu'elle se montrait assez bonne voisine, assez obligeante pour vous donner de son miel, ne pouviez-vous vous en contenter, sans vous emparer du reste par violence? — C'est une conduite scandaleuse, et que je ne saurais laisser impunie!

La bonne Suzanne intercéda en faveur de son ennemie, et le procureur s'adoucissant peu à peu, dit à sa fille que Suzanne était beaucoup trop bonne pour elle, ainsi que pour tout le monde.

— Je lui pardonne à cause de vous, Suzanne, ajouta-t-il.

Suzanne, toute surprise de ce ton inaccoutumé, lui fit ene humble révérence; mais elle avait toujours son agneau sur le cœur, et dès qu'elle le put, elle s'empressa de quitter la maison du procureur, pour aller préparer le déjeuner de sa mère.

M. Case s'aperçut bien que Suzanne n'était pas assez

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

simple pour se laisser tromper par de belles paroles. Il résolut alors de tenter directement une réconciliation avec le fermier Price. C'était un homme honnête, mais franc et rude, et sa physionomie garda une expression d'inflexible mépris, durant tout le temps que le procureur lui parla du ton le plus humble et le plus patelin.

Tel était l'état des choses le jour du concert et du bal de Shrewsbury. Miss Barbara Case, défigurée par les abeilles de Suzanne, ne put aller au bal avec mistriss Belton.

La salle du concert fut remplie de bonne heure dans la soirée, et l'assemblée était aussi choisie que nombreuse. Les musiciens qui étaient venus disputer le prix étaient placés sur une estrade ou orchestre, à l'une des extrémités de la salle. Parmi eux se trouvait notre vieil ami l'aveugle, dont l'apparence assez misérable semblait exciter un sentiment de dédain chez la plupart des spectateurs. Six dames et six messieurs furent nommés juges du concours. Ils se placèrent en demi-cercle en face des musiciens. Les sœurs de sir Arthur, qui étaient habiles musiciennes elles-mêmes, étaient au nombre des juges, et c'était des mains de sir Arthur que le vainqueur devait recevoir le prix. Le vieil aveugle se présenta le dernier; il accorda son instrument et fit entendre un prélude si simple et si pathétique que tous les cœurs se sentirent prévenus en sa faveur. Il fut écouté avec la plus profonde attention, et lorsqu'il eut cessé de jouer, le silence dura quelques instans encore. Ce silence fut bientôt suivi d'une salve générale d'applaudissemens. Les juges furent unanimes dans leur opinion, et ils déclarèrent que le vieil aveugle avait mérité le prix.

L'air simple et touchant, qui avait enlevé les suffrages de toute l'assemblée, était de sa propre composition. On le pressa d'en faire connaître les paroles, et à la fin il offrit modestement de les dicter, son infirmité l'empêchant de pouvoir écrire. Miss Lucy tira aussitôt un crayon et le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vieux barde dicta les paroles de sa ballade qu'il intitulait : *Lamentations de Suzanne sur son agneau.*

Miss Somers regardait son frère de temps en temps pendant qu'elle écrivait, et sir Arthur, dès que le vieillard eut fini de dicter, le prit à part, et lui adressa quelques questions qui lui firent connaître toute l'histoire de l'agneau de Suzanne et de la barbarie du procureur.

M. Case lui-même était présent lorsque l'aveugle avait commencé à dicter les paroles de sa ballade. Il changea de couleur lorsqu'il entendit les mots : « Lamentations de Suzanne sur son agneau. » Le regard sévère de sir Arthur le fit pâlir d'effroi; il s'éloigna tout-à-coup, se glissa dans la foule et disparut.

Cependant le vainqueur n'eut pas plus tôt le prix de dix guinées qu'il avait si bien mérité, qu'il se retira dans une pièce à côté, se fit apporter une plume, de l'encre et du papier, et dicta tout bas, à son petit conducteur, qui écrivait assez bien, une lettre qu'il l'envoya jeter tout de suite à la poste de Shrewsbury.

Le lendemain matin, le fermier Price, sa femme et Suzanne étaient assis à déjeuner et songeaient tristement que la semaine de répit touchait à sa fin et que néanmoins l'argent n'était pas encore prêt pour le remplaçant John Simpson, lorsqu'on frappa à la porte; le facteur qui portait les lettres du village en remit une entre les mains de Suzanne, en disant : — Un penny, s'il vous plaît ! — C'est une lettre pour votre père.

— Pour moi ! dit le fermier, voici le penny alors. Mais de qui peut venir cette lettre? Qui diable peut avoir à m'écrire dans ce monde?

Il brisa le cachet, mais le nom barbare qui se trouvait au bas l'embarrassa au lieu de l'éclairer : « Votre ami et votre obligé, *Llewellyn.* »

— Et qu'est ceci? dit-il en ouvrant un papier enfermé

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dans la lettre; on dirait une chanson; serait-ce un poisson d'avril?

— Nous ne sommes pas en avril, mais en mai, père, objecta Suzanne.

— Eh bien! lisons la lettre, et nous saurons peut-être ce que c'est.

Le fermier Price s'assit dans son grand fauteuil, car autrement il n'eût pu faire cette importante lecture à son aise, et lut à haute voix ce qui suit:

« Mon digne Ami,

» Je suis sûr que vous apprendrez avec plaisir le succès que j'ai obtenu ce soir. J'ai gagné le prix de dix guinées, et je le dois en grande partie à votre douce et jolie Suzanne, ainsi que vous le verrez par la petite ballade ci-incluse. Votre hospitalité envers moi m'a procuré l'occasion de connaître un peu l'histoire de votre famille. Vous n'avez pas oublié, sans doute, que j'étais là lorsque vous avez compté le trésor contenu dans la petite bourse de Suzanne, et que j'appris ainsi l'usage auquel il était destiné. Vous n'avez pas encore pu réunir, je le sais, toute la somme nécessaire pour payer votre remplaçant John Simpson : veuillez me faire la faveur d'user du billet de banque de cinq guinées, que vous trouverez dans la ballade. Vous n'aurez pas en moi un créancier aussi dur que le procureur Case. Vous me rendrez cet argent à votre convenance, et si cela ne vous convient jamais, jamais je ne vous le redemanderai. Je ferai ma ronde dans ce pays, dans un an, à peu près à la même époque; j'irai chez vous, pour voir comment vous vous portez et pour jouer l'air de ma ballade à Suzanne et aux chers petits enfans.

» J'ajouterai, pour vous mettre l'esprit en repos sur cet argent, que je ne me gêne en rien, en vous faisant ce prêt : je ne suis pas aussi pauvre que je le parais, mais c'est mon humeur de mener la vie errante que je mène. Je vois mieux le monde sous mes habits en lambeaux, que je ne le ferais peut-être sous des vêtemens meilleurs. Beaucoup de mes confrères pensent comme moi à ce sujet, et nous sommes heureux quand, sur notre route il nous arrive de pouvoir rendre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

quelque service à une aussi digne famille que la vôtre. Au revoir, portez-vous bien.

» Votre ami et votre obligé,

» LLEWELLYN. »

Après cette lecture, Suzanne ouvrit la ballade, suivant le désir de son père, qui prit le billet de banque, pendant que sa fille lisait avec surprise : « Lamentations de Suzanne sur son agneau. » Sa mère s'appuya sur son épaule pour lire avec elle; mais avant d'avoir lu le premier couplet, ils furent interrompus par un autre coup frappé à la porte. Ce n'était point le facteur avec une autre lettre à la main : c'était sir Arthur et ses sœurs.

Ils venaient dans une bonne intention, mais que la lettre du vieux musicien rendait infructueuse, à leur vif regret. Ils venaient prêter à l'honnête fermier l'argent dont il avait besoin pour payer son remplaçant.

— Mais puisque nous sommes ici, dit sir Arthur, parlons d'une affaire qui m'intéresse et que je désire éclaircir. Voulez-vous sortir avec moi, M. Price, et me permettre de vous faire voir un morceau de votre jardin, à travers lequel je voudrais faire passer une route. Tenez, le voici, ajouta-t-il, en désignant la localité; je vais construire une route plantée d'arbres autour de ma terre, et ce morceau de terrain m'arrête.

— Et pourquoi, monsieur? dit Price. Cette terre est à moi, c'est vrai; mais j'espère que vous ne me rangez pas au nombre de ces personnes qui font des difficultés pour une bagatelle

— Mais, reprit sir Arthur, on m'avait dit que vous étiez processif et entêté; vous ne me paraissez pourtant pas mériter cette réputation.

— J'espère bien que non, monsieur. Quant à ce bout de terre, je ne veux point tirer avantage de ce qu'il vous convient : il est à vous, pourvu que vous me donniez en

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

échange un autre morceau de terre à ma convenance, qui ne vaille ni plus ni moins, ou que vous m'en dédommagiez enfin d'une manière ou d'une autre. Je n'ai pas besoin d'en dire davantage.

— Il m'est revenu quelque chose, M. Price, reprit sir Arthur, après un moment de silence, au sujet d'une *nullité* qui se trouverait dans votre bail. Je n'ai pas voulu vous en parler, avant que nous eussions réglé notre marché relatif à votre terrain, de peur de vous influencer. Qu'est-ce que c'est que cette nullité, dites-moi ?

— Pour dire la vérité, et, suivant moi, c'est toujours la meilleure chose à dire en toutes circonstances, je ne savais pas ce que c'était qu'une nullité avant que le procureur Case m'en eût dit un mot; et m'est avis qu'une nullité n'est ni plus ni moins qu'une erreur. Or, comme il ne me paraît pas raisonnable qu'on fasse une erreur à dessein, il me semble tout-à-fait loyal que lorsqu'on en découvre une dans un bail, on la corrige de bonne foi; mais le procureur prétend que ce n'est pas conforme à la loi; à cela je n'ai plus rien à dire. Celui qui a dressé mon bail a fait une erreur, et, si je dois en être responsable, j'en subirai les conséquences. Cependant je puis vous montrer, sir Arthur, quelques lignes de recommandation sur un morceau de papier qui me fut donné par feu votre frère dont je tiens directement ma ferme. Vous verrez, par ce chiffon de papier, quelles étaient ses intentions pour moi; mais le procureur dit que ce papier ne vaut pas un farthing devant une cour de justice, et je ne comprends rien à ces raisonnemens. Tout ce que j'entends là-dedans, voyez-vous, c'est l'honnêteté vulgaire des deux parties. Je n'ai plus rien à dire.

— N'avez-vous pas eu quelque querelle avec ce procureur dont vous parlez si souvent? demanda sir Arthur. Allons, dites-moi franchement ce qui s'est passé entre.....

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Le sujet de la contestation, interrompit le fermier, est un morceau de terrain de peu de valeur, qui donne sur le sentier au bout du jardin du procureur et dont celui-ci voulait s'emparer. Or, je lui ai dit mon opinion là-dessus: que ce terrain appartenait à la paroisse et que je ne donnerais jamais mon consentement pour qu'il s'en emparât injustement. Ce qui me peinait le plus, de le voir enfermer ce terrain dans son jardin, qui, en conscience, est bien assez grand sans cela, c'est que, voyez-vous, monsieur, les enfans de notre village ont coutume d'en faire le lieu de leurs récréations, et c'est aussi là qu'ils se rassemblent le premier jour de mai, au pied d'une aubépine qui se trouve au milieu; cela me faisait mal au cœur qu'ils en fussent ainsi privés par quelqu'un qui n'y avait aucun droit.

— Allons voir les lieux, dit sir Arthur; ce n'est pas loin, n'est-ce pas?

— Oh! non, monsieur, à deux pas d'ici.

Lorsqu'ils y furent arrivés, M. Case, qui les voyait se promener ensemble, s'empressa de les joindre, afin de couper court aux explications. Notre homme redoutait beaucoup les explications, mais heureusement il était alors un peu trop tard.

— Est-ce là le terrain contesté? demanda sir Arthur.

— Oui, monsieur, c'est là tout, dit Price.

— Eh bien! sir Arthur, qu'il n'en soit plus question, dit alors le politique procureur en intervenant d'un air généreux; qu'il appartienne à qui l'on voudra, je vous l'abandonne.

— Un aussi grand légiste que vous, M. Case, répliqua sir Arthur, devrait savoir que l'on ne peut donner ce à quoi l'on n'a pas un titre légitime, et dans l'espèce, il est impossible qu'avec la meilleure intention du monde de m'obliger, vous puissiez me donner ce terrain, parce qu'il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

m'appartient déjà, ainsi que je vais vous en convaincre par un ancien plan du terrain y attenant, plan qui se trouve heureusement sain et sauf parmi mes papiers. Ce morceau de terre appartenait à la ferme qui est de l'autre côté de la route et il en fut détaché lorsque le sentier fut ouvert.

— C'est vraisemblable, monsieur; vos allégations me semblent précises, incontestables; vous êtes mieux instruit que moi à ce sujet, balbutia le procureur qui tremblait de voir la gestion lui échapper.

— Eh bien! reprit sir Arthur, prenez note, M. Price, que je promets cette petite pelouse aux enfans du village pour s'y livrer à leurs jeux, et j'espère qu'ils pourront y cueillir des fleurs d'aubépine à plus d'une fête de mai.

M. Price s'inclina, ce qu'il faisait rarement, même lorsqu'il recevait une faveur personnelle.

— Maintenant, M. Case, continua sir Arthur en s'adressant au procureur qui ne savait quelle contenance tenir, vous m'avez envoyé une nullité à examiner.

— Oui, mon...sieur, balbutia le procureur, j'ai cru qu'il était de mon devoir d'agir ainsi; ce n'était ni par malice ni par mauvaise intention contre ce brave homme.

— Vous ne lui avez fait aucun tort, monsieur, reprit froidement sir Arthur. Je suis prêt à lui faire un autre bail de sa ferme, quand il lui plaira, et je me laisserai guider, en agissant ainsi, par la recommandation jointe au bail primitif qui est en sa possession. A Dieu ne plaise que je tire un déloyal avantage d'une erreur contre qui que ce soit!

— Dieu me préserve aussi, monsieur, dit le procureur en prenant un air hypocrite, de suggérer à personne le conseil de tirer avantage d'une erreur contre un homme riche ou pauvre — mais rompre un bail nul, ce n'est pas se prévaloir d'un avantage déloyal.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— C'est bien votre avis, monsieur? demanda sir Arthur.

— Certainement, et j'espère n'avoir rien perdu de votre bonne opinion en disant aussi franchement mon avis au sujet de cette nullité. J'ai toujours compris qu'il n'y avait rien de déloyal, en matière d'intérêt, à tirer parti de la nullité d'un bail.

— Eh bien! s'écria sir Arthur, vous venez de prononcer dans votre propre cause, sans le savoir — vous vouliez m'envoyer le bail de ce pauvre homme, mais votre fils, par quelque méprise, m'a envoyé le vôtre et j'y ai découvert une nullité radicale.

— Une nullité radicale! répéta le procureur épouvanté.

— Oui, monsieur, continua sir Arthur, en tirant le papier de sa poche. Le voici: vous remarquerez qu'il n'est ni signé, ni scellé du sceau du bailleur.

— Mais vous n'entendez pas vous en prévaloir contre moi sans doute? dit M. Case en oubliant ses propres principes.

— Je ne profiterai point d'une erreur — contre vous, ainsi que vous vouliez en profiter contre cet honnête homme. Dans les deux cas, je me laisserai guider par les notes que j'ai en ma possession. Je ne vous priverai point, M. Case, d'un seul scheling de votre propriété. Je suis prêt, après une estimation loyale, à vous payer la valeur exacte de votre maison et des terrres qui sont à vous; mais à une condition, c'est que vous quitterez la paroisse dans le délai d'un mois.

Le procureur se soumit, car il savait bien qu'il ne pouvait légalement résister. Il s'estima heureux d'en être quitte à si bon marché; il s'inclina et battit en retraite, en se consolant avec l'espoir secret que lorsqu'on en viendrait à l'estimation de sa maison et de ses terres, il s'arrangerait pour obtenir une plus value de quelques guinées: quant à sa réputation, il en faisait bon marché.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Vous savez lire, écrire et tenir des comptes réguliers, n'est-ce-pas? demanda sir Arthur à M. Price en revenant avec lui à la ferme. J'ai vu l'autre jour un mémoire de la main de votre petite fille, qui m'a paru nettement écrit. Est-ce vous qui lui avez appris à écrire?

— Non, monsieur; je ne puis pas le dire, car elle a appris d'elle-même en grande partie; mais je lui ai enseigné le calcul, autant que j'en savais du moins, dans nos soirées d'hiver, lorsque je n'avais rien de mieux à faire.

— Votre fille prouve qu'elle a été bien élevée, et sa bonne conduite, ainsi que son bon caractère, parlent en faveur de ses parens.

— Vous êtes bien bon, trop bon en vérité, monsieur, de parler ainsi de nous, balbutiait le père enchanté.

—Mais je veux faire mieux que de vous *payer en belles paroles*, reprit sir Arthur. Vous êtes attaché à votre famille; peut-être vous attacherez-vous aussi à moi, lorsque vous viendrez à me connaître, et nous aurons de fréquentes occasions de nous apprécier l'un l'autre. Je n'ai pas besoin d'agent pour pressurer mes fermiers ou pour faire une besogne ennuyeuse à ma place. Il me faut seulement un homme actif, intelligent, honnête, comme vous, pour recevoir le prix de mes fermes, et j'espère que vous n'aurez pas de répugnance à remplir cet emploi.

—Et moi j'espère, monsieur, dit Price, dont l'honnête physionomie respirait toute la joie et la gratitude qui remplissaient son ame, j'espère que vous n'aurez jamais lieu de vous repentir de vos bontés pour moi.

— Et que font ici mes chères sœurs? demanda sir Arthur en entrant dans la ferme et en s'avançant derrière ses sœurs qui paraissaient activement occupées à mesurer une jolie pièce de toile imprimée.

— C'est pour Suzanne, cher Arthur, dit miss Alice.

— Je savais bien que ce n'était pas pour elle qu'elle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

avait gardé cette guinée, dit miss Lucy, et j'ai obtenu de sa mère qu'elle me dise ce qu'était devenue la pièce d'or. Suzanne l'a donnée à son père — et cette fois elle ne peut refuser une robe de notre choix, parce que sa mère, je le vois bien, en est enchantée. — A propos, Suzanne, on m'a dit qu'au lieu d'être reine de mai, cette année, vous aviez mieux aimé rester confinée dans cette chambre auprès du lit de votre mère. Votre mère a de belles couleurs sur les joues maintenant.

— Oh ! madame, interrompit la bonne fermière, je suis tout-à-fait bien à présent ! c'est la joie qui m'a guérie.

— Eh bien ! ma bonne mistriss Price, j'espère que vous pourrez sortir le jour de la fête de votre fille, qui sera le 25 de ce mois, m'a-t-on dit. Hâtez-vous de vous bien remettre d'ici-là, car mon frère se propose de faire danser les jeunes garçons et les jeunes filles du village, le jour de la fête de Suzanne.

— Oui, dit sir Arthur, et j'espère que ce jour vous vous amuserez bien sur votre petite pelouse, vous et vos jeunes amis. Je leur dirai que c'est votre bonne conduite qui leur a valu la concession de la pelouse, et si vous avez à nous demander une petite faveur que nous puissions accorder, pour quelqu'une de vos compagnes, parlez sans crainte, Suzanne; ces dames ont l'air de n'avoir rien à vous refuser de raisonnable, et vous m'avez l'air, vous, de n'avoir rien de déraisonnable à demander.

— Monsieur, dit timidement Suzanne, après avoir consulté les regards de sa mère, j'aurais bien une faveur à vous demander; c'est pour Rose.

— Eh bien ! je ne sais pas ce que c'est que Rose, dit sir Arthur en souriant, mais continuez.

— Vous l'avez déjà vue, je crois, mesdames, dit mistriss Price, c'est vraiment une bien bonne petit fille

— Et qui travaille très-bien aussi, continua vivement

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Suzanne en s'adressant à miss Lucy ; sa mère et elle ont appris que vous aviez besoin d'une femme de chambre.

— N'en dites pas davantage, interrompit miss Lucy : vos désirs sont accomplis. Dites à Rose de venir à l'Abbaye demain matin, ou plutôt amenez-la avec vous, car notre femme de charge a besoin de vous parler au sujet d'un certain gâteau. Elle désire, Suzanne, que vous fassiez vous-même le gâteau du bal. Elle a même déjà beaucoup de bonnes choses toutes prêtes pour cela, je le sais. Il doit être assez grand pour que tout le monde en ait une tranche, et c'est la femme de charge qui en fera le partage pour vous. Je souhaite seulement que votre gâteau soit aussi bon que votre pain. Adieu !

Heureux ceux qui peuvent dire adieu à tout une famille que l'excès de la gratitude rend silencieuse, mais qui les bénira tout haut lorsqu'ils seront assez éloignés pour ne plus entendre ses bénédictions !

— Que je voudrais à présent, dit le fermier Price, et c'est presque un péché de désirer encore quelque chose quand on est ainsi comblé de faveurs inattendues, que je désirerais, femme, que notre bon ami, le musicien, fût en ce moment auprès de nous! Notre bonheur réchaufferait le cœur de notre vieil ami, Suzanne. Mais ce qui vaut mieux encore, nous pourrons lui rendre son argent avec nos remerciemens, lorsqu'il viendra faire sa ronde l'année prochaine; ce qui ne nous empêchera pas de lui être obligés à jamais, comme si nous le gardions encore et que nous en eussions autant de besoin que lorsqu'il nous l'a si généreusement prêté. Que je voudrais le voir là, vidant comme il l'a fait, juste à cette place, un verre de l'hydromel de ma Suzanne, à la santé de cette bonne fille!

— Oui, dit Suzanne; et la première fois qu'il viendra je pourrai lui donner un œuf de ma pintade et je lui montrerai mon agneau Daisy.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Oui, mon amour, dit à son tour la mère, et il nous jouera cet air et nous chantera cette jolie ballade. — Mais où est-elle donc? Je ne l'ai pas encore finie.

— Rose a couru la faire voir au village, maman; je vais la chercher, et je vous la rapporte en deux minutes.

Suzanne trouva son amie au pied de l'aubépine, au milieu d'un cercle nombreux de ses compagnons, auxquels elle lisait : « les Lamentations de Suzanne sur son agneau. »

— Les paroles, c'est quelque chose — mais l'air, l'air! — je voudrais bien savoir l'air! disait Philippe. Je dirai à ma mère de demander à sir Arthur qu'il s'informe de la route qu'a prise le bon aveugle après le concert; et s'il est quelque part en ce monde, nous le ramènerons pour la fête de Suzanne, et nous le ferons asseoir là, précisément sous ce buisson, et il nous jouera cet air — si cela lui plaît, veux-je dire — et je l'apprendrai — si je peux, bien entendu — dans une minute.

La bonne nouvelle, que le fermier Price allait être employé pour toucher le prix des fermes de sir Arthur, et que le procureur Case quittait la paroisse dans un mois, se répandit bientôt dans tout le village. On sortit des maisons pour s'entendre confirmer cette heureuse nouvelle de la bouche même de Suzanne. La foule croissait de minute en minute sur la pelouse.

— Oui, criait Philippe d'un air triomphant, je vous dis que tout cela est vrai. Suzanne est trop modeste pour l'affirmer elle-même; mais je vous dirai tout, moi : sir Arthur nous a donné cette pelouse à tout jamais, à cause de sa bonne conduite. Vous voyez qu'à la fin le procureur Case, avec toute sa ruse, ne s'est pas trouvé de force à lutter contre *simple Suzanne*.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LAURENT LE FAINÉANT.

Dans la riante vallée d'Ashton vivait une vieille femme, nommée Preston; elle habitait une chaumière propre, bien rangée, et pas une herbe ne se montrait dans son jardin. Ce jardin était sa principale ressource; il consistait en planches de fraisiers avec une petite bordure de fleurs. Elle assemblait les œillets et les roses en bouquets élégans qu'elle envoyait vendre à Clifton ou à Bristol. Quant aux fraises, elle n'avait pas besoin de les envoyer au marché, car les opulens baigneurs de Clifton avaient coutume, dans les belles soirées d'été, de venir se régaler de fraises et de crême dans les modestes jardins du village d'Ashton.

La veuve Preston était une femme si obligeante, si active, et de si bonne humeur, que tous ceux qui la venaient voir étaient enchantés d'elle. Elle vécut tranquillement de cette manière pendant quelques années; mais hélas! un automne, elle tomba malade, et, durant sa maladie, tout alla mal. Son jardin fut négligé, sa vache mourut, et tout l'argent de ses épargnes s'en alla en médicamens. L'hiver se passa, sans qu'elle fût assez forte pour travailler beaucoup à l'aiguille; et, lorsque la belle saison revint, il lui fallut payer le loyer de sa maison; mais l'argent n'était pas prêt comme à l'ordinaire dans sa petite bourse. Elle demanda quelques mois de délai: ils lui furent accordés; mais à l'expiration même de ce temps, il ne lui resta plus

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'autre ressource que de vendre son cheval, son vieux serviteur Grison. Or, Grison, quoiqu'il eût déjà passé la plus grande partie de sa brillante jeunesse, était un grand favori. Dans ses beaux jours, c'était lui qui portait toujours sa maîtresse au marché, en croupe derrière son mari, et c'était alors l'héritier de la famille, le petit James, qui montait à son tour le fidèle et pacifique Grison. C'était la besogne de James de panser le vieux serviteur et d'en prendre soin, fonctions qu'il n'avait jamais négligées, car James était un enfant d'un bon caractère et fort industrieux.

—Cette nouvelle va briser le cœur de mon pauvre James, se disait un soir dame Preston, assise auprès du feu qu'elle attisait, en réfléchissant comment elle pourrait entamer la matière avec son fils, qui dévorait en face d'elle une croûte de pain pour son souper. —Jem [1], lui dit la vieille femme, tu as donc bien faim?

—Oui, mère; c'est que j'ai rudement travaillé, aussi; tenez, je voudrais qu'il ne fît pas si noir, afin que vous pussiez aller voir au jardin la grande planche que j'ai bêchée. Vous diriez que c'est une bonne journée, j'en suis sûr. — A propos, mère, j'ai de bonnes nouvelles; le fermier Truck doit me donner des plants de fraisiers ananas: j'irai les chercher demain matin, et je serai de retour avant déjeuner.

— Dieu le bénisse! comme il y va! Quatre milles pour aller et quatre milles pour revenir, avant déjeuner!

—Grison n'est-il pas là, mère?

— Ah! mon enfant!

— Pourquoi soupirez-vous, mère?

—Achève ton souper, mon ami.

—J'ai fini, s'écria James, en se hâtant d'avaler sa der-

[1] Abréviation familière de James.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nière bouchée, comme s'il se fût reproché d'avoir mis trop de temps à son souper. — A ma grande aiguille, à présent! Il faut que je raccommode la bride de Grison avant de me mettre au lit.

A ces mots il se mit à l'ouvrage, à la lueur du feu, et la vieille mère ayant agité encore une fois les tisons : — James, dit-elle enfin, boite-t-il encore beaucoup?

— Qui? Grison? oh! ma foi non, allez. Il n'a jamais moins boité de sa vie; il me semble tout-à-fait rajeuni, et il est si gras qu'il peut à peine remuer.

— Oh! tant mieux! Il faut y veiller, James, et le tenir en bon état.

— Pourquoi, mère?

— Parce que, de lundi en quinze, à la foire, il doit être vendu!

— Grison! s'écria James, en laissant tomber la bride de ses mains. Quoi! ma mère, vous voudriez vendre Grison?

— Je ne le voudrais pas, Jem, mais il le faut.

— *Il le faut!* Qui dit qu'il le faut? Et pourquoi le faut-il, mère?

— Il le faut, te dis-je, enfant. Ne faut-il pas payer honnêtement ses dettes, et ne dois-je pas encore mon loyer et ne me l'a-t-on pas demandé plusieurs fois, et n'ai-je pas eu déjà terme et délai pour le payer, et n'ai-je pas promis de le payer positivement de lundi en quinze, et ne me manque-t-il pas deux guinées pour cela, et où trouverai-je deux guinées? — Mais à quoi sert de tant parler? dit la pauvre vieille, en s'appuyant la tête sur son bras, il faut nous défaire de Grison.

James demeura silencieux quelques minutes.

— Deux guinées, c'est beaucoup, dit-il. Si je travaillais sans cesse et sans relâche, ne pourrais-je pas gagner ces deux guinées avant lundi en quinze, dites, bonne mère?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Mon Dieu, non, mon pauvre enfant, quand même tu travaillerais à en mourir.

— Mais je peux pourtant gagner quelque chose, s'écria James fièrement; et *je veux gagner quelque chose*. Si peu que ce soit, ce sera quelque chose enfin; je ferai de mon mieux, toujours.

— Ah! j'en suis bien sûre, mon Jem, dit sa mère en l'attirant à elle et en l'embrassant avec effusion. Tu as toujours été un enfant industrieux: c'est ce que je soutiendrai devant toi comme en arrière de toi. Mais tu n'y pourras rien : il faut nous séparer de Grison, vois-tu.

James tourna la tête, s'efforça d'étouffer ses larmes et s'en alla se coucher sans dire un mot de plus. Mais il savait que les pleurs n'y feraient rien; il essuya donc ses yeux et resta éveillé, réfléchissant à ce qu'il pourrait faire pour sauver le cheval. — Si peu que je gagnerai, se disait-il, ce sera pourtant quelque chose, et qui sait si notre propriétaire ne consentira pas à attendre un peu plus long-temps? et puis nous parviendrons peut-être à réunir la somme avec le temps; car, un penny par jour, cela doit finir par faire deux guinées.

Mais comment gagner le premier penny? Telle était la question. Il se souvint alors qu'un jour il avait vu, au marché de Clifton, où il était venu vendre des fleurs, une vieille femme assise devant une table couverte de pierres brillantes, que tout le monde admirait en passant; il se rappela aussi que plusieurs personnes avaient acheté quelques-unes de ces pierres, qu'elles avaient payées deux pences, trois pences et jusqu'à six pences. La vieille avait dit les avoir trouvées dans les rochers du voisinage. Il pensa donc qu'il pourrait bien en trouver lui aussi et s'en défaire, comme la vieille femme, au marché de Clifton.

James se réveilla le lendemain de bonne heure, tout plein de ses projets; il sauta en bas du lit, s'habilla, et, après

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

avoir donné un coup-d'œil au pauvre Grison dans son écurie, il se dirigea vers Clifton, à la recherche de la vieille femme, pour apprendre d'elle où elle avait trouvé ces pierres si brillantes. Mais il était trop matin, la vieille n'était pas encore à son poste accoutumé. Il revint donc tout désappointé. — Il ne voulut point perdre son temps à l'attendre; mais il sella et brida Grison pour se rendre chez le fermier Truck et lui demander ses plants de fraises ananas.

Après son retour de cette expédition, James passa une grande partie de la matinée à planter ses fraisiers avec soin, et, dès que cette besogne fut finie, il se remit en quête de la vieille femme, qu'il aperçut, à sa grande joie, assise encore au coin de la rue, avec sa table devant elle. Mais la vieille était sourde et revêche, et lorsque James fut enfin parvenu à lui faire entendre ses questions, il ne put en obtenir de réponse, sinon qu'elle avait trouvé les minéraux dans un endroit où il n'en trouverait plus.

— Mais ne puis-je pas chercher où vous avez trouvé vous-même?

— Cherchez, mon ami, personne ne vous en empêche, répliqua la vieille têtue; et ce fut les dernières paroles qu'elle voulut dire.

Mais James n'était pas un garçon facile à décourager; il se rendit sur les rochers qui bordent les côtes de l'Océan, et s'y promena d'un pas lent en examinant toutes les pierres qui lui passaient devant les yeux. En avançant toujours, il parvint à un endroit où se trouvaient plusieurs terrassiers occupés à miner d'immenses fragmens de roche compacte. L'un des ouvriers se tenait baissé, comme s'il eût été occupé à chercher quelque chose avec la plus grande attention. James courut à lui et lui demanda s'il pouvait l'aider.

— Oui, mon petit ami, dit cet ouvrier qui se nommait Williams, vous pouvez me rendre service. Je viens de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

laisser tomber parmi ces gravats un beau morceau de cristal que j'avais trouvé ce matin.

— A quoi cela ressemble-t-il, du cristal? demanda James.

— C'est blanc comme du verre, dit Williams, et il se remit à travailler, pendant que James fouillait avec la plus grande attention les monceaux de gravats. — Allons, dit l'ouvrier qui n'avait plus d'espoir, il est perdu pour toujours : ne t'en fatigue plus, mon garçon.

— Cela ne me fatigue point, répondit James; je veux chercher encore : il ne faut pas se décourager si vite.

Après avoir cherché quelque temps encore, il finit en effet par trouver le morceau de cristal.

— Merci, dit Williams, tu es un brave et industrieux petit garçon.

Encouragé par le ton de voix dont lui parlait cet homme, James se hasarda à lui adresser la question qu'il avait faite à la vieille femme.

— Un service en vaut un autre, lui dit Williams; nous allons dîner tout à l'heure et il nous faut quitter l'ouvrage. Attends-moi ici et tu n'auras pas perdu ton temps.

James attendit, et comme il observait avec attention la manière dont les ouvriers procédaient à la division du rocher, il entendit pousser derrière lui un long et bruyant bâillement. En tournant la tête, il aperçut, étendu sur le gazon, un enfant à peu près de son âge, qui était bien connu dans le village d'Ashton sous le nom de Laurent le fainéant, surnom qu'il avait justement acquis, car il ne faisait rien du matin au soir; il ne travaillait ou ne jouait jamais avec ses camarades; mais il errait sans cesse à droite et à gauche en bâillant d'ennui. Son père était un cabaretier; et comme il était presque toujours ivre, il ne prenait aucun soin de son fils, de sorte que Laurent le fainéant était devenu plus fainéant de jour en jour. Quel-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ques voisins disaient pourtant que c'était un enfant d'un bon naturel et qui ne ferait jamais tort qu'à lui-même, tandis que d'autres, plus sages, secouaient la tête et disaient que l'oisiveté est la mère de tous les vices.

— Tiens, c'est toi, Laurent! lui dit James en le voyant étendu sur le gazon; est-ce que tu dors là?

— Non, pas tout-à-fait.

— Tu es donc éveillé, alors?

— Non, pas tout-à-fait.

— Et que fais-tu donc là?

— Rien.

— A quoi penses-tu?

— A rien.

— Pourquoi restes-tu couché là?

— Je ne sais pas — parce que je n'ai trouvé personne pour jouer avec moi. — Veux-tu venir jouer, toi?

— Non, je suis occupé.

— Occupé! dit Laurent en étendant les bras; tu es toujours occupé, toi. Je ne voudrais pas être à ta place pour tout au monde : tu as toujours quelque chose à faire.

— Et moi, dit James en riant, je ne voudrais pas non plus, pour tout au monde, changer avec toi, car tu n'as jamais rien à faire.

A ces mots les deux enfans se séparèrent; le terrassier Williams venait d'appeler James auprès de lui. Il l'emmena avec lui dans sa demeure, et lui fit voir une grande quantité de minéraux qu'il avait amassés, dit-il, pour les vendre un jour, mais dont il n'avait jamais eu le loisir de se défaire. Il était temps d'y songer pourtant; et après en avoir choisi les plus beaux échantillons, il en remplit un petit panier, qu'il chargea James de vendre, à condition qu'il lui rapporterait la moitié du prix qu'il en recevrait. James, enchanté de sa commission, s'empressa d'accepter les conditions de Williams, pourvu que sa mère n'y vît point

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'objection. Lorsqu'il revint dîner chez lui, il confia son projet à sa mère qui sourit et lui dit d'agir comme il lui plairait, car elle n'avait point peur de le savoir hors de chez elle : — Tu n'es point d'un caractère paresseux, lui dit-elle; je ne crains point qu'il t'arrive malheur.

James alla donc, dès le soir même, muni de son petit panier, se poster sur le bord de la rivière, vis-à-vis la descente du bac et à l'entrée de la promenade publique de Clifton, qui mène à l'établissement des bains, où se rendent une foule de riches étrangers pour boire les eaux minérales. Il avait bien choisi sa place; mais la soirée presque entière s'écoula sans qu'il pût trouver un acheteur, malgré son assiduité à offrir ses minéraux à tous les passans. — Holà, mon petit ami! lui crièrent quelques matelots qui venaient d'aborder la rive avec le bac, veux-tu nous prêter un coup de main et porter ces paquets à l'auberge voisine?

James courut prendre les paquets et fit ce qu'on lui demandait avec tant d'ardeur et de bonne volonté, que le maître batelier en fit la remarque, et dès que l'enfant eut exécuté sa commission, il s'arrêta pour lui demander ce qu'il avait dans son petit panier. Lorsqu'il vit que c'était des minéraux, il dit à James de le suivre, parce qu'il allait porter des coquilles précieuses et qui venaient de loin à une dame du voisinage qui voulait construire une grotte : — Elle achètera sans doute vos pierres par-dessus le marché; venez avec moi, mon garçon, nous ne risquons rien d'essayer.

Mistriss Harvey, la dame en question, demeurait à quelques pas de là, de sorte que James et son protecteur s'y trouvèrent bientôt transportés. Elle était seule dans son salon, occupée à assortir des paquets de plumes de différentes couleurs, qu'elle avait posés sur un carton. Il arriva que le marin en s'agitant autour de la table pour

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

faire valoir ses coquilles, heurta maladroitement la feuille de carton et renversa toutes les plumes.

Mistriss Harvey parut contrariée : James s'en aperçut, et pendant qu'elle était occupée à l'examen des coquillages, il se mit à ramasser les plumes et à les assortir en petits paquets de même couleur, ainsi qu'il les avait vues en entrant.

— Où est le petit garçon que vous avez amené avec vous? demanda mistriss Harvey au marin. Je croyais l'avoir vu il n'y a qu'un instant.

— Me voici, madame, dit James en sortant de dessous la table, avec les dernières plumes qu'il venait de ramasser sur le tapis. J'ai pensé, ajouta-t-il en montrant les autres, qu'il valait mieux faire si peu de chose que de rester oisif, madame.

Mistriss Harvey sourit, et charmée de l'air vif et honnête du petit James, elle se mit à lui adresser quelques questions, telles que: qui il était, où il demeurait, ce qu'il faisait, combien il gagnait par jour à ramasser des minéraux.

— C'est le premier jour que je fais ce commerce, dit James; je n'en ai jamais vendu encore, et si vous ne m'en achetez pas, madame, j'ai bien peur de n'en vendre jamais, car je me suis adressé en vain à tout le monde.

— Eh bien! voyons, dit mistriss Harvey en riant, puisque vous avez été si peu chanceux, je veux vous porter bonheur, en vous les achetant tous.

A ces mots elle vida entièrement le petit panier de James et y mit une demi-couronne (3 francs) à la place des minéraux.

— Oh! merci, madame, dit l'enfant enchanté; je reviendrai demain vous en apporter bien plus encore.

— C'est très-bien, mon enfant, mais je ne vous pro-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mets pas, moi, de vous donner une demi-couronne demain.

— Mais, quoique vous ne le promettiez pas, peut-être le ferez-vous tout de même.

— Non, n'y comptez point : je vous assure que je ne le ferai pas. Au lieu de vous encourager au travail, *cela* vous apprendrait à devenir fainéant.

James ne comprenait pas bien ce raisonnement.

— Bien sûr, répondit-il, je ne veux pas devenir fainéant. Je voudrais seulement gagner quelque chose tous les jours, si je savais comment. Oh! non, je ne veux pas être fainéant, allez! si vous *saviez tout*, vous ne parleriez pas ainsi, madame.

— Que voulez-vous dire, *si je savais tout?*

— Je veux dire, si vous connaissiez Grison.

— Qu'est-ce que Grison?

— C'est le cheval de maman, dit James, en regardant vers la fenêtre; mais il faut que je me hâte de retourner à la maison pour le panser, avant que la nuit vienne : il s'étonnerait de mon absence, le pauvre animal.

— Eh bien! laissez-le s'étonner quelques minutes de plus, reprit mistriss Harvey, et achevez-moi votre histoire.

— Je n'ai point d'histoire à vous conter, madame, si ce n'est que maman dit qu'il faudra l'envoyer à la foire de lundi en quinze, si nous ne pouvons trouver les deux guinées de notre loyer; et j'aurais bien du chagrin de me séparer de lui, parce que je l'aime et qu'il m'aime aussi. Aussi je travaillerai pour lui tant que je pourrai; mais, comme dit maman, si petit que je suis, il n'y a pas d'apparence que je puisse gagner deux guinées d'ici à *lundi en* quinze.

— Mais avez-vous bien bonne envie de travailler? dit mistriss Harvey; vous savez, il y a une grande différence

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

entre amasser des pierres et travailler rudement chaque jour et tout le long du jour.

— Mais, dit James, je ne demande pas mieux que de travailler tous les jours et tout le long du jour.

— Eh bien! mon petit ami, je vous donnerai de l'ouvrage. Venez ici demain matin; mon jardinier vous emploiera à arracher les herbes de mes plants de fraises, et je vous donnerai six pences par jour. Souvenez-vous qu'il faut que vous soyez à l'ouvrage à six heures.

James s'inclina, remercia vivement mistriss Harvey et disparut. La soirée était avancée, et il était impatient de regagner sa demeure pour panser Grison. Il se rappela pourtant qu'il avait promis à Williams de lui rapporter la moitié du produit de la vente de ses minéraux, et il crut de son devoir d'exécuter d'abord sa promesse; il se mit donc à suivre le bord de la rivière durant un quart de mille environ, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la maison de Williams. Celui-ci était de retour de son travail : il parut surpris à la vue de la demi-couronne que James lui montrait en disant : — Voyez ce que j'ai obtenu de vos pierres; vous devez en avoir la moitié, vous savez.

— Non, dit l'honnête Williams après avoir écouté le récit de son petit associé, je ne veux point la moitié de tout cet argent, c'est à vous qu'on l'a donné. Je m'attendais à un scheling tout au plus, et je n'en veux que la moitié ou six pences. Femme, prends la demi-couronne de cet enfant et donne-lui deux schelings [1].

La femme de Williams ouvrit un vieux gant et en tira deux schelings; son mari y prit en outre un petit penny d'argent : — Je veux lui donner aussi cette pièce par-dessus le marché, dit-il : son honnêteté mérite une récom-

[1] La couronne vaut 6 fr. environ; le scheling, 1 fr. 25 cent., et le penny (pence au pluriel) vaut à peu près 10 centimes.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pense. Tenez, mon petit ami, voici une petite pièce qui vous portera bonheur. Je l'ai en ma possession depuis si long-temps que je ne me souviens plus de l'époque.

— Ne vous en défaites jamais, entendez-vous, dit la femme.

— Qu'il en fasse ce qu'il voudra, reprit Williams.

— Mais, répliqua-t-elle, un autre penny sera tout aussi bon pour acheter du pain d'épice, et c'est l'usage qu'il ne manquera pas d'en faire.

— Oh non! je vous le jure, s'écria James.

Et il regagna sa demeure en toute hâte, pansa Grison, l'étrilla avec soin et se mit au lit. Le lendemain matin il se leva dès cinq heures et se rendit gaiement à l'ouvrage, chez mistriss Harvey.

Il travailla quatre jours de suite, « tant que le jour était long, » et chaque soir sa maîtresse, en faisant sa promenade accoutumée, vint jeter un coup-d'œil à son ouvrage. — Cet enfant travaille bien, n'est-ce pas? demanda-t-elle enfin à son jardinier,

— Il n'y a point de meilleur petit enfant sur la terre, dit le jardinier. Il est toujours à la besogne, que je sois auprès de lui ou non, et il en fait deux fois plus qu'un autre; oui, madame, deux fois plus qu'un autre. Tenez, il a commencé ce matin à cette touffe de rosiers, là-bas, et le voici arrivé à l'endroit où vous êtes, madame; et voici, de ce côté, l'ouvrage d'un grand garçon qui a trois ans de plus que lui. Je suis sûr qu'à bien mesurer, la besogne de James est deux fois plus grande.

— Voyons, dit mistriss Harvey à son jardinier, montrez-moi l'ouvrage que peut faire un enfant de son âge, communément.

—Mais, de six heures du matin à six heures du soir, un enfant peut bien expédier cette besogne, dit le jardinier en marquant la distance avec sa bêche.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Eh bien! mon petit ami, dit mistriss Harvey, ce sera votre tâche de chaque jour; le jardinier vous la marquera, et lorsque vous l'aurez achevée, le reste du jour vous appartiendra, pour en faire ce que vous voudrez.

James fut enchanté de la bonté de sa maîtresse; et le lendemain, dès quatre heures, il eut fini son ouvrage, de sorte qu'il eut le reste de la soirée pour lui-même. Il aimait à jouer tout autant que les autres enfans de son âge, et lorsqu'il était au jeu, il s'y livrait avec toute la vivacité et toute la gaieté imaginable. Aussi, dès qu'il eut fini sa tâche, pansé Grison et déposé avec son trésor les six pences de sa journée, il courut à la place du village, où il trouva ses camarades, qui étaient à jouer, et avec eux le fainéant Laurent, qui ne jouait pas lui, mais qui se dandinait, un doigt enfoncé dans la bouche, sur le seuil d'une porte voisine. Tous ses camarades jouaient aux barres. James se joignit à eux et se montra bientôt le plus joyeux et le plus actif d'eux tous, jusqu'à ce que, haletant et épuisé de fatigues à force de courir, il lui fallut prendre un peu de repos. Il vint s'asseoir sur une barrière, auprès de la porte où Laurent bâillait de minute en minute.

— Pourquoi ne joues-tu pas, Laurent? lui dit-il.

— Je suis fatigué.

— Fatigué de quoi?

— Je ne sais pas ce qui me fatigue; grand'maman dit que je suis malade, et qu'il me faudrait prendre quelque médecine. Je ne sais pas ce qui me fait mal.

— O douillet que tu es! Prends-moi ta course, allons: une, deux, trois, et tu te trouveras bientôt guéri, sois-en sûr. Cours donc: une, deux, trois! allons, pars.

— Oh non! je ne saurais courir, reprit Laurent en étendant les bras avec nonchalance. Je puis jouer tout le long du jour, si cela me plaît, je ne m'en soucie donc pas autant que toi, qui n'as qu'une heure pour t'amuser.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Tant pis pour toi. Allons, me voilà tout-à-fait reposé. Veux-tu faire une partie de balle?

— Non, je ne le puis pas, te dis-je; je suis aussi las que si j'eusse travaillé comme un cheval tout le jour

— Dix fois plus, dit James, car j'ai travaillé tout le jour comme un cheval, moi; et tu vois pourtant que je ne suis pas fatigué.

— C'est drôle, dit Laurent en bâillant de nouveau; puis prenant une poignée de demi-pences : — Vois ce que j'ai eu de mon père aujourd'hui, dit-il, parce que je me suis adressé à lui au bon moment, lorsqu'il avait bu un coup de trop. Dans ces momens-là, j'obtiens de lui tout ce que je veux. Tiens, vois! un, deux, trois, quatre pences, huit pences en tout. Ne serais-tu pas bien heureux, si tu avais huit pences?

— Mais je ne sais pas trop, répliqua James en riant, car tu ne me parais pas excessivement heureux, toi, malgré tes huit pences.

—Je suis sûr que tu parles ainsi parce que tu es envieux de mon bonheur, reprit Laurent. Tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir huit pences. Tu n'as jamais eu que deux ou trois pences à la fois dans ta vie.

— Oh! quant à cela, dit James en souriant, tu te trompes, car en ce moment même j'ai plus de deux, de trois, et même de huit pences. J'ai... voyons... le produit des minéraux, deux schelings; le travail de cinq jours, cinq fois six pences, ou deux schelings et six pences; en tout quatre schelings et six pences; et avec mon penny d'argent, quatre schelings et sept pences!

— Ce n'est pas possible, s'écria Laurent en sortant tout-à-coup de son apathie ordinaire. Quatre schelings et sept pences! Montre-les moi, et ce n'est qu'alors que je pourrai te croire.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Eh bien! viens avec moi et tu ne resteras pas longtemps incrédule.

— Est-ce loin? demanda Laurent, dont la paresse combattait la curiosité; et moitié courant, moitié traînant la jambe, il suivit James dans son écurie, où il put contempler les richesses annoncées. — Et comment t'es-tu procuré tant d'argent? honnêtement sans doute?

— Honnêtement! je le crois bien; je l'ai tout gagné moi-même.

— Tu l'as tout gagné! J'ai bien envie de travailler aussi moi; mais la chaleur est si insupportable; et puis grand'maman dit que je ne suis pas assez fort pour travailler. D'ailleurs, je sais bien obtenir de l'argent de papa, quand j'en ai besoin; ainsi je n'ai pas besoin de travailler. Quatre schelings et sept pences! Voyons, que vas-tu en faire?

— C'est mon secret, dit James d'un ton grave.

— Mais je puis le deviner. Je sais bien ce que j'en ferais, si cet argent était à moi. D'abord, j'achèterais plein mes poches de pain d'épice, puis tout autant de pommes et de noix. Est-ce que tu n'aimes pas les noix? J'en achèterais une quantité telle qu'elle me durerait jusqu'aux fêtes de Noël, et je me les ferais casser par le petit Newton; car ce que je déteste dans les noix, c'est qu'il faut se donner la peine de les casser.

— Eh bien! tu ne mérites pas d'en manger alors.

— Mais tu m'en donneras bien des tiennes? dit Laurent d'un ton patelin, car il trouvait plus aisé d'obtenir ce qu'il désirait par des cajoleries que par le travail. Tu me feras bien part des bonnes choses que tu auras avec ton argent, n'est-ce pas?

— Je ne veux point acheter de friandises, dit James.

— Que feras-tu donc de tout ton argent?

— Oh! je sais bien ce que j'en veux faire; mais, je te le répète c'est un secret, et personne ne le saura. Allons,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

maintenant, retournons sur la place; nos camarades auront cessé de jouer, j'en ai peur.

Laurent revint avec lui, mécontent de lui-même et de ses huit pences, mais bien intrigué du secret de son petit camarade : — Si j'avais seulement quatre schelings et sept pences, je serais bien heureux! pensait-il.

Le lendemain, James se leva comme d'habitude, avant six heures, et se rendit à l'ouvrage pendant que l'oisif Laurent errait dans les environs, sans savoir que faire de sa personne. Dans l'espace de deux jours, il dépensa six pences en pommes et en pain d'épice, et, tant que ses provisions durèrent, il fut bien accueilli par ses camarades; mais à la fin, le troisième jour vit disparaître son dernier penny, et lorsqu'il eut tout dépensé, malheureusement quelques noix le tentèrent; mais comme il n'avait plus d'argent, il courut vers son père pour lui en demander. En rentrant chez lui, il entendit son père dont la voix retentissait dans la maison; il le crut ivre d'abord, mais lorsqu'il eut ouvert la porte de la cuisine, Laurent s'aperçut que son père n'était pas ivre, mais furieux.

— C'est toi, chien de paresseux! dit-il en s'adressant à son fils et en accompagnant son apostrophe d'un coup de poing sur l'oreille, qui l'étourdit à moitié. Vois ce que tu as fait; tiens, regarde, fainéant!

Laurent obéit aux ordres de son père, dès qu'il eut repris l'usage de ses sens, et vit, avec autant d'effroi que de remords, une douzaine au moins de bouteilles cassées et des flots d'excellent cidre du Worcestershire répandus sur le carreau.

— Ne t'ai-je pas dit, il y a trois jours, de porter ces bouteilles dans le cellier? continua le père en courroux, et ne t'ai-je pas recommandé d'en ficeler les bouchons avec soin? Réponds-moi donc, grand lâche, n'est-ce pas vrai?

— Oui, dit Laurent en se grattant la tête.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Et pourquoi ne l'as-tu pas fait? reprit le père hors de lui à la vue d'une autre bouteille qui venait d'éclater à l'instant même. Que fais-tu là, voyons, chien de fainéant? Pourquoi ne bouges-tu pas? Ah! je te ferai bien remuer, moi, attends, attends!

A ces mots il secoua le malheureux Laurent, jusqu'à ce qu'il en fût étourdi à ne se pouvoir tenir sur ses jambes.

— A quoi as-tu donc pensé? continua-t-il, qu'as-tu donc eu à faire tout le jour, qui t'ait empêché de porter mon cidre, mon bon cidre du Worcestershire, dans le cellier où je t'avais dit de le mettre? Mais, va, tu ne seras jamais bon à rien, tu ne seras jamais qu'un lâche et un paresseux! — Ote-toi de ma vue.

En parlant ainsi, il mit à la porte le coupable Laurent, qui prit la fuite, sans songer à présenter sa pétition à son père.

Le lendemain il revit les noix, et plus tenté que jamais à cet aspect, il revint chez lui dans l'espoir qu'il y trouverait son père en meilleure humeur. Mais le désastre de son cidre était encore présent à sa mémoire, et dès que son fils eut murmuré à son oreille quelques mots de son humble requête, il se mit à jurer d'une voix menaçante : — Tu n'auras pas un penny, pas un farthing d'ici à un mois; si tu as besoin d'argent, travaille. J'ai assez de ta paresse, va travailler!

A cette terrible sentence, Laurent fondit en larmes, et courut se cacher au fond d'un fossé où il pleura en silence durant une heure entière; lorsqu'il fut las de pleurer, il fit l'effort de fouiller toutes ses poches pour voir s'il ne s'y trouverait pas par hasard quelque penny de reste, et à sa grande joie il découvrit au fond de l'une d'elles un demi-penny qu'il y avait oublié. Il se dirigea aussitôt vers la boutique de la marchande de fruits : elle était occupée à peser des prunes pour un chaland, de sorte que Laurent

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fut obligé d'attendre. Pendant qu'il attendait, son oreille fut frappée par des éclats de rire et le son bruyant de plusieurs voix. La marchande de fruits demeurait proche d'une auberge : Laurent jeta un coup-d'œil à travers la porte et vit un postillon qui jouait à croix ou pile avec un jockey à peu près de sa taille. Il les regarda jouer pendant quelques minutes.

— J'ai commencé avec un demi-penny, dit le jockey en jurant, et maintenant j'ai gagné deux pences, ajouta-t-il en faisant sonner les pièces de monnaie dans sa poche.

Le son du métal fit tressaillir Laurent. — Si je risquais mon demi-penny, se dit-il, je finirais peut-être comme lui par gagner deux pences, et il est plus facile de jouer à croix ou pile que de travailler.

Il fit donc un pas en avant, et présentant son modeste demi-penny, il offrit de le faire sauter avec le jockey, qui, après l'avoir regardé en face, accepta la proposition et jeta sa pièce en l'air. — Pile ou croix? dit-il. — Pile, répliqua Laurent. C'était pile en effet. Il saisit aussitôt le penny, enivré de son succès, et il se disposait à sortir pour le dépenser en noix, lorsque le jockey l'arrêta par sa veste et lui persuada de tenter encore la fortune. Il perdit cette fois : une troisième fois il gagna, et il continua de jouer ainsi, perdant quelquefois, mais gagnant le plus souvent, jusqu'à ce que la moitié de la matinée fût écoulée. A la fin cependant il eut la chance de gagner deux fois de suite, et se trouvant ainsi à la tête de trois demi-penny, il déclara qu'il ne voulait plus jouer. Le jockey jura entre ses dents qu'il prendrait sa revanche une autre fois, et Laurent courut acheter des noix.

— C'est amusant de jouer à croix ou pile, se dit-il : la première fois que j'aurai besoin d'un demi-penny, je ne m'adresserai pas à mon père pour cela, et je ne serai pas non plus obligé de travailler.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Content de sa résolution, il s'assit dans la cour de l'auberge et se mit à casser ses noix tout à son aise sur un banc de pierre, voisin de l'écurie et qui servait de montoir aux voyageurs. Pendant qu'il croquait ses noix, il entendait les conversations des postillons et des garçons d'écurie. Leurs affreux juremens et leurs grossières altercations le choquèrent d'abord, car Laurent quoique paresseux n'était pas encore un enfant corrompu. Mais peu à peu son oreille s'accoutuma à ces juremens et à ces querelles, et bientôt il s'amusa de leurs disputes et s'intéressa aux batailles à coups de poings qui se livraient fréquemment dans l'écurie. Comme c'était un plaisir qu'il pouvait se procurer sans aucun effort de sa part, il en devint si passionné qu'il revint chaque jour dans la cour de l'auberge et que le banc de pierre y fut son siége favori. Il venait se délasser là de l'insupportable fatigue de ne rien faire, et il y passait des heures entières, les coudes appuyés sur ses genoux et la tête dans ses mains, à considérer les faits et gestes des valets d'écurie. Jouer, tromper, mentir, lui devinrent bientôt familiers, et pour achever sa ruine, il forma une liaison étroite avec le jockey contre lequel il avait commencé de jouer le jour de son entrée dans la cour de l'auberge : ce jockey était un franc vaurien, et nous verrons plus tard les funestes conséquences de cette dangereuse intimité. Mais il est temps de voir ce que faisait le petit James chez sa maîtresse.

Un soir, après qu'il eut fini sa tâche, le jardinier le pria de rester encore un peu, pour l'aider à porter des vases de géranium dans la salle de mistriss Harvey. Toujours actif et obligeant, James se passa facilement de jouer et aida gaiement le jardinier. Pendant qu'il portait un grand pot de fleurs, sa maîtresse vint à traverser la salle.—Quelle horrible litière faites-vous donc avec vos pieds? lui dit-elle. Ne pourriez-vous donc essuyer vos souliers sur le paillasson?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

James se retourna pour voir le paillasson, mais il n'y en avait point.

— Oh ! dit mistriss Harvey en se reprenant, j'ai eu tort de vous blâmer, c'est vrai, car il n'y a point de paillasson.

— Non, madame, dit le jardinier, et je ne sais pas vraiment, si l'homme auquel vous en avez commandé les apportera jamais.

J'en suis fâchée, reprit mistriss Harvey ; mais il faudra vous enquérir d'un autre fabricant de paillassons, puisque celui-là n'en veut rien faire. Peu m'importe comment ils soient, pourvu qu'on puisse s'y essuyer les pieds.

En entendant ces derniers mots, James, qui balayait alors la chambre qu'il avait salie, se dit à lui-même que peut-être il pourrait faire un paillasson, et, en revenant chez sa mère, tout en trottant et en sifflant pour abréger le chemin, il se mit à réfléchir comment il pourrait fabriquer un paillasson, entreprise ardue et audacieuse, mais dont il ne désespérait pas de triompher avec de la patience et de l'industrie. Les obstacles qu'il prévoyait étaient nombreux ; mais il se sentait en lui cette puissance de volonté qui pousse aux grandes choses et qui nous fait triompher des impossibilités mêmes.

Il se souvint d'abord d'avoir vu Laurent, le jour où il se dandinait sous une porte cochère, pendant que ses camarades jouaient aux barres, tresser un brin de jonc de diverses manières, et il s'imagina que s'il pouvait trouver quelque moyen d'unir fortement ensemble des brins de jonc, il pourrait en faire un paillasson verdoyant et moelleux, qui servirait très-bien à essuyer les pieds de sa maîtresse. A un mille environ de la maison maternelle, sur les landes communales qu'il avait traversées à cheval pour aller chercher les plants de fraises ananas chez le fermier Truck, il se souvint d'avoir vu une grande quantité de jonc ; et, comme il n'était alors que six heures du soir,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

il jugea qu'il aurait le temps de panser Grison, de l'étriller, de se rendre aux landes communales, d'en revenir, et de faire enfin l'essai de son habileté avant de se mettre au lit.

Grison le conduisit doucement sur le terrain qu'il avait en vue, et là il put cueillir autant de jonc qu'il pensait en avoir besoin. Mais que de travail, que de temps, que de peines ses essais lui coûtèrent, avant qu'il pût faire quelque chose qui ressemblât à un paillasson ! Vingt fois il se vit sur le point de jeter le jonc loin de lui et d'abandonner son projet, dans l'impatience où le mettaient ses désappointemens répétés. Il persévéra pourtant. Rien de *vraiment grand* ne s'accomplit sans peine ni temps. Il travailla deux heures entières avant de se coucher. Le lendemain il passa encore toutes ses heures de récréation à tresser les brins de jonc rebelles à son industrie, ce qui faisait en tout cinq heures d'efforts inutiles. La sixième vint le récompenser de tout le travail des cinq autres; il triompha de la grande difficulté qui consistait à lier fortement ensemble les brins de jonc, et à la fin il acheva un paillasson qui surpassait de bien loin toutes ses espérances. Il était au comble de la joie : il chantait, dansait tout autour de son œuvre, ou sifflait en la considérant sous toutes ses faces; il put à peine se résoudre à cesser de la contempler pour se mettre au lit, et le bienheureux paillasson fut triomphalement placé près de sa couchette, afin que ce fût le premier objet qui vînt frapper sa vue lorsqu'il se réveillerait le lendemain.

L'heureux moment était venu de montrer son œuvre à mistriss Harvey. Celle-ci témoigna autant de surprise qu'il pouvait s'y attendre, à la vue du paillasson et lorsqu'elle sut qui l'avait fait. Après l'avoir duement admiré, elle demanda à James combien il espérait de son paillasson.

— Rien, madame, dit James. J'ai voulu vous le donner, si vous voulez bien l'accepter seulement; je n'avais point

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

intention de le vendre. Je l'ai fait dans mes heures de récréation, et j'étais bien heureux en y travaillant; je suis bien content aussi que vous le trouviez à votre goût, et s'il vous plaît de le garder, ce sera tout.

—J'espère, moi, que ce ne sera pas tout, dit mistriss Harvey, charmée de la candeur de son protégé. Ne passez plus votre temps à arracher les herbes de mon jardin; vous pouvez en faire un bien meilleur emploi; vos bonnes intentions auront leur récompense aussi bien que votre industrie. Faites autant de paillassons que vous le pourrez; je me charge, moi, du soin d'en disposer pour vous.

—Merci, madame, dit James en s'inclinant avec reconnaissance; car il voyait bien aux regards de sa maîtresse qu'elle voulait lui rendre service, quoiqu'il se répétât à lui-même:—En disposer! qu'est-ce donc que cela veut dire?

Le lendemain il se mit au travail pour faire des paillassons, et il s'apprit bientôt à les faire si bien et si vite, qu'il fut surpris de son propre succès. A chaque paillasson nouveau qu'il faisait, il trouvait moins de difficulté, de sorte qu'au lieu de deux il put bientôt en faire quatre par jour. En quinze jours il en fit dix-huit. C'était un samedi soir qu'il termina son dix-huitième, et il les porta tous, en trois voyages, chez sa maîtresse; il les empila dans la salle, et, se tenant debout, son chapeau à la main, dans une attitude modeste et fière à la fois, il attendit l'arrivée de mistriss Harvey auprès de sa pyramide de paillassons. Tout-à-coup, à l'extrémité de la pièce, une porte à deux battans s'ouvrit, et James aperçut sa maîtresse qui s'approchait, suivie d'une foule de messieurs et de dames.

—Ah! c'est mon petit protégé avec ses paillassons! s'écria mistriss Harvey en s'avançant vivement.

James se retira modestement en arrière, pendant que la compagnie examinait les produits de son industrie. Au bout d'une ou deux minutes, sa maîtresse lui fit signe

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'approcher, et lorsqu'il se trouva au milieu du cercle, il vit avec surprise que sa pile de paillassons avait complètement disparu.

— Eh bien! lui demanda mistriss Harvey en souriant, pourquoi donc avez-vous l'air si étonné?

— C'est que tous mes paillassons sont partis, dit James; mais c'est égal, tout ce que vous avez fait est pour le mieux.

— Est-ce votre avis, mon petit ami? reprit mistriss Harvey. Eh bien! prenez votre chapeau et allez-vous-en, car il se fait tard, et vous savez que Grison ne saurait pas ce que vous êtes devenu.

James se retourna pour prendre son chapeau qu'il avait mis à terre en se retirant dans un coin. Mais comme sa physionomie changea bientôt d'expression! son chapeau était plein de schelings. Chaque personne, en prenant un paillasson, y avait jeté deux schelings, de sorte qu'il se trouvait possesseur de trente-six schelings!

— Trente-six schelings! s'écria mistriss Harvey après les avoir comptés. Vous avez gagné déjà quatre schelings et sept pences, m'avez-vous dit, ce me semble? Combien cela fait-il? Il faut que j'y ajoute, je crois, encore une pièce de six pences pour compléter vos deux guinées, n'est-ce pas?

— Deux guinées! s'écria James, qui triomphait alors de sa timidité, car il oubliait complètement où il se trouvait, et il ne voyait plus personne auprès de lui. Deux guinées! répétait-il en frappant des mains. O Grison! ô ma mère! — Puis revenant à lui-même, il aperçut sa maîtresse, qu'il regardait presque comme une amie: — Voulez-vous bien les remercier tous? dit-il, en osant à peine jeter un regard sur la compagnie, car moi je ne saurais pas les remercier convenablement.

Malgré la modestie de James, chacun trouva néanmoins ses remerciemens *convenables*.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Nous ne voulons pas vous retenir plus long-temps, dit alors mistriss Harvey ; j'ai pourtant une chose à vous demander : c'est que vous ne montriez votre trésor à votre mère qu'en ma présence.

— Eh bien ! venez tout de suite avec moi, dit James.

— Non, pas à présent, reprit mistriss Harvey en riant : je veux aller à Ashton demain soir. Votre mère me trouvera peut-être quelques fraises.

— Oh oui ! bien sûr, madame, s'écria James vivement ; j'irai vous les cueillir moi-même au jardin.

James revint chez lui, mais il trouva bien cruel d'attendre jusqu'au lendemain soir avant de confier son bonheur à sa mère. Pour se consoler de cette contrainte pénible, il courut à l'écurie : — Grison, tu ne seras pas vendu demain, mon pauvre compagnon ! dit-il en le caressant. Puis il se mit à compter son argent. Pendant qu'il était tout entier dans ses calculs, il entendit à la porte un bruit qui le fit tressaillir ; quelqu'un essayait d'en ouvrir le loquet. La porte s'ouvrit enfin, et James vit entrer Laurent, suivi d'un grand garçon en veste rouge, qui tenait un coq sous son bras. Ils firent un mouvement de surprise lorsqu'ils furent au milieu de l'écurie et qu'ils aperçurent James, dont le cheval leur avait d'abord caché la vue.

— Nous... nous ve... nous venions.... balbutia Laurent. Je venais, veux-je dire, pour... pour...

— Pour vous demander, continua le jockey d'un ton assuré, si vous voulez venir avec nous voir le combat de coqs, lundi prochain. Voyez le bel animal que j'ai là ; Laurent m'a dit que vous étiez un grand amateur de combats de coqs ; n'y viendrez-vous pas ?

Laurent essaya de dire quelques mots pour vanter les plaisirs d'un combat de coqs, et pour recommander son nouveau compagnon. Mais James voyait ce jockey avec répugnance, et même avec une sorte de crainte. Il jeta un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

œil de compassion sur le pauvre coq : — Est-ce que tu trouveras du plaisir à lui voir crever les yeux, Laurent? lui demanda-t-il à voix basse.

— Je ne sais pas, répliqua Laurent, mais on dit que c'est un si beau spectacle qu'un combat de coqs, et ce n'est pas plus cruel à moi d'y aller qu'à un autre. Tout le monde y va ; je n'ai rien de mieux à faire et j'irai aussi.

— Mais comme j'ai autre chose à faire, moi, je n'irai pas, dit James en riant.

— Mais, continua Laurent, tu sais, lundi c'est le jour de la grande foire de Bristol, et l'on peut bien s'amuser un jour dans l'année.

— Sûrement, il n'y a pas de mal à s'amuser un jour dans l'année, dit le jockey.

— Je l'espère bien, reprit James, car quant à moi je suis content et je m'amuse tout le long de l'année.

— C'est singulier ! dit Laurent ; mais, pour ma part, je ne voudrais pas manquer d'aller à la foire pour tout au monde, car je verrai là des choses qui me donneront sujet de parler pendant six mois au moins. Allons, tu viendras avec nous, n'est-ce pas ?

— Non, dit James froidement et comme s'il ne voulût pas parler devant cet étranger à la mine effrontée.

— Que veux-tu donc faire de tout ton argent ?

— Je te le dirai une autre fois, reprit James tout bas. Ne va donc pas voir crever les yeux de ce pauvre coq. Ce n'est pas cela qui t'amusera, j'en suis sûr.

— Si j'avais quelque autre distraction, dit Laurent avec hésitation et avec un large bâillement.

— Allons! dit le jockey en lui saisissant un des bras qu'il étendait avec nonchalance. Allons, viens avec moi ; et le poussant hors de l'écurie : — Laisse-le donc seul, dit-il en jetant un regard de profond mépris sur James, il ne mérite pas l'honneur de notre compagnie. Imbécile! lui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dit-il dès qu'ils furent un peu éloignés de l'écurie, tu aurais dû savoir qu'il ne voudrait pas venir; nous aurions bientôt trouvé quelque autre moyen de le débarrasser de sa monnaie. Mais que me parlais-tu de quatre schelings et sept pences! J'ai vu dans la crèche un chapeau plein d'argent!

— En vérité! s'écria Laurent.

— En vérité, je l'ai vu. Mais pourquoi balbutiais-tu tant lorsque nous sommes entrés? Tu as manqué nous trahir, sais-tu?

— J'étais si honteux, dit Laurent en baissant la tête.

— Honteux! ne me parle point de honte, à présent que tout est convenu entre nous : je ne souffrirai pas que tu recules, entends-tu? D'ailleurs tu me dois une demi-couronne, souviens-t'en; il faut que je sois payé ce soir; ainsi vois à te procurer de l'argent d'une manière ou d'une autre. Je gage qu'il ne voudrait pas toucher à une demi-couronne de tout cet argent! ajouta-t-il après un long silence.

— Mais voler! objecta Laurent en se reculant avec horreur. Je n'aurais jamais cru en venir là!..... et ce pauvre James encore!.... l'argent qui lui a coûté tant de peine à gagner!

— Mais ce n'est pas voler; nous n'avons pas voulu lui voler, mais seulement lui emprunter cette somme, et si nous gagnons au combat de coqs, comme cela nous arrivera infailliblement, nous remettons l'argent où nous l'avons pris, et il n'en aura jamais rien su. Mais à quoi bon tant de paroles? Tu ne peux aller au combat de coqs, ni même à la foire sans cela; et puis, je te le répète, nous ne voulons pas le voler, nous lui rendrons son argent lundi soir.

Laurent ne répliqua rien et les deux amis se séparèrent sans qu'il eût pris aucune détermination.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Faisons ici une pause dans le récit de cette histoire. L'effroi nous saisit, au souvenir de ce qui va suivre. Nos petits lecteurs vont frémir en nous lisant. Mais il sera utile pour eux de savoir la vérité et d'apprendre ce que devint le malheureux et coupable Laurent.

Au milieu de la nuit, Laurent entendit frapper un léger coup à sa fenêtre. Il ne savait que trop bien qui c'était, car c'était le signal convenu entre lui et son vaurien de compagnon. Il tremblait à l'idée de ce qu'il allait faire, et il demeura immobile, la tête ensevelie sous ses draps, jusqu'à ce qu'il entendit frapper un second coup. Il se leva, s'habilla à la hâte et ouvrit sa fenêtre, qui était au rez-de-chaussée.

— Es-tu prêt? lui dit son complice à voix basse.

Laurent ne fit point de réponse, mais il sauta par la fenêtre et suivit le jockey. Lorsqu'ils furent arrivés devant l'écurie de James, un nuage épais couvrait la lune et la nuit était noire et profonde.

— Où es-tu? murmura Laurent en tâtonnant. Où es-tu? parle-moi!

—Je suis là: donne-moi ta main. Laurent tendit sa main.

— Est-ce là ta main? reprit le petit scélérat: comme elle est glacée!

— Retournons, dit Laurent, il en est temps encore.

— Il n'est plus temps de retourner, répliqua l'autre rudement en ouvrant la porte. Nous nous sommes trop avancés pour reculer, ajouta-t-il en poussant Laurent dans l'écurie. Eh bien! l'as-tu trouvée? prends garde au cheval! Mais que fais-tu donc là?... hâte-toi, j'entends du bruit.

— Je cherche à tâtons la demi-couronne, mais je ne puis la trouver.

— Eh bien! apporte tout.

Laurent apporta le pot de fleurs avec tout l'argent qu'il contenait.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le nuage qui obscurcissait la lune s'était dissipé et les rayons de l'astre tombaient d'à-plomb sur les pièces qui reluisaient.

— Que tardons-nous encore? dit le jockey, en arrachant le pot de fleurs des mains tremblantes de son compagnon, et en le tirant lui-même hors de l'écurie.

— Sûrement, dit celui-ci, tu ne veux pas tout prendre? Tu disais que tu ne voulais qu'une demi-couronne et que tu la lui rendrais lundi soir.

— Tais-toi, répliqua le jockey en s'éloignant et en restant sourd à toutes ses remontrances. Si jamais je suis pendu, ce ne sera pas pour une demi-couronne au moins.

Le sang de Laurent se glaça dans ses veines et il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Pas un mot de plus ne fut dit entre eux. Son complice emporta le butin, et Laurent se glissa dans son lit avec le poids d'un crime horrible sur la conscience.

Toute la nuit il eut des rêves effrayans, ou bien il resta sans sommeil, prêtant l'oreille au moindre bruit, incapable de se mouvoir et n'osant à peine respirer, torturé par la plus terrible des épouvantes, celle qui accompagne toujours une conscience coupable. Il lui semblait que le matin ne viendrait jamais; mais lorsque le jour parut, et qu'il entendit les oiseaux chanter gaiement comme de coutume, il se trouva encore plus misérable.

C'était un dimanche matin, et le son de la cloche appelait les fidèles à l'église. Tous les enfans du village, revêtus de leurs plus beaux habits, l'air innocent et gai, et avec eux le petit James, le meilleur et le plus gai d'eux tous, sortaient en foule de leur demeure et se dirigeaient vers l'église.

— Eh bien! Laurent, dit James en passant devant le coupable qui était appuyé contre la porte de son père, et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

en le tirant par son habit. Pourquoi donc as-tu l'air si sombre ce matin ?

— Moi! dit Laurent en tressaillant, pourquoi dis-tu que j'ai l'air sombre?

— Je ne sais, reprit James; je te trouve pâle à présent, si tu aimes mieux, car tu es devenu pâle comme la mort.

— Pâle ! répéta Laurent, sans savoir ce qu'il disait.

Et aussitôt il se retourna brusquement, car il n'osait soutenir un autre regard de James; dans la crainte que son crime ne fût écrit sur son visage, il se déroba à tous les yeux. Il aurait donné tout au monde alors pour se débarrasser du poids accablant qui pesait sur sa conscience; il était tenté de suivre James, de se jeter à ses pieds, de lui tout avouer.

Redoutant le moment où James découvrirait sa perte, Laurent n'osa point rester chez lui, et ne sachant où aller ni que faire, il se rendit machinalement à son lieu de plaisance habituel, dans la cour de l'auberge, où il erra tout le jour avec son complice, qui s'efforça vainement de dissiper ses craintes en lui parlant de combats de coqs. Il fut convenu que dès que le soir serait venu, ils se rendraient dans un champ éloigné, et que là ils feraient le partage de leur butin.

Cependant James, après son retour de l'église, était dans une grande occupation; il se préparait à recevoir sa maîtresse, de la visite de laquelle il avait informé sa mère. Lorsqu'il eut mis en ordre la cuisine et la petite chambre où sa mère couchait, il courut cueillir des fraises dans son jardin.

— Comme tu es gai aujourd'hui, mon Jem ! lui dit sa mère en le voyant entrer avec les fraises et sauter ensuite joyeusement tout autour de la chambre. Réserve cette bonne humeur pour une autre occasion, Jem, et tâche qu'elle ne te fasse point défaut, quand tu en auras besoin.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

As-tu donc oublié que c'est demain le jour de la foire et que Grison doit nous quitter pour toujours? J'ai dit au fermier Truck de venir prendre la pauvre bête aujourd'hui: il doit l'emmener avec la sienne; il ne peut tarder à venir, et tu ne seras plus aussi joyeux alors, mon pauvre Jem.

— Peut-être, répliqua tout bas James qui avait bien de la peine à garder son secret.

Une voiture passa devant la fenêtre et s'arrêta près de la porte. James courut au-devant de sa maîtresse. Elle entra le sourire sur les lèvres, et bientôt elle fit sourire aussi la vieille femme, en louant l'ordre et la propreté qui régnaient dans sa petite maison. Pendant qu'elle examinait tout avec intérêt, un autre coup se fit entendre à la porte.

— Va voir, Jean, lui dit sa mère; je crois que c'est la laitière qui apporte la crême que j'ai demandée pour madame.

Mais non, c'était le fermier Truck qui venait prendre Grison. La pauvre vieille pâlit.

— Va le chercher, petit, dit-elle d'une voix éteinte en s'adressant à son fils.

James était déjà loin; il s'était élancé vers l'écurie aussitôt qu'il avait vu les basques de la grande veste du fermier.

— Asseyez-vous, voisin, dit la vieille, après avoir attendu cinq minutes le retour de son fils. Vous serez mieux assis, si madame veut le permettre, car le pauvre enfant ne se pressera point pour revenir : ce garçon est fou de son cheval, madame, il faut un peu l'excuser. Grison et lui auront de la peine à se séparer, ajouta-t-elle, en essayant de sourire. Il ne se décidera à l'amener qu'à la dernière minute. Asseyez-vous donc, voisin.

Le fermier s'était à peine assis que James revint avec un visage pâle et égaré.

— Qu'y a-t-il donc? demanda mistriss Harvey.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Mon Dieu! qu'a mon enfant? dit sa mère en le considérant avec effroi, pendant qu'il faisait de vains efforts pour parler.

Elle courut à lui et pressa sa tête contre sa poitrine.

— Perdu! perdu! tout est perdu! s'écria-t-il enfin, en fondant en larmes et en sanglottant comme si son pauvre petit cœur eût voulu se briser.

— Qu'y a-t-il de perdu, mon amour? s'écria sa mère.

— Mes deux guinées! les deux guinées de Grison. J'étais allé les chercher pour vous les donner, maman; mais tout a disparu, l'argent et le pot de fleurs où je l'avais mis! Tout a disparu, tout! répéta-t-il en redoublant ses sanglots. Je les ai vues encore hier au soir, et je les ai montrées à Grison. Mon Dieu! j'étais si content d'avoir gagné cet argent moi-même; et puis je jouissais de votre surprise, de votre joie, des caresses que vous me donneriez! O mon Dieu! tout a disparu!

Sa mère écoutait James avec la plus grande surprise, pendant que mistriss Harvey gardait le silence, et jetait un regard pénétrant tantôt sur la vieille femme, tantôt sur son fils, comme si elle eût suspecté la vérité de cette histoire et qu'elle eût eu peur d'être la dupe de sa propre compassion.

— C'est une chose étrange! dit-elle gravement; comment avez-vous pu laisser votre argent au fond d'un pot de fleurs dans votre écurie? Comment ne l'avez-vous pas donné à votre mère pour en prendre soin?

— Eh quoi! dit James en levant sur sa maîtresse des yeux remplis de larmes, ne vous rappelez-vous pas que vous m'avez recommandé vous-même de n'en point parler à ma mère avant que vous fussiez présente?

— Et vous ne lui en avez rien dit?

— Non, demandez-lui plutôt, reprit James un peu piqué; et comme sa maîtresse continuait de le questionner

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'un ton sévère, comme si elle n'eût pas ajouté foi à ses discours, il finit par ne plus lui répondre.

— O Jem! Jem! pourquoi ne réponds-tu pas à madame? dit sa mère.

— J'ai dit la vérité et l'on ne m'a pas cru, répondit-il fièrement.

Mistriss Harvey, qui avait trop vécu dans le monde pour n'être pas soupçonneuse, conserva sa froideur de manières, et résolut d'attendre l'issue de cette affaire sans y prendre parti; elle se contenta de dire qu'elle avait l'espoir que l'argent se retrouverait, et elle conseilla à James de cesser de pleurer.

— C'est fini, dit James; je ne pleurerai plus.

Et comme il savait se commander à lui-même, il ne versa plus une seule larme, pas même lorsque le fermier Truck se leva pour s'en aller, en disant qu'il ne pouvait pas attendre plus long-temps. James sortit en silence pour lui amener Grison. Mistriss Harvey s'assit alors auprès de la fenêtre, pour voir de là tout ce qui allait se passer. La vieille Preston se tint sur sa porte, et quelques oisifs du village, qui s'étaient rassemblés autour de l'équipage de mistriss Harvey pour l'examiner, se rapprochèrent du lieu de la scène. Au bout d'une minute ou deux, James parut menant Grison par la bride d'un pas ferme et assuré; il s'avança vers le fermier Truck, et sans lui dire un mot, il lui mit dans la main la bride de son cheval.

— C'était une bonne bête en son temps, dit le fermier.

— Ah! c'est encore une bonne bête! s'écria James, en lui jetant ses bras autour du cou et en cachant sa douleur dans la crinière de son favori.

En ce moment une troupe de laitières vint à passer, et l'une d'elles ayant déposé ses vases, vint derrière James et lui donna un petit coup sur l'épaule. Il se retourna vivement.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Vous ne me remettez pas? lui dit-elle.

— Non, répliqua James; je crois bien avoir vu votre figure quelque part, mais je ne saurais dire où.

— Ah, oui dà! et direz-vous aussi, reprit la laitière en ouvrant à demi la main, que vous avez oublié celle qui vous donna ceci en vous recommandant de ne jamais vous en défaire?

Elle ouvrit à ces mots sa large main, sur la paume de laquelle apparut le petit penny d'argent de James.

— Où avez-vous trouvé cette pièce? s'écria James en s'en emparant. Et le reste de mon argent, l'avez-vous trouvé aussi?

— Je ne sais rien de votre argent et j'ignore ce que vous voulez dire.

— Mais, je vous en supplie, où avez-vous trouvé cette pièce? De qui la tenez-vous?

— De ceux auxquels vous l'avez donnée, je suppose, répondit la laitière en se retournant pour reprendre les vases qu'elle avait déposés.

Mais la maîtresse de James appela la laitière par la fenêtre, et l'engageant à rester encore un peu, elle joignit ses prières à celles de son protégé pour savoir comment ce penny se trouvait en sa possession.

— Ma foi, madame, dit-elle en relevant le coin de son tablier, ça s'est fait d'une drôle de manière tout de même. Il faut que vous sachiez que ma Betty est malade, et c'est ce qui fait que j'ai porté moi-même le lait aujourd'hui, quoique ce ne soit pas mon habitude; car ma Betty — vous connaissez ma Betty, dit-elle en se retournant vers la vieille Preston — ma Betty, pour vous servir, madame, est un beau brin de fille, preste et gentille, je vous assure.

— Je n'en doute point, reprit mistriss Harvey, impatientée de ce long préambule; mais ce penny d'argent?

— C'est juste, je l'oubliais. Je marchais donc toute seule

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

madame, car les autres avaient suivi le chemin, et moi j'avais pris la route qui traverse le champ qui est là bas. — Vous ne pouvez pas le voir d'où vous êtes, madame, mais si vous étiez ici....

— Je le vois, je le connais, interrompit James, qui respirait à peine d'anxiété.

— Bon, bon! Je mis mes pots sur la barrière et je m'assis pour me reposer un instant. Tout-à-coup je vois s'élancer de la haie — je ne sais pas bien comment, car j'en fus si saisie, que je pensai en renverser mon lait — deux garçons, l'un de la taille de celui-ci (en montrant James), l'autre un peu plus grand, mais de mauvaise mine; aussi je ne songeai point à me déranger pour eux, quoiqu'ils eussent l'air d'être bien pressés. Sans s'arrêter à la barrière, l'un d'eux poussa la porte à claire-voie qui est à côté, et comme elle ne s'ouvrait point, car elle était attachée avec un bout de ficelle, l'un d'eux tira son couteau et la coupa. — Avez-vous un couteau sur vous, voisin? demanda-t-elle au fermier qui s'empressa de lui donner le sien. — Eh bien! madame, précisément entre le manche et la lame, posé comme vous le voyez, se trouvait le petit penny d'argent. En ouvrant son couteau, il n'y prit point garde et le penny tomba par terre. Aucun d'eux ne s'en aperçut encore; la corde fut lestement coupée, ainsi que je l'ai dit; ils s'élancèrent à travers la porte et je les perdis de vue en un moment. Je ramassai le penny, car mon cœur m'avait dit que c'était celui-là même que mon mari avait conservé si long-temps et qu'il avait donné, bien malgré moi, à ce garçon, auquel j'avais bien recommandé de ne jamais s'en défaire sous aucun prétexte. Et en l'examinant, madame, je le reconnus facilement à une certaine marque que j'y avais faite; je me proposai de le montrer à ce garçon pour lui en faire des reproches et de le rendre ensuite à ceux auxquels il appartient.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— C'est à moi qu'il appartient, dit James; je ne l'ai jamais donné à personne, mais....

— Mais ces drôles l'auront volé, interrompit le fermier. Ce sont eux qui ont tout son argent.

Oh! quel chemin ont-ils pris? s'écria James. Je vais courir après eux.

— Non, non, dit mistriss Harvey en appelant son domestique auquel elle donna aussitôt l'ordre de prendre son cheval et de poursuivre les voleurs.

— Tenez! dit le fermier Truck, suivez ce chemin; moi je vais couper à travers champs, et ils ne pourront nous échapper.

Pendant qu'ils couraient à la poursuite des petits larrons, mistriss Harvey, qui était pleinement convaincue de la véracité de James, dit à son cocher de faire voir ce qu'elle avait apporté pour son petit protégé. Le cocher tira aussitôt de la caisse du carrosse une selle et une bride toutes neuves.

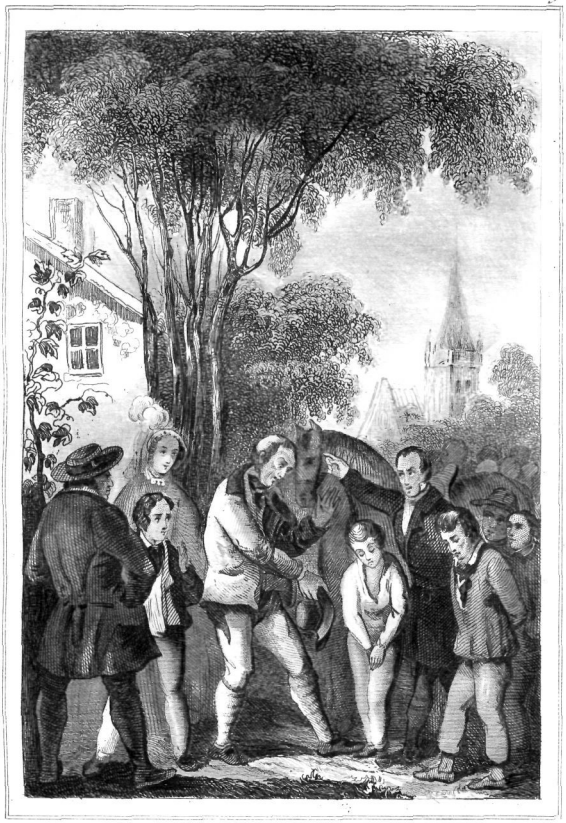
Les yeux de James pétillèrent de joie lorsque la selle fut jetée sur le dos de son favori.

— Mettez-la vous-même, Jem, dit la bonne mistriss Harvey : elle est à vous.

Des rapports confus sur le splendide équipement de Grison, sur la poursuite de deux voleurs, et sur une belle et généreuse dame, qui était venue visiter la vieille Preston, se répandirent rapidement par tout le village et firent bientôt sortir tous les habitans de leurs demeures. On se rassembla autour de James pour savoir les détails de son aventure : les enfans surtout, qui avaient tous beaucoup d'affection pour leur petit camarade, exprimaient la plus vive indignation contre les voleurs. Tous les regards étaient fixés du côté où le fermier et le domestique de mistriss Harvey s'étaient dirigés, et bientôt quelques enfans qui avaient couru en avant sur la route, revin-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Arrestation des petits Voleurs.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rent en criant : — Les voici! les voici! ils ont pris les voleurs !

Le laquais à cheval tenait un enfant devant lui, tandis que le fermier pressait le pas par derrière et en tenait un autre par le collet. Ce dernier avait une veste rouge que le petit James reconnut tout de suite : il leva les yeux en tremblant sur l'enfant qui était à cheval. — C'est étonnant! se dit-il. On jurerait que c'est.... Mais non, ce ne peut être Laurent!

Le cavalier s'avança aussi vite que la foule le lui permit. Le chapeau de l'enfant qu'il avait devant lui cachait sa figure qu'il tenait baissée, de sorte que personne ne pouvait voir ses traits.

A ce moment, il y eut un mouvement dans la foule. Un homme à demi-ivre se faisait un passage à coups de coude, en jurant que personne ne l'empêcherait de passer; qu'il avait le droit de voir et qu'il verrait. Il vit en effet, car ayant surmonté la résistance de la foule, il était tout près du laquais, lorsqu'il fit glisser à terre l'enfant qu'il avait amené devant lui. — Je veux le voir ! Je veux voir le voleur! s'écria l'ivrogne en ôtant le chapeau du prisonnier. — C'était son propre fils! — Laurent! s'écria le malheureux père.

Le saisissement le désenivra tout-à-coup, et il se cacha la figure dans ses mains.

Il y eut un silence solennel. Laurent tomba à genoux, et d'une voix qui pouvait à peine se faire entendre, il fit l'entier aveu de toutes les circonstances de son crime.

—Si jeune, être si corrompu! dit le fermier Truck; qui a pu vous mettre tant de corruption dans le cœur?

— La mauvaise société, dit Laurent.

— Et qui vous a conduit dans la mauvaise société?

— Je ne sais.... l'oisiveté, peut-être.

Tout en parlant, le fermier vidait les poches du pri-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sonnier, et lorsqu'il en tira les pièces d'argent, tous les enfans du village, les camarades du petit voleur, échangèrent entre eux des regards de surprise et de terreur. Leurs parens serrèrent plus fortement leurs petites mains, en disant : — Grâce au ciel ! ce n'est pas mon fils. Combien de fois, lorsque Laurent était tout petit, ne lui avons-nous pas dit, en le voyant à ne rien faire, que l'oisiveté était la mère de tous les vices !

Quant au vaurien endurci, son complice, chacun était impatient de le voir jeter en prison. Il avait gardé une attitude fière et insolente, jusqu'aux aveux de Laurent, et avant qu'on le fouillât et qu'il eût entendu mistris Williams, la laitière, déclarer que c'était bien lui qui avait laissé tomber le penny d'argent de son couteau. Il devint pâle alors, et son visage trahit l'épouvante de son ame coupable.

— Il faut le livrer à la justice, dit le fermier, et on lui donnera un logement dans la prison de Bristol.

— Oh! je vous en prie, s'écria le bon petit James en s'élançant vers ceux qui se disposaient à garrotter les mains de Laurent. Laissez-le libre ! lâchez-le, voulez-vous ! Est-ce que vous ne le pouvez pas?

— Oh oui! madame, par pitié, dit la vieille mère de James à mistris Harvey. Pensez à la honte de sa famille, s'il va en prison!

Le pauvre père se tenait à l'écart, tordant ses mains avec désespoir — C'est ma faute, s'écriait-il : c'est moi qui en ai fait un fainéant.

— Mais il ne le sera plus à présent, dit James; oh! madame, parlez donc pour lui!

— Ne demandez point à madame de parler en sa faveur, dit le fermier. Il vaut mieux pour lui qu'il aille en prison maintenant qu'aux galères plus tard.

Ce mot cruel fit tressaillir tout le monde : mais personne ne répliqua rien, car tout le monde en sentait la vérité.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Laurent fut condamné à un mois de prison, et le jockey, son complice, fut déporté à Botany-Bay.

Durant l'emprisonnement de son ancien camarade, James vint souvent le visiter et lui apporter les petits cadeaux qu'il pouvait se procurer, et James pouvait se montrer *généreux*, car il était actif et *industrieux*. Le cœur de Laurent fut touché de tant de bonté, et l'exemple de James fit une telle impression sur lui, qu'en sortant de prison il résolut de se mettre au travail, et au grand étonnement de tous ceux qui le connaissaient, il se fit remarquer bientôt par son industrie : on le voyait toujours le premier et le dernier au travail; il se fit une nouvelle réputation et fit oublier pour toujours le nom de *Laurent le Fainéant.*

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

UNE

RÉVOLTE DE COLLÉGE

OU

L'ESPRIT DE PARTI.

« La semence du mal, dit un vieux proverbe, n'est pas plus grosse que l'œuf d'un moucheron. »

Parmi les élèves de l'établissement public dirigé par le docteur Middleton, dans une petite ville du nord de l'Angleterre, il y avait un grand imbécile, nommé Fisher, qui n'avait jamais pu rien apprendre, pas même à chercher un mot dans le Dictionnaire. Il ne cessait de tourmenter ses camarades, en leur disant : — Je t'en prie, aide-moi donc; je ne puis pas trouver ce mot. L'élève qui venait le plus souvent à son aide était un enfant plein d'intelligence et de bonté, nommé Tony Grey. Grey était entré depuis plusieurs années au collége du docteur Middleton, dont il avait mérité la confiance par ses talens et par sa bonne conduite. Le docteur était à la fois fier de son élève et plein d'affection pour lui; mais le jeune Tony s'était en même temps si bien acquis l'amitié ou l'estime de ses camarades, qu'aucun d'eux n'avait songé à lui infliger l'odieux nom de favori, jusqu'à l'arrivée d'un nouvel élève, nommé Archer.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Jusqu'à cette époque, les noms de *favoris* et de *partis* étaient presque inconnus dans l'établissement; mais Archer avait apporté ces idées nouvelles d'un grand collége où il avait été élevé, et où il avait appris une quantité suffisante de grec et de latin, avec une surabondante portion d'esprit de parti. Aussitôt après son arrivée, tous ses efforts tendirent à se mettre à la tête de ses camarades, ou du moins à former et à diriger le parti le plus nombreux. Son influence ne tarda pas à se faire sentir; car c'était un élève de grands moyens, quoiqu'il eût un puissant rival, comme il l'appelait lui-même, dans le jeune Tony Grey, et pour lui un rival était toujours un ennemi. Bien loin de lui donner aucun sujet de haine, celui-ci le traitait avec une franche cordialité, qui, à la longue, eût fini par exercer une légitime influence sur l'esprit d'Archer, sans les artifices de Fisher.

On s'étonnera peut-être qu'un âne comme Fisher pût avoir de l'influence sur un élève tel qu'Archer, qui passait pour être doué de grands moyens. Mais lorsque l'intelligence est accompagnée d'un caractère violent et emporté, au lieu d'être alliée au bon sens, son possesseur est à la merci du premier imbécile qui vient à flatter ses passions.

Fisher se trouva un matin mortellement offensé par le refus de Grey de lui traduire toute sa version; il vint s'adresser à Archer, qui, le considérant comme un soldat déserteur du camp ennemi, l'accueillit à bras ouverts, et lui traduisit sa version tout entière, sans exprimer trop de mépris pour sa stupidité. Dès ce moment, Fisher oublia toutes les anciennes bontés de Grey, et ne songea plus qu'aux moyens de mortifier à son tour un élève dont la supériorité lui pesait depuis long-temps.

Archer et Grey se disputaient alors un prix qui devait être donné dans leur classe. Fisher ne manqua pas de parier pour Archer, qui n'eut pas assez de bon sens

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pour mépriser le pari d'un sot. Il le laissa au contraire pousser l'esprit de rivalité jusqu'à ses derniers excès, en excitant tous ses camarades à prendre part à ces paris. Le prix devint alors une affaire de la plus haute importance, et Archer, au lieu de s'appliquer assidument aux moyens qui pouvaient lui mériter le suffrage du maître, prêta une oreille complaisante aux flatteries de ses partisans. C'était un prix qu'il lui fallait gagner par ses propres efforts, et il s'habitua à le considérer comme une affaire de chance. La conséquence fut qu'il se fia au hasard, et que ses partisans perdirent leur gageure, et lui le prix.

— Monsieur Archer, dit le docteur Middleton, lorsque cette grande affaire fut décidée, vous avez fait tout ce que l'intelligence peut faire seule ; mais vous, Grey, vous avez fait tout ce que peut faire l'intelligence secondée par l'application.

— Eh bien! s'écria Archer avec une gaieté affectée, aussitôt après la sortie du docteur, je ne suis pas trop mécontent de mon lot. — L'intelligence seule pour moi! l'application pour ceux qui manquent d'intelligence, ajouta-t-il en jetant un regard significatif sur son heureux rival.

Fisher applaudit à ces mots comme à un trait d'esprit, et en insinuant avec adresse que le docteur Middleton donnait toujours le prix à Grey, et que ceux qui avaient perdu leur gageure ne devaient s'en prendre qu'à eux-mêmes d'avoir été assez dupes pour parier contre le *favori*, il parvint à soulever un murmure flatteur pour le vaincu parmi les élèves les plus crédules, tandis que les autres proclamaient hautement leur confiance dans l'impartialité du docteur Middleton. Ceux-ci félicitèrent chaudement leur ami Grey. Ces félicitations aigrirent Archer de plus en plus ; et, comme Fisher s'avançait pour dire encore quelque absurdité en sa faveur, il le poussa vivement hors du cercle qui se pressait autour de Grey, en

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

disant: — Monsieur Fisher, j'espère que vous voudrez bien me laisser soutenir ma propre querelle moi-même?

— Et moi, interrompit le jeune Davis, qui préférait son plaisir aux prix ou aux querelles, ainsi qu'à toute autre chose, j'espère que nous n'allons point nous quereller à présent; après avoir travaillé comme des chevaux, ne nous battons point comme des chiens. Allons, Grey! ajouta-t-il en frappant sur l'épaule du modeste vainqueur, fais-nous voir ton nouveau théâtre. C'est aujourd'hui jour de congé, mettons-le bien à profit. Jouons l'*École du scandale:* je ferai Charles, et toi, Grey, tu seras *mon petit prix.* Allons! fais-nous l'ouverture de ton théâtre.

— Eh bien! venez, dit Grey.

Et il traversa, en courant, la grande cour, à l'extrémité de laquelle se trouvait un vaste bâtiment inhabité, où, sur les vives prières de tous ses camarades, et avec la permission du docteur Middleton, il était parvenu, à force de travail et d'industrie, à construire un théâtre fort présentable.

— On va faire l'ouverture du théâtre. Suivons le directeur! suivons le directeur! s'écrièrent une foule de voix.

« Suivons le directeur! » Ce cri résonna désagréablement à l'oreille d'Archer; mais comme il ne pouvait rester tout seul, il se vit bien obligé de suivre aussi le directeur. Aussitôt que la porte du bâtiment fut ouverte, la foule s'y précipita violemment. Les premières expressions de surprise et de joie furent unanimes, et les applaudissemens qui vinrent remercier le directeur furent aussi longs que bruyans.

Archer les trouva longs du moins, car il était impatient de faire entendre sa voix. Lorsqu'à la fin les exclamations se furent un peu calmées, il parcourut la scène d'un air connaisseur et jetant autour de lui un regard de mépris.

— C'est donc là votre fameux théâtre! s'écria-t-il. Je voudrais que vous eussiez vu quelqu'une des salles de spectacle que j'ai visitées moi-même si souvent.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ces mots produisirent une révolution visible dans les sentimens et dans les opinions du public. Soyez donc l'esclave de ce public inconstant! travaillez donc, suez donc, pour obtenir des applaudissemens populaires! Quelques mots prononcés d'un ton décisif par une voix toute nouvelle encore opérèrent comme un charme, et le théâtre fut en un instant métamorphosé aux yeux des spectateurs. Toute reconnaissance pour le passé fut mise en oubli et l'expectative de quelque chose de mieux justifia aux yeux de la multitude capricieuse son dédain pour ce qu'elle venait de déclarer superbe et excellent.

Chacun se mit à critiquer l'œuvre du pauvre Tony. L'un faisait observer « que le rideau était plein de trous et ne supporterait pas l'effort qu'il faudrait faire pour le tirer. » Un autre s'en prenait aux décorations. « Elles manquaient absolument de vérité : Archer s'y connaissait bien, lui qui en avait tant vu dans sa vie. » On se pressa donc autour d'Archer pour écouter le plan de son théâtre à lui, et chaque phrase provoquait d'insultantes comparaisons. Lorsqu'il eut fini, ses auditeurs désenchantés jetèrent un regard de mépris autour d'eux, soupirèrent et regrettèrent hautement qu'Archer n'eût pas été leur directeur. Ils s'éloignèrent de Grey, comme s'il leur eût fait injure. Quelques-uns de ses amis — car il avait des amis qui ne se laissaient point égarer par l'opinion populaire — furent indignés de tant d'ingratitude, et ils allaient exprimer leurs sentimens, lorsque Grey les arrêta, et demanda à se défendre lui-même.

— Messieurs, dit-il en s'avançant, dès qu'il se sentit maître de son émotion, mes amis, je vois que vous êtes mécontens de moi et de mon théâtre. J'ai fait de mon mieux pour vous plaire; mais si quelque autre est plus heureux que moi, j'en serai charmé. Ce n'est point pour la gloire d'être votre directeur que je me suis donné tant de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

peine. Je vous permets bien volontiers de renverser.....

Ici la voix de Grey faiblit, mais il s'empressa d'ajouter :

— Je vous permets volontiers de renverser mon ouvrage, si cela vous plaît. Archer, donne-moi la main d'abord, pour me prouver qu'il n'y a point eu mauvaise intention de ta part.

Touché des paroles de son rival, Archer arrêta le bras de son nouveau partisan Fisher : — Non, Fisher, non, s'écria-t-il, ne renverse point son théâtre. Nous pourrons facilement l'améliorer : tout bien considéré, il y a beaucoup d'industrie dans cette construction.

Ce fut en vain qu'Archer voulut alors rappeler son public à la raison. Le temps de la raison était passé : l'enthousiasme s'était emparé de tous les esprits : — A bas le théâtre ! à bas le théâtre ! Vive Archer ! s'écria Fisher, et il arracha le rideau. Le tumulte se mit aussitôt de la partie, et rien ne put arrêter la petite populace, jusqu'à ce que le théâtre fut entièrement démoli. L'amour du pouvoir prévalut dans l'esprit d'Archer. Il se sentit secrètement flatté du zèle de son *parti*, et il prit l'amour du désordre pour de l'attachement à sa personne. Grey regardait tout avec le calme de la supériorité.

— J'ai dit que je verrais renverser mon théâtre sans peine, dit-il, et je ne ressens aucun regret à présent qu'il est à bas.

Il y eut alors un moment de silence. Les destructeurs s'arrêtèrent pour reprendre haleine et pour admirer ce qu'ils avaient fait. Il n'y avait plus qu'un grand espace vide devant eux.

Dans ce moment de silence, on entendit comme une voix de femme. — Chut ! quel étrange son de voix ! dit Archer. Fisher s'empara de son bras, et tous les regards cherchèrent d'où pouvait venir cette voix. A l'extrémité du bâtiment, on vit s'ouvrir avec lenteur les deux volets

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'une fenêtre que l'on croyait condamnée. Grey et Archer s'élancèrent à la fois en avant, et quand les volets furent entièrement ouverts, on vit paraître à travers la sombre ouverture les traits basanés et les mains ridées d'une vieille bohémienne. Elle ne parla point, mais elle dirigea son œil noir et brillant de l'un à l'autre des élèves. A la fin elle arrêta ses regards sur Grey.

— Eh bien! ma bonne femme, que me voulez-vous? lui demanda celui-ci.

— Moi! rien, dit la vieille; mais vous, n'avez-vous rien à me demander?

— Rien, répliqua Grey.

La bohémienne se retourna vers Archer.

— Vous avez besoin de moi, vous, lui dit-elle avec emphase.

— Moi! et de quoi puis-je avoir besoin? répondit Archer.

— Non, reprit la vieille en changeant de ton, vous ne manquez de rien et rien ne vous manquera, ou votre physionomie me tromperait étrangement.

Votre chaîne de montre, aurait-elle dû dire, car son œil noir s'était constamment fixé sur la chaîne d'or d'Archer, pendant qu'elle lui parlait. C'était le seul des élèves qui possédât une montre, et sur cet indice il fut jugé le plus riche.

— Vous a-t-on dit quelquefois votre bonne aventure, monsieur? lui demanda la sibylle.

— Moi! jamais, répliqua-t-il, en regardant Grey, comme s'il eût eu peur de se rendre ridicule en paraissant écouter la bohémienne.

— Jamais! Eh bien! je vous dis que vous ferez votre fortune et celle de tous ceux qui vous approcheront.

— Bonne nouvelle pour mes amis! dit Archer.

— J'en suis, souviens-t-en, s'écria Fisher.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Moi aussi ! moi aussi ! crièrent une foule de voix.

— Eh bien ! bonne chance à eux tous ! dit la bohémienne, bonne chance à eux tous !

Après avoir acquis cette preuve de la bonne volonté de la vieille, les écoliers se pressèrent auprès de la fenêtre. Heureux celui qui se trouva possesseur d'une pièce de six pences, car il eut beau jeu pour s'asseoir un jour sur les bancs de la magistrature. Plus heureux encore celui qui possédait un scheling, car il était sur la route qui le devait mener au sac de laine sur lequel il s'assiérait un jour comme lord chancelier d'Angleterre. Aucun d'eux n'avait une demi-couronne à offrir à la vieille, car il ne l'eût pas gardée dans cette circonstance, et il eût pu devenir un jour archevêque, prince, roi, ce qu'il eût voulu, enfin.

Comme tous les esprits faibles, Fisher était crédule à l'excès; il était resté immobile au premier rang du cercle, la bouche ouverte et les yeux stupidement fixés sur la bohémienne, dans les prédictions de laquelle il avait la foi la plus implicite.

Ceux qui ont le moins de confiance en eux-mêmes, ou qui ont le moins lieu de compter sur le succès de leurs efforts, sont toujours les plus disposés à se fier à la fortune et aux prophéties des diseurs de bonne aventure. Ils espèrent *gagner* ce qu'ils ne sauraient *acquérir;* et, comme le bon sens n'a aucune influence sur leur esprit, il n'est point étonnant qu'ils se laissent facilement persuader par un langage absurde et dénué de raison.

— J'ai une question à vous faire, dit Fisher d'un ton solennel.

— Fais-la, dit Archer; qui t'en empêche ?

— Mais on m'entendra, reprit-il, en jetant un regard soupçonneux sur Grey.

— Je ne t'entendrai point, dit celui-ci, car je m'en vais.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Tous les écoliers se retirèrent aussi, et laissèrent Fisher consulter en liberté la prétendue sorcière.

— Qu'est devenu mon Ovide? demanda-t-il.

— Votre petit frère Ovide, voulez-vous dire?

— Non, mon Ovide latin?

La bohémienne se tut pour attendre quelque information plus précise.

— Il y a au commencement une page de déchirée, et *je hais le docteur Middleton*.....

— Écrit sur le titre? reprit la bohémienne.

— Juste! c'est mon livre! s'écria Fisher avec joie. Mais comment avez-vous pu savoir que c'était le nom du docteur Middleton qui était écrit sur le titre? Je croyais l'avoir griffonné de manière à ce que personne ne pût le lire.

— Personne, excepté moi, répliqua la vieille. Ah! ne croyez pas me tromper! ajouta-t-elle en hochant la tête d'une façon mystérieuse qui fit trembler son simple interlocuteur.

— En vérité, je ne vous trompe point. Je vous dis la vérité toute pure. Je l'ai perdu il y a une semaine.

— C'est vrai.

— Et quand le retrouverai-je?

— Revenez ici demain soir à pareille heure, et je vous répondrai. — Silence! — Il faut que je m'en aille. — Pas un mot de plus ce soir.

La bohémienne ferma les volets de son côté, et laissa dans l'obscurité le tremblant Fisher. Tous ses camarades avaient disparu. Il s'était si profondément engagé dans cette conférence, qu'il ne s'était point aperçu de leur départ. Il les trouva tous réunis dans la cour, mais personne ne put lui arracher son secret, et ce fut en vain que Davis l'accabla de ses piquantes railleries. Quant à Archer, il n'était pas disposé à détruire par le ridicule l'effet que les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

prédictions de la vieille avaient produit sur l'imagination de ses petits partisans. Il avait glissé secrètement deux schelings dans la main de la bohémienne pour s'assurer le secours de ses prophéties ; car il était déterminé à conquérir le pouvoir à tout prix.

La chaîne de montre n'avait point trompé l'œil de la bohémienne : Archer était l'élève le plus riche du collége. Ses parens l'avaient imprudemment pourvu de plus d'argent qu'on n'en confie habituellement aux enfans de son âge. Le docteur Middleton avait bien refusé de lui accorder une allocation mensuelle plus considérable qu'à ses camarades, mais il avait apporté secrètement avec lui une somme de cinq guinées. C'était, aux yeux de ses amis et aux siens, un inépuisable trésor.

La richesse et le talent devaient donc s'unir pour lui obtenir cet ascendant dont il était si ambitieux ; il s'en flattait, du moins.

— Suis-je votre directeur ou non ? Telle est la question maintenant, dit-il le lendemain à ses camarades. Je dédaignerais de me prévaloir d'un moment de surprise ; mais depuis hier soir, vous avez eu le temps de réfléchir. Si vous voulez faire de moi votre directeur, vous verrez quel théâtre je vous construirai. Dans cette bourse, ajouta-t-il, en faisant briller à travers les mailles de la soie les reluisantes pièces d'or qu'il agitait, dans cette bourse, je possède le merveilleux talisman d'Aladin. Suis-je votre directeur, voyons ? Allons, aux voix !

La question fut mise aux voix. Vingt des plus raisonnables de l'assemblée environ proclamèrent leur reconnaissance et leur fidélité pour leur ancien ami, Tony Grey. Mais la grande majorité se déclara pour le nouvel ami. Et comme aucune distinction métaphysique, relative aux questions de majorité et de minorité n'était entrée dans leur esprit novice encore, le parti le plus nombreux considéra

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

son droit comme incontestable. Ils se retirèrent d'un côté de la cour en triomphe; et leur chef, qui connaissait l'importance des noms en matière de parti, distingua aussitôt ses partisans par le nom élégant d'*Archers*, et stigmatisa les amis de Grey par l'épithète de *Greybeards* (barbes grises, barbons).

Il y avait parmi les Archers une classe d'individus peu remarquables par leurs facultés intellectuelles, mais qui, par leur activité physique et par les avantages particuliers attachés à leur manière de vivre, devenaient des auxiliaires de la plus haute importance, surtout pour les élèves riches et entreprenans. Le lecteur comprendra sans doute que nous faisons allusion aux écoliers appelés demi-pensionnaires, parce qu'ils ne passent que le jour au collége et retournent coucher le soir chez leurs parens. Parmi ces derniers, Fisher se distinguait par sa profonde connaissance de toutes les rues et boutiques de la ville, et malgré son peu d'intelligence comme écolier, il avait une telle réputation comme commissionnaire, que quiconque avait des emplètes à faire chez les confiseurs s'adressait à lui en confiance. Plusieurs des plus petits de ses camarades, qui avaient employé déjà ses services, avaient bien élevé quelques plaintes timides sur des erreurs de penny ou de demi-penny qu'ils avaient cru trouver dans ses comptes, mais comme ces affaires n'avaient jamais subi le grand jour d'une discussion publique et contradictoire, la réputation et l'importance de Fisher n'en avaient reçu aucune atteinte, jusqu'au jour fatal où sa tante Barbara lui interdit toute visite au confiseur, ou plutôt enjoignit au confiseur, qui avait ses raisons pour lui obéir, de ne point recevoir les visites de son neveu; ces visites trop répétées avaient déjà rendu Fisher plus d'une fois malade, et les craintes de mistriss Barbara pour la santé de ce cher neveu étaient aussi tendres qu'incessantes.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Les visites multipliées de Fisher au confiseur avaient donc ainsi trouvé un terme fatal; mais il y avait bien d'autres boutiques qui lui étaient encore ouvertes par la ville, et dans son zèle officieux il offrit ses services au nouveau directeur pour acheter tout ce dont il pourrait avoir besoin dans la construction de son théâtre.

Depuis la mort de son père, Fisher, externe jusque-là, était devenu demi-pensionnaire du docteur Middleton, et en rentrant chaque soir chez sa tante, il avait de fréquentes occasions de se rendre utile à ses camarades. Le charpentier dont Tony Grey s'était servi avait été renvoyé par Archer pour avoir dit : — Quel dommage! lorsqu'il avait vu l'ancien théâtre renversé. Un autre charpentier et un tapissier, sur la demande de Fisher, devaient se trouver à quatre heures au collége avec leurs outils. Archer, impatient de faire preuve d'intelligence et de générosité, disposa son plan et donna ses ordres en quelques minutes du ton le plus décidé : — Les choses doivent être faites avec quelque esprit, dit-il.

Le charpentier se hâta de donner son assentiment en ajoutant « que les gens d'esprit ne faisaient point attention à la dépense, mais aux résultats. » Avec ces principes, le charpentier se mit à l'ouvrage avec toute l'activité possible. Il promit les plus grands résultats dans l'espace de quelques heures. On s'attendait aux choses les plus merveilleuses; on ne parlait que du nouveau théâtre, et toutes les têtes y étaient tellement occupées, que les devoirs en étaient tout-à-fait oubliés. Au milieu de ses occupations, Archer se vit obligé de faire les thèmes ou les versions de plus de dix de ses camarades.

— O Athéniens, s'écriait-il, que de peine pour obtenir vos éloges!

Impatiens de retourner au théâtre, dès que les heures de classe ou d'étude étaient écoulées, les écoliers quittaient

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

un matin la salle d'étude en poussant des cris de joie.

— Un instant, messieurs, s'il vous plaît, dit le docteur Middleton d'une voix grave en survenant tout-à-coup. M. Archer, retournez à votre place. — Etes-vous tous présens?

L'appel fut fait, et lorsque chacun d'eux eut répondu à son nom, le docteur Middleton leur dit :

— Messieurs, je suis fâché d'interrompre vos plaisirs, mais jusqu'à ce que j'en aie levé la défense, personne n'entrera dans ce bâtiment (en désignant celui où le théâtre s'élevait), sous peine de s'exposer aux effets de mon mécontentement. — M. Archer, votre charpentier est à la porte qui vous attend, vous voudrez bien le renvoyer. — Je ne juge pas à propos de vous soumettre les raisons qui me font agir ainsi, mais ceux qui me connaissent, ajouta-t-il, en dirigeant son regard vers le jeune Grey, ne me soupçonneront point de caprice. — Je compte sur votre obéissance, messieurs.

Au silence de mort avec lequel ces ordres furent reçus, succéda au bout de quelques minutes un murmure général. — Voilà donc nos plaisirs envolés! s'écria Davis.

— C'est encore un tour de la façon des Greybeards, dit Fisher à l'oreille du directeur désappointé; n'as-tu pas remarqué le regard qu'il a jeté sur Grey?

Frappé de cette idée, qui ne lui était pas encore entrée dans l'esprit, Archer sortit de sa rêverie, et posant sa main sur la table, il jura « qu'il ne se laisserait pas duper par un Greybeard, ni par tous les Greybeards du monde réunis — que les Archers étaient certes des champions dignes de se mesurer avec eux — et qu'il les soutiendrait, s'ils voulaient, eux, le soutenir envers et contre tous, fût-ce même contre le docteur Middleton lui-même, assisté de son digne favori. »

Tout le monde admira la hardiesse de ces paroles, mais

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

quelques-uns pâlirent au nom seul du docteur Middleton.

— Et pourquoi non? reprit l'ex-directeur avec une indignation croissante. Je ne souffrirai l'injustice de personne, ni du docteur Middleton, ni de quelque autre docteur que ce soit au monde. C'est, vous le voyez, un coup monté contre moi et contre mon parti, et je ne saurais le souffrir.

—Oh! tu te trompes, s'écria Grey qui osa seul opposer le langage de la raison à la véhémence de l'orateur. Ce ne peut être un coup monté contre toi et ton parti, car il ne sait pas même si tu as un parti.

— Eh bien! je le lui ferai savoir et à vous aussi, reprit Archer avec emphase. Avant mon arrivée ici, vous régniez seul, M. Grey; votre règne touche à sa fin maintenant. Souvenez-vous de ma majorité de ce matin et de votre théâtre de hier soir.

— Il ne s'en est que trop souvenu, dit Fisher. Tu vois bien que du moment qu'il ne doit plus être notre directeur nous n'avons plus ni théâtre, ni spectacle, ni plaisirs. Il nous faut rester assis les bras croisés, et le tout à cause des *bonnes raisons* que le docteur Middleton ne daigne pas nous dire.

— Eh bien! je ne veux pas me laisser mener par les raisons d'un homme qui ne veut pas les dire, s'écria Archer; et s'il ne les dit pas, c'est qu'il n'en a pas de bonnes.

— Nous ne le suspecterons pas de caprice, dit-il, le vieil hypocrite!

— Et pourquoi pas?

— Parce que ceux qui le connaissent ne l'ont jamais vu capricieux, dit Grey d'un ton ferme.

— Peut-être : je ne le connais pas, moi, dit Archer.

— C'est vrai, dit Grey; et c'est pour cela même que je te parle, moi qui le connais. Allons, Archer, calme un peu ta colère.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Et je veux être en colère, moi ! Je ne veux pas me soumettre à la tyrannie ! Je ne veux pas céder sottement à quelques paroles mielleuses et avilissantes. Tu ne me connais pas, Grey. Je poursuivrai ce que j'ai commencé. Je suis directeur, et je resterai directeur, et tu verras, en dépit de toi, mon théâtre fini et mon parti triomphant.

— Ton parti ! répéta Grey. Je ne puis deviner ce que tu veux dire par ce mot, qui semble te mettre hors de toi. Nous n'avions jamais entendu parler de partis, avant ton arrivée parmi nous.

— C'est qu'avant mon arrivée personne n'osait s'opposer à toi ; mais je l'ose, moi ; et, je te le dis en face, prends garde à moi. Ami chaud et implacable ennemi, telle est ma devise.

— Mais je ne suis pas ton ennemi ! Je crois vraiment que tu es fou, dit Grey en riant.

— Fou ! oh non, je ne suis pas fou ! — Oui, je le répète, tu es mon ennemi ! N'es-tu pas mon rival ? Ne m'as-tu pas enlevé le prix ? Et moi, ne t'ai-je pas enlevé la direction de ton théâtre ? En un mot, n'es-tu pas un Greybeard ? Réponds-moi.

— Tu m'appelles un Greybeard ; mon nom est Grey tout court, répliqua celui-ci en riant encore plus fort.

— Ris donc ! s'écria l'autre, furieux. Allons, Archers, suivez-moi. Rira bien qui rira le dernier.

A la porte, Archer fut arrêté par M. Chip le charpentier.

— M. Chip, lui dit-il, on m'oblige à vous renvoyer.

— Je le sais, monsieur, et voici un petit mémoire.....

— Mais, M. Chip, vous n'avez pas été plus de deux heures à l'ouvrage.

— Pas davantage, monsieur ; mais, s'il vous plaît d'y jeter les yeux, vous y verrez figurer quelques articles que vous avez commandés. D'abord, les matériaux ont été

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

achetés et livrés. Le papier peint et les bordures pour les décors du salon ont été coupés, et sont là-bas tout prêts à être posés.

— Quoi, déjà ! Comme vous vous êtes pressé ! — Vingt-six schelings ! Y pensez-vous? Mais ce n'est pas le moment de discuter ce compte. J'ai quelque chose à vous demander, mon cher M. Chip, ajouta-t-il en baissant la voix.

Puis, tirant à part le charpentier, il le pria de démonter les pièces de bois qu'il avait assemblées déjà, et de les couper en madriers, dont il lui fixa les dimensions, avec ordre de les placer, quand ils seraient préparés, dans un coin retiré qu'il désigna. L'ouvrier hésitait, avait des scrupules, et commençait à mettre en avant le nom du *docteur*. Archer lui parla de son mémoire d'apothicaire, et lui jeta une guinée et demie; le consciencieux charpentier empocha l'argent avec une profonde inclination.

— Allons, M. Archer, dit-il, il n'y a pas moyen de vous rien refuser. Vous avez des manières de vous exprimer..... Vous me menez comme un enfant.

— Hé hé! dit Archer, tout fier de son influence sur le charpentier, quoiqu'il vît bien que celui-ci avait horriblement enflé son memoire; hé hé ! je sais assez bien mener les gens, n'est-ce pas? — Allons! que tout soit prêt dans une heure! — Et puis, écoutez-moi bien, laissez vos outils derrière vous comme par mégarde, avec un millier de grands clous. — Point de questions, et ne prenez conseil que de vous-même, comme un homme prudent. — Allons, partez! et prenez garde au docteur! — Archers! Archers! s'écria-t-il ensuite en revenant auprès de ses camarades, et en faisant retentir un coup de sifflet, signal bien connu des siens. Suivez votre chef sous l'arbre des Archers!

Ses partisans se réunirent autour du tilleul désigné pour rendez-vous, et lui, montant sur un tertre au pied de l'ar-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bre, compta ses nombreux amis et d'une voix basse et circonspecte leur adressa la parole en ces termes :

— Amis, y a-t-il un Greybeard parmi vous? s'il en est un, qu'il s'en aille librement.

Personne ne bougea.

— Nous sommes donc tous Archers, et nous nous soutiendrons les uns les autres. Amis, unissons nos mains.

Toutes les mains s'unirent cordialement.

— Jurez-moi de ne pas me trahir, et je poursuivrai mon projet. Je ne demande pas d'autre garantie que votre parole et votre honneur.

Tous jurèrent solennellement discrétion et fidélité à leur chef qui continua en ces termes :

— Avez-vous jamais entendu parler de *barricades*, mes amis?

Les écoliers avaient bien entendu prononcer ce mot, mais personne ne savait au juste ce que c'était. Archer leur fit alors le récit d'une grande révolte qui avait eu lieu dans le collége d'où il sortait, et à laquelle il avait pris une part active. Les élèves s'étaient barricadés dans leur salle d'étude, où ils s'étaient tenus deux jours entiers, assiégés par leur directeur; ils avaient fini par triompher et par obtenir ce qu'ils demandaient : deux jours de congé de plus aux fêtes de Pâques!

— Mais si nous ne réussissons pas, nous, dirent quelques-uns; le docteur Middleton est ferme, et quand il a dit quelque chose, il ne recule jamais.

— Avez-vous jamais essayé de le pousser à bout ? Qu'il soit ferme tant qu'il voudra, nous le ferons trembler. Les tyrans tremblent toujours, lorsque....

— Mais ce n'est pas un tyran, interrompirent quelques voix.

— Tous les maîtres sont des tyrans, reprit Archer d'un ton tranchant. Et lui n'est-il pas notre maître?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

On ne pouvait rien répondre à une telle logique. Cependant quelques récalcitrans demandaient encore : — Mais que gagnerons-nous à nous barricader?

— Ce que nous gagnerons! — mais tout! ce que nous voulons, ce que veulent les hommes de cœur — la victoire et la liberté! — Barricadons-nous jusqu'à ce qu'il révoque ses ordres tyranniques, jusqu'à ce qu'il nous permette de rouvrir notre salle de spectacle, ou qu'il nous dise les *bonnes raisons* qu'il n'a pas jugé à propos de nous dire ce matin.

— Mais il a peut-être des raisons pour ne pas nous les dire.

— Impossible! s'écria Archer avec plus de véhémence. C'est ainsi qu'on se laisse mener par une tête à perruque, qui prétend avoir de bonnes raisons, quand il serait fort embarrassé pour les dire. Êtes-vous donc des imbéciles, de vils esclaves? eh bien! retournez sous l'étendard de Grey; vous êtes tous des Greybeards! allons! qui part le premier?

Personne ne voulut partir le premier.

— Je ne veux avoir rien de commun avec vous, puisque vous voulez être esclaves!

— Nous ne voulons pas être esclaves! s'écrièrent-ils tous à la fois.

— Eh bien! reprit l'orateur, soutenez vos droits et soyez libres!

Il eût fallu trop de temps pour examiner la valeur et la nature de ces *droits*, auxquels Archer faisait un appel aussi éloquent. Mais, dans l'esprit de l'orateur, *le droit* était ce que son parti voulait faire, c'est-à-dire ce qu'il avait résolu lui-même. Telle est l'influence mutuelle d'un grand nombre d'esprits divers pour étouffer le sentiment de la honte et confondre, les uns chez les autres, les facultés de raisonnement, qu'au bout de quelques minutes cha-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cun se dit à soi-même : — Sans aucun doute, Archer est un garçon de moyens, et il ne saurait se tromper — ou bien : — Davis est certainement de son avis, et il ne voudrait pas nous mettre dans l'embarras — ou encore : — Tout le monde est du même avis, excepté moi; je ne puis pourtant rester tout seul, pour être montré au doigt comme un Greybeard et un esclave. Tout le monde est du même avis, et tout le monde ne peut avoir tort.

Ce fut, trompé par de tels argumens, qui lui traversèrent rapidement l'esprit sans qu'il en eût une bien nette perception, que chaque écolier se décida; et ce que personne n'eût voulu faire seul, personne ne se fit scrupule de le faire comme *parti.*

Il fut résolu qu'on se barricaderait : la conduite de l'insurrection fut laissée au nouveau directeur, auquel on jura une obéissance implicite.

L'assemblée venait d'assigner pour rendez-vous l'allée la plus reculée de la cour, lorsque Fisher s'approcha du directeur d'un air important et demanda à lui dire un mot.

— Mon avis, Archer, lui dit-il, est de ne rien faire jusqu'à ce que nous ayons consulté *tu sais qui* pour savoir si nous avons tort ou raison.

— *Tu sais qui*, que veux-tu dire? hâte-toi et ne fais pas tant de grimaces, car je suis pressé. Qu'est-ce que *tu sais qui ?*

— La vieille femme, reprit Fisher, la bohémienne.

— Tu peux consulter la vieille si tu veux, dit Archer en éclatant de rire, pour savoir si nous avons tort ou raison; quant à moi, jamais vieille femme n'influera sur ma décision.

— Mais tu ne me comprends pas : par tort ou raison, je veux dire heureux ou malheureux.

— Tout ce que j'entreprendrai réussira : la bohémienne l'a déjà dit.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Je le sais, je le sais, dit Fisher ; je sais aussi que tes amis doivent être heureux comme toi; cela n'empêche pas qu'un certain nombre d'entre eux, plus que tu ne penses, ajouta-t-il avec un mystérieux hochement de tête... Je suis dans le secret, vois-tu, reprit-il, en tenant un des boutons d'Archer : nous sommes neuf qui avons juré de ne pas nous avancer d'un pas avant d'avoir *son avis,* et tu sauras qu'elle m'a donné rendez-vous à huit heures pour une affaire à moi personnelle. Je dois en même temps la consulter pour mes amis et leur rapporter la réponse.

Archer savait trop bien comment il fallait se conduire avec les imbéciles, pour essayer de les raisonner, et au lieu de tourner en ridicule la sotte superstition de Fisher, il résolut d'en tirer parti. Il parut persuadé de la sagesse de la mesure, tira sa montre, le pressa d'être exact à l'heure fixée et le conjura de retenir exactement les paroles de l'oracle, et par-dessus tout de lui demander l'heure, la minute même, favorable pour commencer la barricade.

Après lui avoir donné ces instructions, Archer mit gravement sa montre dans la main de sa dupe, et lui laissa compter les secondes jusqu'au moment du rendez-vous, pendant qu'il courait lui-même pour préparer l'oracle à cette visite. Il se posta derrière une petite porte qui donnait dans une rue étroite par où la bohémienne devait passer; il la vit par le trou de la serrure, lui glissa une demi-guinée à travers une fente en lui donnant ses instructions, et revint promptement auprès de Fisher, qu'il trouva précisément dans l'attitude où il l'avait laissé, l'œil fixé sur la grande aiguille de la montre qu'il tenait à la main.

Fier de sa mission secrète, Fisher rabattit son chapeau sur son front sans savoir pourquoi, et se dirigea vers le lieu du rendez-vous. Pour se conformer strictement aux instructions d'Archer, il s'abstint d'entrer dans le vieux bâtiment proscrit par le docteur Middleton, et se tint auprès

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de la porte où il attendit quelques minutes. A travers une ouverture de la haie qui bornait l'extrémité de la cour, la bohémienne fit enfin son apparition, soigneusement enveloppée des pieds à la tête et jetant de tous côtés un regard méfiant et soupçonneux.

— Il n'y a personne près de nous! dit Fisher qui commençait à être un peu effrayé. Quelle réponse sur mon Ovide? ajouta-t-il, après s'être un peu remis.

— Perdu! perdu! perdu! dit la bohémienne en élevant les bras. Jamais! jamais! jamais vous ne le retrouverez. — Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit maintenant, ce n'est point le sujet de votre visite ce soir. — Allons, point de subterfuge avec moi. Dites-moi tout de suite ce que vous avez dans le cœur.

Fisher, frappé d'étonnement, mit sa main sur son cœur, dit tout ce qu'il savait, et reçut la réponse dictée par Archer.

— Les Archers seront heureux tant qu'ils seront fidèles à leur chef et fortement unis les uns aux autres. L'insurrection finira mal, si elle ne commence pas précisément lorsque l'horloge sonnera neuf heures mercredi soir; mais si elle commence à ce moment favorable, et que les insurgés soient fidèles à leur chef, tout finira bien.

Une idée lumineuse frappa soudain Fisher, car il ne manquait pas de prévoyance, toutes les fois que sa passion favorite se trouvait intéressée dans la question. — Dites-moi, demanda-t-il, derrière nos barricades, ne serons-nous pas affamés?

— Non, répondit la bohémienne, non, si vous vous fiez à moi pour des vivres, et si vous me remettez assez d'argent — mais l'argent ne suffit pas pour tant de têtes, c'est avec de l'or qu'il faut remplir mes mains.

— Je n'ai point d'or, dit Fisher, et je ne sais ce que vous voulez dire par tant de têtes. Je ne vous parle que du

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nombre un, voyez-vous ; c'est de celui-là d'abord que je dois m'occuper.

Tout habile qu'il était, Archer pouvait bien être trompé dans ses préparatifs d'approvisionnemens. Fisher résolut en conséquence de prendre secrètement des mesures d'approvisionnement personnel. L'interdit de sa tante Barbara lui avait fermé la porte du confiseur, mais il se flatta d'attraper sa tante; il demanda donc à la bohémienne de lui procurer douze pains au lait jeudi matin et de les lui apporter en secret à l'une des fenêtres extérieures de la salle d'étude.

Comme Fisher ne présentait point d'argent à l'appui de sa proposition, elle fut absolument rejetée; mais une bagatelle vint à bout de cet obstacle, et la bagatelle que Fisher se vit obligé de donner, tout dénué qu'il était de la moindre pièce d'argent, car sa tante était aussi sévère avec lui sur cet article que les parens d'Archer se montraient indulgens pour leur fils — la bagatelle qu'il se vit obligé de donner pour apaiser les scrupules de la bohémienne, n'était qu'une simple demi-couronne qu'Archer lui avait confiée pour acheter les chandelles du nouveau théâtre.

— Oh! se dit-il sagement, Archer est si peu soigneux pour l'argent qu'il ne songera pas à me redemander sa demi-couronne, puisqu'il n'a plus besoin de chandelles pour le théâtre — ou du moins, s'il y songe, ce ne sera pas de long-temps; et ma tante Barbara me donnera bien plus que cette somme aux fêtes de Noël; ainsi, en mettant les choses au pis, je pourrai rembourser Archer. Va donc pour les pains au lait! l'eau m'en vient à la bouche, rien que d'y penser, et je voudrais déjà les tenir.

Ainsi la perspective de douze pains au lait lui fit sacrifier l'argent qui avait été confié à son honneur. Chez les êtres ignobles, les plus ignobles motifs servent à les pousser à

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

des fautes qu'on n'attribuerait souvent qu'à l'effet des passions les plus violentes.

Après avoir ainsi conclu ses affaires personnelles en même temps que celles de ses commettans, l'ambassadeur revint satisfait du résultat, et avec la promesse de la bohémienne de venir frapper *trois coups* à la fenêtre jeudi matin.

Le jour fixé pour l'insurrection arriva enfin. Archer rassembla les conjurés et leur apprit que tout était prêt pour l'exécution de ses plans, et qu'il ne comptait plus, pour le succès, que sur leur ponctualité et leur courage. Depuis deux heures il avait rassemblé sous sa main tous les madriers préparés pour barricader les portes et les fenêtres. Il avait chargé deux demi-pensionnaires de son parti d'acheter, dans la ville, des provisions à ses propres frais, pour en faire un joyeux souper le soir même. Il avait aussi négocié avec un de ses cousins, externe, qui demeurait dans la ville, pour un approvisionnement quotidien dans l'avenir.

— Dieu me bénisse! s'écria-t-il tout-à-coup au milieu du récit de ses services, j'ai oublié une chose bien importante. Nous sommes perdus si nous n'en avons pas. — Fisher, dis-moi, as-tu acheté les chandelles pour le théâtre?

— Non, sans doute, répliqua Fisher tout alarmé; nous n'avions plus besoin de chandelles, tu vois bien.

— Oui, pour le théâtre; mais pour ce soir, nous allons être dans l'obscurité, mon garçon. Allons, vas-y tout de suite.

— Quoi! chercher des chandelles? dit Fisher tout confus. Et combien? De quelle espèce?

— Imbécile! s'écria Archer, tu n'es bon à rien par toi-même. Donne-moi un crayon et du papier; j'écrirai ce que je veux. Eh bien! qu'attends-tu donc encore?

— De l'argent, dit Fisher en rougissant.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— De l'argent! Et ne t'ai-je pas donné une demi-couronne l'autre jour?

— Oui, répliqua Fisher en balbutiant, mais je ne sais pas si ce sera assez.

— Assez! et certainement. — Je ne sais vraiment pas à quoi tu penses.

— A rien. Tiens, écris là-dessus, dit Fisher en lui tendant un morceau de papier, sur lequel Archer écrivit ce qu'il demandait.

— En route, en route! dit Archer en lui remettant le papier.

Fisher partit; mais il ne revint que long-temps après.

On était à souper lorsqu'il fut de retour.

— Fisher vient toujours au moment du souper, dit négligemment un des Greybeards.

— Voudrais-tu donc qu'il vînt après? s'écria Davis, qui avait toujours une repartie toute prête pour venir en aide à son parti.

— J'ai les chandelles, dit Fisher à l'oreille d'Archer.

— Et un briquet? demanda celui-ci.

— Aussi; je suis revenu de chez ma tante Barbara, sous prétexte que je devais étudier une heure plus tard que de coutume pour la répétition de notre pièce; ainsi je suis libre. N'est-ce pas adroit?

Un sot se croit toujours adroit, quand il est parvenu à tromper quelqu'un, même à l'aide du plus grossier mensonge.

Comment M. Fisher s'était-il procuré des chandelles et un briquet, sans argent et sans crédit? C'est ce que nous apprendrons plus tard.

Les conspirateurs avaient décidé qu'ils resteraient les derniers dans la salle d'étude, et, dès que les Greybeards en seraient sortis pour s'aller coucher, à un signal convenu, Archer devait fermer une porte et Davis l'autre. Un troi-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sième conjuré devait allumer une chandelle, dans le cas où l'on n'aurait pu s'assurer d'une lumière; un quatrième devait prendre soin de la chandelle, dès qu'elle serait allumée, et tous les autres devaient courir aux madriers cachés dans la salle, et les assujettir fortement derrière les fenêtres, en suivant les instructions qui leur avaient été données à l'avance par leur chef. Chaque bras avait ainsi son rôle particulier, et tous étaient prévenus que le succès dépendait de l'ordre et de la ponctualité.

L'ordre et la ponctualité sont, à ce qu'il paraît, nécessaires jusque dans les barricades, et la révolte même est assujettie à des lois.

Le moment attendu depuis si long-temps arriva enfin. Grey et ses amis, sans se douter de ce qui allait survenir, sortaient de la salle d'étude, au moment où la cloche annonçait, comme de coutume, l'heure du coucher. L'horloge sonnait neuf heures. Il se trouvait encore dans la salle un Greybeard, nommé Melson, occupé à empaqueter ses livres : il est impossible de décrire l'impatience avec laquelle les conjurés attendaient sa sortie, surtout Fisher et ses neuf partisans qui avaient foi à l'oracle de la bohémienne.

Lorsque l'enfant en retard eut assemblé tous ses livres, il en laissa tomber un; il se baissait pour le ramasser, au moment où Archer, impatienté, donna le signal. Les portes furent poussées, verrouillées et fermées à double tour en un clin-d'œil. Une chandelle fut allumée, et chacun courut à son poste. Les madriers furent au même instant fortement appuyés derrière les volets des fenêtres; et lorsqu'Archer les eut tous essayés et reconnu qu'ils étaient solidement assujettis, il poussa un cri de victoire que répétèrent aussitôt tous les assistans — tous, excepté le pauvre petit Greybeard, qui se tenait au milieu d'eux, immobile d'étonnement, avec ses livres sous le bras. A ce

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

spectacle, Davis, qui ne voyait jamais que le côté plaisant des choses, partit d'un inextinguible éclat de rire. — Eh bien! mon petit Greybeard, lui dit-il en lui portant une chandelle sous les yeux, que penses-tu de tout cela? Comment as-tu fait pour rester avec des scélérats comme nous.?

— Je n'en sais rien, en vérité, répondit Melson d'un ton piteux. Vous m'avez renfermé avec vous : est-ce que vous ne voulez pas me laisser sortir?

— Te laisser sortir! non pas, mon petit Greybeard, dit Archer en s'emparant de son bras et en le conduisant aux fenêtres barricadées. Vois ces robustes madriers, mon garçon! touche-les, mets la main dessus; pousse-les du pied, de la main; allons, courage! mets-y la vigueur d'un Archer, si tu peux, renverse-les, voyons! C'est vraiment dommage que le roi des Greybeards ne soit pas ici pour admirer mon œuvre : j'aurais pris plaisir à lui montrer nos fortifications. — Mais il ne s'agit pas de cela : au banquet, maintenant, mes joyeux compagnons! Allons, mettons la table au milieu de la salle. Bonne chère, mes braves Archers! c'est moi qui suis votre général.

Davis, que l'aspect du tumulte enchantait toujours, se frottait les mains de plaisir et cabriolait comme un fou, tout autour de la chambre, pendant les préparatifs du festin.

— Quatre lumières, s'il vous plaît! quatre lumières sur la table! disait-il d'un ton solennel. Faisons les choses dans le grand style, puisque nous le pouvons, mon général. — Place! place! rien n'est beau comme l'orgie d'une révolte. Allons, Greybeard, puisque c'est moi qui t'ai jeté dans la conjuration, lève-toi, mon garçon, et viens goûter un peu de la vie des Archers.

— Non, non, s'écria Fisher, il ne doit pas souper avec nous.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Un Greybeard est indigne de la compagnie des Archers, ajouta gravement le général.

— C'est vrai, reprit Davis, la mauvaise compagnie gâte les bonnes manières.

A ces mots, un haro unanime repoussa le pauvre enfant dans un coin; et, après l'avoir assis sur un banc, Fisher lui ouvrit un livre devant les yeux, la mortification la plus grande qu'il pût imaginer, et lui mit une chandelle à côté de lui.

—Là, s'écria-t-il, à présent n'a-t-il pas beaucoup mieux l'air d'un Greybeard qu'il est? — Dis-moi à quoi sert le latin auprès d'un *roast beef* froid? ajouta-t-il d'un air insultant en revenant s'asseoir au banquet.

Le souper fut long et joyeux. Ils avaient quelques bouteilles de cidre.

— Passe-moi le tire-bouchon! Il ne faut pas laisser notre cidre s'aigrir en bouteille, s'écria Davis, en répondant au prudent général, qui voyait les provisions disparaître avec une surprenante rapidité, et qui commençait à concevoir des craintes pour le lendemain.

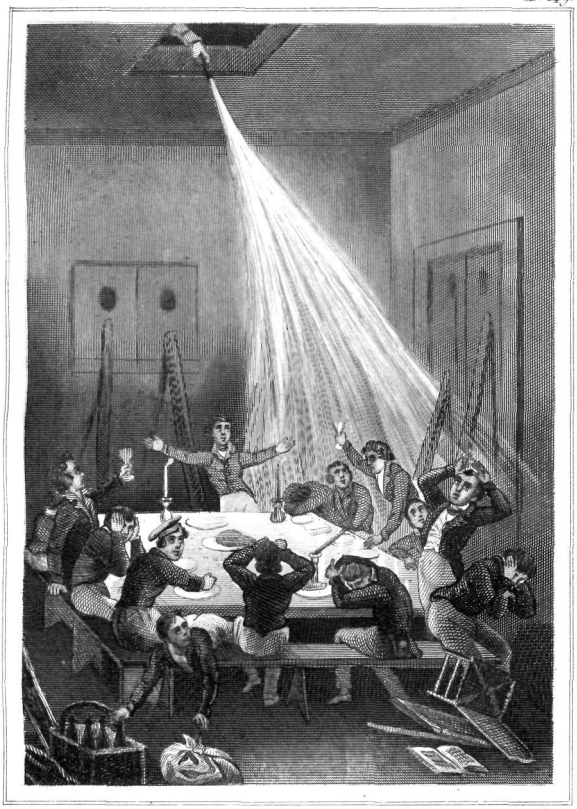
— A bas demain! s'écria Davis. Laissons les Greybeards penser au lendemain. Général, à ta santé!

A ces mots les Archers se levèrent tous, en tenant leurs verres pleins de la liqueur pétillante, pour boire à la santé de leur chef au milieu de bruyantes et joyeuses acclamations.

Mais au moment où les verres touchaient à leurs lèvres, et où Archer s'inclinait pour remercier la compagnie, une pluie soudaine vint inonder l'assemblée. Tous les regards se portèrent en haut et l'on aperçut l'extrémité d'un tuyau de pompe, dont le cou menaçant s'alongeait à travers une ouverture du plafond et vomissait un déluge d'eau glacée qui rejaillissait en sifflant sur la table et sur la tête des convives épouvantés.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



A votre santé, mon Général !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— A votre santé, mon général! dit une voix qu'on reconnut pour celle du jardinier, et au milieu d'une stupéfaction et d'un désespoir universels, les chandelles furent tout-à-coup éteintes, la trappe se referma, et les assiégés demeurèrent plongés dans une obscurité profonde.

— *Sacrebleu!* s'écria Archer.

— Ne jurez pas, mon général, reprit la voix du plafond, je ne perds pas un mot de ce que vous dites.

— Miséricorde! s'écria Fisher; l'horloge allait mal sans doute, ajouta-t-il tout bas, car elle finissait de sonner lorsque nous avons commencé. —Souviens-t'en bien, Archer, la neuvième heure sonnait juste au moment où tu fermais ta porte.

— Tais-toi, imbécile! dit Archer. — Eh bien! enfans, est-ce que vous n'aviez jamais été dans l'obscurité jusqu'à présent? Vous n'avez pas peur de quelques gouttes d'eau, j'imagine? Y a-t-il quelqu'un de noyé?

— Non, dirent les petits conspirateurs avec un éclat de rire forcé; mais que ferons-nous dans l'obscurité durant toute cette nuit et toute la journée de demain? Nous ne pouvons pas ouvrir les fenêtres.

— Il est étonnant que *personne* n'ait songé à cette trappe! dit Davis.

La trappe avait en effet échappé à l'observation du général; la maison était nouvelle pour lui, et d'ailleurs, comme le plafond avait été récemment blanchi, cette ouverture était à peine perceptible. Piqué de voir sa prévoyance en défaut et plus piqué encore de ce que la remarque en eût été faite publiquement, Archer vomit un torrent d'incohérentes exclamations et de reproches amers contre ceux qui se laissaient ainsi décourager par une bagatelle, et tout en cherchant à tâtons le briquet et l'amadou, il demanda s'il était donc si difficile de se procurer d'autre lumière.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La lumière reparut bientôt. Mais elle n'eut pas plus tôt jeté son éclat délateur sur le briquet et sur l'amadou qu'un autre jet d'eau fut dirigé de ce côté avec tant d'adresse que l'amadou se trouva imbibé complètement et tout-à-fait hors d'état de servir.

Archer, furieux, le jeta par terre; et, pour la première fois, il reconnut alors que son parti devait succomber dans la lutte. Il entendit à son tour les murmures d'une populace inconstante; et se rappelant les madriers qu'il avait préparés, les verroux qu'il avait poussés si à propos, et tous ses ingénieux efforts de stratégie, il fut plus irrité de ce blâme injuste, qu'il ne fut affligé du désastre lui-même.

— Oh! mes cheveux sont tout mouillés! disait l'un d'un ton dolent.

— Essuie-les! répondit Archer.

— Je me suis coupé la main avec un morceau de ton verre brisé, criait un autre.

— Un verre brisé! s'écria un troisième, merci de nous! mais alors il doit y avoir des morceaux de verre semés par toute la table, et moi qui n'ai mangé qu'un morceau de pain!

— Tu veux du pain! dit Archer, tiens, en voilà un morceau, et il n'y avait point de verre cassé auprès.

— Il est tout mouillé! et puis je n'aime pas le pain sec, moi; le beau régal, ma foi!

— Eh! mon Dieu, on n'entend que plaintes et gémissemens. Si ce sont là les plaisirs d'une barricade, dit Davis, j'aimerais bien mieux être tranquillement couché dans mon lit. Je croyais que nous resterions à table jusqu'à minuit à rire et à chanter.

— Et ne le pouvons-nous pas encore? qui nous en empêche? dit Archer. Voyons, chante; nous ferons chorus avec toi : je ne serai pas fâché que l'ennemi nous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

entende chanter. Allons, Davis, entonne le chant national:

Règne sur l'Océan, ô ma noble Bretagne,
Et tes enfans jamais ne seront asservis!

Rien n'est plus triste qu'une gaieté forcée. En vain fit-on chorus avec Davis; en vain s'efforça-t-on de paraître joyeux; efforts impuissans! Les voix s'éteignaient et tombaient l'une après l'autre.

Chacun s'était pourvu d'une redingote pour lui servir de lit de camp; mais il y eut alors, au milieu de l'obscurité, de tumultueux débats au sujet des vêtemens égarés, et la moitié des conspirateurs s'étendit de mauvaise humeur sur les bancs nus pour y passer le nuit.

Il y a du plaisir à endurer la souffrance toutes les fois qu'il s'y trouve de la gloire à acquérir; mais lorsqu'on se sent vaincu, adieu la force d'ame qui faisait braver les fatigues; et puis, si dans la défaite il se joint quelque mélange de ridicule, l'héroïsme s'envole et disparaît pour toujours. C'était sans doute une réflexion de ce genre qui avait dirigé le docteur Middleton dans le choix de ses moyens d'attaque.

Archer, qui avait passé la nuit comme un homme sur les épaules duquel pesait le fardeau du gouvernement, se leva de bonne heure le lendemain matin, pendant que les siens étaient encore profondément endormis. Il avait médité durant la nuit sur la fatale trappe, et un péril nouveau avait alarmé sa vigilance. Il n'était pas impossible que l'ennemi ne tentât une descente à travers cette ouverture. La salle était élevée pour y faciliter la libre circulation de l'air : elle avait vingt pieds de haut, ce qui repoussait toute possibilité d'atteindre à la trappe. Dès le point du jour, Archer se leva doucement pour faire une reconnaissance, et chercher quelque moyen de se mettre en garde contre ce nouveau danger. Heureusement il y avait aux volets intérieurs

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de petites ouvertures demi-circulaires qui laissaient pénétrer assez de jour pour qu'il pût travailler. Les restes du festin interrompu, les chandelles humides, les verres brisés, dispersés sur la table au milieu de la salle, présentaient alors un hideux et déplorable spectacle.

—Voilà donc les braves que je commande! se dit Archer en contemplant le groupe de dormeurs dispersés autour de lui. Il est heureux pour eux qu'une tête au moins veille au salut de tous. Maintenant si je voulais — ce qu'à Dieu ne plaise heureusement! — si je voulais convoquer un conseil de cabinet pour m'éclairer de ses avis, à qui pourrais-je m'adresser?—Ce n'est pas à ce stupide ronfleur qui rêve de bohémiennes, s'il rêve à quelque chose toutefois, continua Archer en considérant la bouche entr'ouverte de Fisher. — Celui-ci ne manque pas de vivacité, mais il ne veut jamais en faire qu'à sa tête. — Et ce singe à tête frisée qui fait une si laide grimace en dormant, c'est un beau parleur, mais de cervelle point. — Il y a bien de la cervelle, malgré les apparences, dans cette lourde masse de chair, continua-t-il, en regardant un gros dormeur à la respiration pénible et bruyante; mais à quoi sert la cervelle dans une organisation aussi paresseuse? Je le pousserais bien du pied une demi-heure entière avant de l'arracher au sommeil qui l'engourdit. — Cet arlequin aux jambes effilées ne manque point d'adresse et d'agilité; mais s'il a des mains, il n'a point de tête; et puis, il a peur de son ombre! s'est-il montré assez lâche hier soir dans l'obscurité! — Et Davis avec ses provisions de pointes et de calembourgs! Lorsqu'il y a quelque chose à faire, c'est le plus mauvais compagnon qu'il y ait au monde : il ne sait que rire de ses propres calembourgs. — Ce pauvre enfant, que nous avons relégué dans ce coin, a plus de bon sens qu'eux tous ensemble : mais c'est un Greybeard.

Telles étaient les observations d'Archer en passant les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

siens en revue. Comment se faisait-il donc qu'il fût si ambitieux de plaire et de commander à son armée, quand chacun des individus qui la composaient, pris à part, lui inspirait un aussi profond mépris? Il les avait organisés en parti, leur avait imposé son nom et s'en était proclamé le chef. Si ce ne sont là de bonnes raisons, il nous est impossible du moins d'en assigner de meilleures à la conduite d'Archer.

— Je voudrais bien les laisser dormir tous, se dit-il, mais il faut que je les réveille pour exécuter mon projet. Le bruit de mon marteau les réveillerait en sursaut; il vaut donc mieux faire les choses doucement, et flatter quelques-uns d'entre eux en ayant l'air de demander leur avis.

En conséquence, il se mit à en tirer deux ou trois par les bras : — Allons, Davis, éveille-toi, mon garçon; voici du plaisir que je t'annonce, debout, debout!

— Du plaisir! s'écria Davis, je suis ton homme alors. Me voilà debout, prêt à tout.

Sous le prétexte du plaisir, Archer mit Davis à l'ouvrage dès quatre heures du matin. Ils avaient des clous, des outils et quelques pièces de bois, débris du naufrage du théâtre. Ils taillèrent en pointe leurs madriers qu'ils armèrent de clous à l'extrémité. Tous les bras furent mis en réquisition pour enlever la table et les restes du souper, et pour élever perpendiculairement les pièces de bois sous la trappe, et, à l'aide des clous aux pointes menaçantes, ils parvinrent à en former un redoutable cheval-de-frise sur lequel l'ennemi n'oserait pas se risquer à descendre. A l'extrémité la plus éloignée de la salle, ils élevèrent un appentis de tables, sous lequel ils se proposèrent de déjeuner, à l'abri des tempêtes et des ondées qui pourraient encore les assaillir à travers la redoutable trappe. On se rassembla sous le toit protecteur, dès que la construction en fut ache-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vée, et l'admiration des siens pour son ingénieux travail récompensa le général de toutes ses peines.

— Je voudrais bien voir la mine piteuse du jardinier à travers sa trappe, lorsqu'il apercevra les piquets dressés sous son nez, s'écria Davis. A déjeuner, maintenant!

— Oui, à déjeuner! dit Archer en tirant sa montre; mais voilà huit heures passées et nos amis de la ville ne paraissent pas! Je n'y comprends rien!

Archer avait compté, pour l'approvisionnement quotidien de sa troupe, sur un externe du collége, son cousin, qui habitait la ville et qui s'était engagé à venir chaque jour leur faire passer des vivres à travers un certain trou de la muraille dans lequel tournait un ventilateur. Archer avait enlevé le ventilateur et avait disposé les lieux de manière à ce que cet appareil pût facilement se poser et se déplacer, quand il lui plairait. Mais après y avoir jeté les yeux, il reconnut que l'accès extérieur du trou avait été nouvellement défendu par un fort barreau de fer, qu'il était impossible d'enlever.

— Je n'aurais jamais cru que tout autre que moi eût pensé à ce ventilateur, se dit Archer dans une grande perplexité.

Il prêta l'oreille pour essayer s'il n'entendrait point son cousin; mais point de cousin! et les heures s'écoulant, la troupe assiégée se vit réduite à déjeuner des débris épars du festin de la veille. Ce repas avait été servi avec une si imprévoyante profusion, que peu de choses restaient alors pour satisfaire les convives affamés. Archer qui connaissait trop bien la funeste influence que la crainte d'une disette devait avoir sur ses amis fit tout, par sa ferme contenance et par ses assertions réitérées, pour leur persuader que son cousin viendrait à la fin et que l'approvisionnement de la place n'était que retardé. Ce retard n'en était pas moins alarmant.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Fisher seul écouta les calculs de son chef et vit les craintes publiques sans en être ému. S'applaudissant en secret de sa prévoyance, il allait de fenêtre en fenêtre, appliquant son oreille contre les volets pour épier le signal de la bohémienne.

—La voici! s'écria-t-il enfin, les yeux brillans de joie. Archer, viens avec moi, mais ne dis rien à personne. Écoute! Entends-tu ces trois coups frappés à la fenêtre? C'est la vieille femme avec mes douze pains au lait. Je t'en donnerai un tout entier, si tu veux m'ouvrir une fenêtre.

—T'ouvrir une fenêtre! interrompit Archer, c'est ce que je ne ferai ni pour toi, ni pour la bohémienne; mais je saurai bien avoir tes pains au lait sans cela. Attends un peu : il y a quelque chose de plus important que tes pains au lait. Il faut que je songe à l'approvisionnement de tous.

A ces mots il convoqua un conseil, et proposa de faire une souscription, dont le montant serait confié à la bohémienne, pour leur acheter des provisions. Archer contribua lui-même pour une guinée. A l'aspect de la pièce d'or, toute la troupe battit des mains, et la popularité du chef se releva en même temps que l'espoir des provisions nouvelles. On écrivit donc une liste de ce qu'on voulait : l'argent fut enveloppé dans le papier qui contenait cette liste; et, après avoir brisé le carreau de verre qui se trouvait derrière le trou ovale pratiqué au volet, Archer y fit passer un sac avec le paquet destiné à la bohémienne. Celle-ci promit d'être exacte, et remplit le sac des pains au lait de Fisher. Le sac fut remonté en triomphe, et chacun se réjouit à l'avance de l'idée que bientôt cet ingénieux procédé lui procurerait un splendide repas. Les pains au lait furent un peu endommagés en passant à travers l'étroite ouverture de la fenêtre; mais Archer se mit aussitôt à scier le volet pour en agrandir l'ouverture, et brisa les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

carreaux des autres fenêtres, correspondans aux trous des volets, pour prévenir tout soupçon et pour faire croire que les assiégés avaient agi ainsi, afin de renouveler l'air de leur prison volontaire.

Quel dommage que tant d'industrie fût aussi mal employée !

Le lecteur intelligent aura peut-être été surpris que la bohémienne fût si exacte à remplir ses engagemens envers Fisher; mais nous ferons observer que cette intégrité apparente n'était que de la ruse : elle avait été exacte, afin d'être employée de nouveau, et qu'on eût assez de confiance en elle pour lui remettre la souscription qu'elle prévoyait devoir être proposée au sein de la garnison affamée. Elle n'eut pas plus tôt reçu les fonds que son but se trouva rempli.

Le moment du dîner arriva — trois, quatre, cinq, six heures sonnèrent successivement à l'horloge, mais le signal, auquel on prêtait une oreille inquiète, ne se faisait point entendre. La matinée avait été bien longue, et Archer avait eu bien de la peine à persuader aux siens de ne pas dévorer les restes de leurs provisions, avant d'en avoir de nouvelles. Ceux qui avaient montré la confiance la plus aveugle dans les promesses de la vieille se montraient alors les plus impatiens dans l'attente de ses résultats.

Archer avait mis l'impartialité la plus scrupuleuse dans le partage des provisions, afin de contenter tout le monde; aussi fut-il étonné et indigné de voir que son impartialité même fût inculpée.

Juste retour des choses d'ici-bas !

Il avait été le premier à taxer son maître d'injustice, et lui-même ne pouvait supporter l'idée d'une imputation semblable de la part des autres. Il faisait alors la triste

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

expérience des joies du pouvoir, et du plaisir qu'il y avait à diriger une tourbe dénuée de raison.

—N'ai-je pas fait tout ce que je pouvais pour vous complaire? leur dit-il. N'ai-je pas dépensé mon argent pour vous procurer des vivres? N'ai-je pas partagé avec vous mon dernier morceau? Ai-je enfin mangé une seule bouchée de pain aujourd'hui? N'ai-je pas travaillé pour vous jusqu'au soir? N'ai-je pas veillé toute la nuit pour vous? N'ai-je pas eu toutes les peines, toute l'anxiété de notre situation. Jetez les yeux autour de vous, et voyez les résultats de mes efforts, de mes travaux, de ma générosité. Eh bien! vous me regardez comme un tyran, parce que je voudrais que vous eussiez le sens commun. Ne voilà-t-il pas encore dans ma main mon pain au lait tout entier? Ne l'ai-je pas arraché par mon industrie de ce stupide égoïste (désignant Fisher), qui n'aurait jamais pu se procurer un seul de ses douze pains au lait, si je ne lui avais montré comment il fallait s'y prendre? Il en a mangé onze pour sa part, depuis ce matin, sans en offrir un seul morceau à qui que ce soit d'entre nous; mais je dédaigne de manger, moi, celui qui m'appartient à si juste titre, quand je vois autour de moi tant de créatures affamées qui le convoitent de l'œil. Je ne voulais pas toucher à un morceau de cette dernière ressource; mon intention était de vous prier de la garder en réserve jusqu'à l'heure du souper, où vous en sentirez peut-être plus durement encore le besoin, et Davis, qui ne peut supporter la moindre contrariété dans ses plaisanteries, et qui ne songe à rien au monde qu'à son propre plaisir, Davis m'appelle un tyran! — Vous m'avez tous juré de m'obéir, et lorsque la première chose que je vous demande de faire est pour votre bien, ce que vous reconnaîtriez si vous aviez le moindre sens commun, vous vous révoltez contre moi! Traîtres! — fous! — ingrats que vous êtes!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Incapable de maîtriser la violence de son émotion, Archer se promenait de long en large, tandis que la foule mécontente gardait un morne silence.

— Voici, continua-t-il en posant la main sur l'épaule du petit Melson, voici le seul qui n'ait pas proféré un mot de reproche ou de plainte; et cependant il n'a eu qu'un seul morceau de pain, que je lui ai donné moi-même ce matin. — Tiens, dit-il en saisissant le pain au lait que personne n'avait osé toucher, prends-le; il est à moi, je te le donne. Quoique tu sois un Greybeard, tu le mérites: mange-le et fais-toi Archer. Tu seras mon capitaine; veux-tu? ajouta-t-il en élevant l'enfant dans ses bras au-dessus de ses compagnons.

— Je t'aime à présent, répondit l'enfant d'un ton ferme; mais j'aime encore mieux Tony Grey: il a toujours été mon ami, et il m'a conseillé de ne prendre jamais aucun de ces noms détestables d'Archer ou de Greybeard; ainsi je ne le ferai point. Quoique je sois enfermé ici, je n'ai rien de commun avec vous. J'aime le docteur Middleton: il n'a jamais été injuste envers moi, et j'ose dire qu'il a de bonnes raisons, comme dit Grey, pour nous empêcher d'aller dans ce vieux bâtiment: c'est son affaire d'ailleurs.

Au lieu d'admirer le bon sens et la fermeté de cette réponse, Archer eut la faiblesse de laisser Davis arracher des mains du pauvre enfant le pain au lait auquel il n'avait pas encore touché. Celui-ci essaya en vain de le jeter par le trou de la fenêtre, mais il retomba dans la salle. Les Archers se jetèrent dessus, et ce fut Fisher qui le mangea.

Archer vit cette scène honteuse, et il sentit qu'il n'avait pas bien agi en ne s'y opposant pas. Quelques instans auparavant, il avait exalté sa propre générosité, et quoiqu'il eût subi l'injustice des siens, il n'avait au moins aucune action de ce genre à se reprocher. Il s'éloigna du pauvre petit Greybeard, et s'asseyant à l'extrémité de la table, il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

se cacha la figure dans ses mains, et demeura quelques momens immobile dans cette posture.

— Eh quoi! dit Davis, n'était-ce pas une excellente plaisanterie?

—Bah! s'écria Fisher, quelle folie de tant s'affecter pour un pain au lait!

— N'y pense plus, Archer, si c'est à cause de moi que tu t'affliges, dit le petit Greybeard en essayant doucement de lui ôter les mains ds dessus sa figure.

Archer se leva et fit monter l'enfant sur la table. A cet aspect, ses amis furieux firent entendre un murmure général. — Il nous abandonne! Il trahit son parti! Il veut se faire Greybeard! Après nous avoir entraînés dans la révolte, il veut nous laisser là!

—Non, je ne veux pas vous quitter! s'écria Archer avec véhémence. Personne ne m'accusera de trahir mon parti. Je resterai avec les Archers, qu'ils triomphent ou non, jusqu'au dernier moment. Mais cet enfant, je le dis hautement, et prenez-le comme vous voudrez, mutinez-vous, révoltez-vous contre moi, jetez-moi par la fenêtre si cela vous plaît; appelez-moi traître, lâche, Greybeard — cet enfant, voyez-vous, vaut mieux que vous tous ensemble; je le défendrai contre le premier qui se permettra de lever un doigt sur lui; et mon dernier morceau de pain sera pour lui. Qui osera le toucher?

Le ton ferme, le regard imposant qui accompagnèrent ces paroles, et la conviction que Melson méritait la protection d'Archer, firent taire un instant la foule mécontente: mais la tempête grondait encore sourdement.

Aucun bruit de jeux ne se faisait entendre. Point de raquettes, point de balles, point de billes. Les uns retirés dans un coin émettaient à voix basse le souhait qu'Archer ouvrît les portes et les fenêtres et se rendît à l'ennemi. Les autres étendaient les bras, bâillaient, en s'agitant de long

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

en large et demandaient de l'air, des vivres ou de l'eau. Fisher et ses neuf partisans qui avaient eu tant de confiance en la vieille bohémienne, s'abandonnaient au plus profond désespoir. Il était huit heures : l'obscurité s'accroissait de minute en minute, et l'on n'avait ni chandelles, ni moyen d'obtenir de la lumière. La perspective d'une longue nuit à passer encore dans l'obscurité augmentait le mécontentement général. Davis à la tête des ennuyés, et Fisher à la tête des mécontens affamés, entourèrent Archer et le petit nombre de braves qui ne s'étaient pas encore laissé abattre, et lui demandèrent combien de temps il espérait les cloîtrer encore dans cette noire prison, et s'il voulait qu'ils mourussent tous de faim par amour pour lui?

L'idée de se rendre était encore plus insupportable pour Archer que tout le reste; il vit que la majorité, son argument habituel, était contre lui. Il fut donc obligé de s'abaisser à l'emploi des moyens de persuasion. Il flatta les uns de l'espoir d'obtenir des vivres de son cousin de la ville; aux autres il rappela leurs promesses; il exalta les anciennes prouesses des plus braves, et fit rougir les lâches en leur répétant leurs vanteries du commencement de la révolte.

Il fut à la fin décidé qu'à tout événement on tiendrait bon : après avoir pris cette résolution, les Archers se couchèrent pour passer une seconde nuit, au milieu de cette obstination fatigante et tout près de défaillir.

Archer dormit plus long-temps et plus profondément que de coutume le lendemain matin, et, lorsqu'il se réveilla, il se trouva les mains liées derrière le dos. Trois ou quatre écoliers tenaient ses pieds en respect, pendant que les tremblantes mains de Fisher passaient sous ses jambes la corde qui allait le garrotter. Avec toute la force de la rage, Archer se débattit : — A moi, *mes Archers*, mes

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

amis, mon parti! s'écria-t-il d'une voix tonnante, secourez-moi contre des traîtres!

Mais tout le monde s'éloigna. Davis, en particulier, se tint à l'écart, ricanant et regardant en silence ce qui se passait: —Excuse-moi, Archer, dit-il enfin; mais vraiment tu as l'air si drôle! Tu es magnifique dans tes ruades! — Ne te fâche pas; mais je suis si faible que je ne puis m'empêcher de rire aujourd'hui.

Tout-à-coup la corde craqua.

— Ses mains sont libres! Il est libre! s'écrièrent les plus petits en s'enfuyant.

Archer s'élança d'un bond sur Fisher; et, le saisissant au collet d'une main puissante, il lui demanda sévèrement ce que tout cela signifiait.

—Demande à mon parti, dit Fisher épouvanté. Demande à ceux qui m'ont mis en avant.

—Ton parti! s'écria Archer, avec un regard plein d'un indéfinissable mépris; ton parti, reptile! Un être tel que toi peut-il avoir un parti?

— Certainement, reprit Fisher en arrangeant son collet qu'Archer, dans sa surprise, venait de lâcher. Certainement. Pourquoi pas? On peut avoir un parti aussi bien que toi, je le suppose. J'ai mes neuf Fishermen [1], moi.

A ces mots prononcés avec une importance solennelle, malgré sa colère, Archer ne put s'empêcher de rire. — Ses Fishermen! répéta-t-il.

—Et pourquoi ne dirait-on pas les Fishermen aussi bien que les Archers, s'écrièrent les partisans de Fisher? Un parti en vaut bien un autre: la question est de savoir qui aura la haute main des deux; et, quant à tes mains, à toi, nous les avions tout à l'heure solidement attachées.

—C'est vrai, Davis, répondit Archer en s'adressant à celui-

[1] *Fishermen*, pêcheurs.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ci, qui paraissait approuver le jeu de mots des Fishermen. Ris, mon garçon, ris bien : ami ou ennemi, c'est tout un pour *toi*. Je sais apprécier ton amitié à sa juste valeur maintenant. Tu es un compagnon qui n'a pas son pareil lorsque le soleil brille; mais, si le temps se brouille et s'obscurcit, tu tournes le dos, et disparais en un clin-d'œil.

Archer sentit vivement alors la différence d'un camarade à un ami, différence que l'on ne découvre souvent que trop tard dans la vie.

— Je n'ai donc pas un ami, dit-il; pas un ami véritable parmi vous? Vous avez eu le cœur de me voir les mains liées derrière le dos comme un voleur. Que signifie un tel parti? Quoi! vous restez muets?

— Nous voulons des vivres! crièrent les Fishermen. Que signifie en effet un tel parti et un tel chef qui ne sait rien *faire pour les siens*?

— Et n'ai-je donc rien fait?

— N'écoutons plus ses beaux discours, dit Fisher. Nous sommes tous contre toi, vois-tu. J'ai conseillé à mes amis, s'ils ne veulent pas mourir de faim, de ne plus te regarder comme chef, et le docteur Middleton nous pardonnera, j'en suis sûr.

Comptant sur le silence approbatif de l'assemblée, Fisher se rapprocha de nouveau d'Archer avec une corde. Un faible cri s'éleva : — Non, non, ne l'attache pas!

Archer se tint immobile; mais au moment où Fisher le toucha, il le renversa sur le carreau d'un violent coup de pied; et, se tournant vers les autres, les yeux pleins d'une *indignation* furieuse : — Archers! s'écria-t-il.

A ce moment une voix se fit entendre à la porte : c'était celle de Grey : — Ouvrez! disait-il, j'ai un plein panier de provisions pour votre déjeuner.

Ces mots furent accueillis par des cris de joie universels: — Des provisions! A déjeuner! Vive Tony Grey!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Grey promit, sur l'honneur, que, s'ils voulaient ouvrir la porte, personne n'entrerait avec lui, et qu'on n'en tirerait point avantage contre eux. Cette promesse fut suffisante, même pour Archer.

— Je vais lui ouvrir moi-même, dit-il, car je suis bien sûr qu'il ne manquera point à sa parole.

Aussitôt il enleva les pièces de bois qui défendaient la porte; et, après avoir négocié la mise en liberté du petit Melson, Grey fit son entrée avec le panier de provisions et ferma soigneusement la porte derrière lui.

La joie et la gratitude brillèrent sur toutes les physionomies, lorsqu'il ouvrit le panier et couvrit la table d'un succulent déjeuner. Cent questions lui furent adressées à la fois : — Mangez d'abord, disait-il, nous causerons ensuite. Cette affaire fut promptement expédiée par ces actifs estomacs qui n'avaient pris aucune nourriture depuis plus de vingt-quatre heures. Leur curiosité s'accroissait en raison contraire de leur appétit.

— Qui nous envoie à déjeuner? Le docteur Middleton le sait-il? Telles furent les questions répétées par chaque bouche.

— Il ne le sait pas, répondit Grey, et la première chose que j'aie à vous dire, c'est que je viens partager votre prison. Je dois rester ici jusqu'à ce que vous cédiez. C'est à cette seule condition que M. Middleton m'a permis de vous apporter des vivres, et vous n'en aurez plus à l'avenir.

Tous les yeux se portèrent sur le panier vide. Mais Archer qui sentait renaître en lui l'esprit de parti à moitié vaincu, avec les forces qu'il avait puisées dans le déjeuner, se répandit en exclamations louangeuses sur la magnanimité de Tony Grey, qu'il supposait venir se ranger sous son drapeau.

— Et tu viens te donner à nous, n'est-ce pas? Tu es un noble et bon camarade, Grey!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Non, répondit Grey d'un ton calme, mais j'ai l'espoir de vous persuader, ou plutôt de vous convaincre, que c'est vous qui devez vous réunir à moi.

— C'eût été pour toi une tâche facile de nous persuader ou de nous convaincre, si tu veux, dit alors Davis, si tu t'étais adressé aux Archers à jeun; mais les Archers bien repus, c'est tout autre chose. César lui-même après déjeuner, vois-tu, est une tout autre personne, ajouta-t-il en montrant Archer.

— Vous pouvez parler pour vous-même, M. Davis, répliqua fièrement le héros insulté, mais non pour moi, ni pour les Archers en général, s'il vous plaît. Nous avons débarricadé la porte sur la foi de la promesse de Grey. Ce n'était pas se rendre. Il eût été aussi difficile, je le jure, de me persuader ou de me convaincre de céder contrairement à mon honneur, aussi bien avant qu'après déjeuner.

Ces fières paroles furent applaudies par la plupart des Archers qui avaient oublié déjà les souffrances de la faim; mais non par Fisher, dont l'estomac frissonnait encore à l'idée des privations précédentes.

— Quelle absurdité et.... Ici l'orateur s'arrêta pour chercher une expression synonyme de la première et qu'il ne put trouver. Quelle absurdité et..... quelle absurdité! dit-il. Eh quoi! vous oubliez que l'heure du dîner, l'heure du souper et l'heure du déjeuner reviendront successivement encore! A quoi sert donc de tant parler de persuasion et de conviction? Nous ne devons pas recommencer ce que nous avons fait hier. Je ne vois pas, moi, ce que notre honneur aurait à faire là-dedans; et, pour ma part, je consentirais volontiers à en être quitte pour le fouet, que j'ai subi plus d'une fois pour moins que cela. — Oui, je soutiens qu'il vaudrait mieux pour nous tous être fouettés une bonne fois, ce qui ne peut manquer de nous arriver tôt ou tard

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

au dénouement de tout ceci, que de rester emprisonnés sans dîner, sans souper, sans déjeuner, uniquement parce que M. Archer ne veut pas céder à cause de son honneur compromis. C'est absurde!

Les plus prudens des Fishermen semblèrent mûrement délibérer entre eux après la conclusion de ce discours qui avait si éloquemment exposé les argumens de leur estomac.

— Mais, objecta Grey, si nous cédons, j'espère que ce ne sera pas uniquement pour avoir à dîner, messieurs. Si nous cédons, Archer.....

— Ne t'adresse point à moi, interrompit Archer, qui luttait avec son orgueil; tu n'auras plus occasion de chercher à me séduire. Je n'ai plus de pouvoir, plus de parti, tu le vois! Je reconnais à présent que je n'ai même pas d'amis, et je ne dois plus prendre soin que de moi-même. On m'abandonne comme chef, à ce que je vois. Cet ignoble Fisher, avec son parti de Fishermen, allait me lier les pieds et les mains, si je ne l'avais pas renversé d'un coup de pied, au moment où tu as frappé à la porte, Grey; et peut-être toi-même vas-tu te réunir contre moi au parti de cet imbécile de Fisher?

Grey se hâtait de protester qu'il n'avait aucune intention de se réunir à aucun parti, lorsqu'un changement subit apparut sur la physionomie d'Archer.

— Silence! s'écria celui-ci d'un ton impérieux.

Il se fit un silence profond. On entendit du dehors siffler le commencement d'un air, qui parut tout-à-fait inconnu à tous les écoliers, excepté à Archer qui en siffla aussitôt la dernière partie.

— Ah! ah! dit-il en jetant un regard triomphant sur Grey; c'est un moyen d'entretenir une correspondance secrète, pendant qu'on est en prison, ingénieuse méthode que j'ai apprise de l'opéra de *Richard Cœur-de-Lion*. Je sais tirer parti de tout, comme vous voyez. — Ami, es-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tu là, enfin? cria-t-il à travers le trou du ventilateur.

— Oui, mais l'accès du trou est défendu par un barreau de fer.

— Fais le tour pour arriver à la fenêtre, et remplis notre sac; nous le tirerons à nous en deux minutes, mon garçon, et nous nous moquerons des barreaux de fer.

Archer fit passer son sac avec joie, tandis que son cousin se hâtait de le remplir: — Tire vite — hâte-toi. Le jardinier va revenir de dîner et nous serons pris. Il a monté la garde tout le jour auprès du ventilateur; et, quoique j'aie guetté le moment de son départ, jusqu'à ce qu'il fît noir comme dans un four, je n'ai pu approcher de vous. Je ne sais pas ce qui peut l'avoir éloigné maintenant: hâte-toi de tirer le sac.

Le sac pesamment chargé fut aussitôt enlevé.

— En as-tu encore? demanda Archer.

— Oui, beaucoup; descends-le vite; j'en ai apporté plein le sac du tailleur, qui est trois fois aussi grand que le vôtre, et j'ai changé de vêtemens avec son garçon, de sorte que personne n'a pris garde à moi dans la rue.

— C'est mon cousin! dit Archer triomphant à ses amis. Voilà un ami dévoué! c'est mon cousin germain; je reconnais mon sang! — Remplis le sac, Édmond.

Trois fois le sac descendit et remonta lourdement chargé, et à chaque fois qu'Archer en vidait le contenu, de bruyantes acclamations se faisaient entendre.

— Je n'ai plus rien! cria enfin le cousin Edmond.

— Va-t'en bien vite alors! Merci, cousin!

On passa alors en revue les richesses dont on était possesseur, revue délicieuse, et pendant laquelle les mains actives de la garnison ravitaillée disposaient en ordre les provisions et les classaient sur la table. Archer, au comble de la gloire, promenait son regard sur la foule dont il était alors le maître incontesté. Davis qui, dans l'adversité

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

comme dans la prospérité, ne manquait pas d'apercevoir les faibles de ses amis, poussa du coude Tony Grey, qui considérait cette scène d'un air pensif.

— Ami, lui dit-il, tu me fais l'effet d'un philosophe et Archer d'un héros.

— Mon cher Davis, répliqua Archer, fais de l'esprit tant que tu voudras, mais à coup sûr tu ne seras jamais un héros, toi.

— Non, non, reprit Davis, les gens d'esprit ne sont pas des héros, uniquement parce qu'ils ont de l'esprit; tu as l'esprit un peu dérangé, toi, aujourd'hui, et c'est pourquoi tu as des droits légitimes à l'héroïsme.

— Ris, si tu veux, je ne suis pas un tyran, va. Je ne veux réprimer l'esprit de personne : je ne puis dire pourtant que j'admire les calembourgs.

— Ni moi non plus, dit l'ignoble Fisher, qui faisait subitement volte-face du côté de celui qu'il avait trahi si lâchement dans le malheur, ni moi non plus, dit-il en écornant les bords d'un gâteau appétissant. Je hais les calembourgs, et je ne peux jamais comprendre les pointes de Davis; et puis tout le monde peut faire des calembourgs; et à quoi sert l'esprit d'ailleurs, par exemple, lorsqu'il s'agit de traiter la question du dîner ou toute autre affaire de cette importance? — Dieu me bénisse! Archer, continua-t-il d'un ton familier, quel délieux aspect ont toutes ces bonnes choses! Ma foi, il est certain que nous avons bien des obligations à toi et à ton cousin. Je croyais bien qu'il ne viendrait pas. A présent nous pourrons tenir bon tant qu'il nous plaira. — Voyons, dit-il en divisant les provisions sur la table. Nous pouvons tenir aujourd'hui, demain tout le jour, et une partie du jour suivant peut-être. Oui, nous pouvons défier à présent le docteur et tous les Greybeards, et le docteur cédera, sans aucun doute, car il ne sait rien de notre position, et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

il nous croit tous faibles et affamés; et puis il aura peur de nous laisser périr de faim en nous tenant tête pendant trois jours entiers, parce qu'il en sera bruit dans la ville. Ma tante Barbara, la première, irait vingt fois chez lui, j'en suis sûr, avant que ce temps soit écoulé; et puis, vous savez, si nous périssions, ce serait un cas de potence pour lui, ce qui est bien autrement grave qu'une barricade devant la justice, voyez-vous.

Archer n'avait pas donné à cette harangue toute l'attention qu'elle méritait : son regard était fixé profondément sur Grey.

— A quoi penses-tu, Grey? demanda-t-il enfin d'un ton impatient.

— Je pense, répondit Grey, que le docteur Middleton doit croire que j'ai trahi sa confiance en moi. Le jardinier a reçu l'ordre de quitter son poste une demi-heure pendant que je serais admis parmi vous. Cette demi-heure s'est prolongée près d'une heure par suite de sa négligence. Je ne serais jamais venu vous trouver, si j'avais pu prévoir cette circonstance. Le docteur Middleton s'est fié à moi, et bientôt il se repentira de cette confiance.

— Grey, s'écria Archer avec énergie, il ne se repentira point de sa confiance en toi, et toi, tu ne regretteras point non plus d'être venu parmi nous : tu reconnaîtras que nous avons quelque honneur, ainsi que toi-même, et je prendrai soin de ton honneur avec autant de sollicitude que du mien.

— Oh! oh! interrompit Davis, les héros vont-ils donc changer de rôles maintenant? Eh quoi! le chef des Archers s'amuse à parler sentiment au chef des Greybeards, et au milieu de son propre parti encore!

— De mon parti! répéta Archer d'un air dédaigneux. J'ai rompu avec les partis! J'ai trop éprouvé de quels individus se formaient ces partis! J'ai senti cruellement

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'absence d'un ami, et je suis résolu de m'en faire un, si je puis.

— C'est déjà fait, dit Grey en lui tendant la main.

— Ouvrez les portes! ouvrez les fenêtres! A bas les barricades! — Je me rends par considération pour Grey : il ne perdra rien de son crédit auprès du docteur à cause de moi.

— Non, dit Grey, ce n'est pas pour moi qu'il faut céder.

— Eh bien! je me rends pour faire ce qui est *honorable.*

— Pourquoi pas pour faire ce qui est raisonnable? reprit Grey.

— *Raisonnable!* Oh! la première chose à penser, pour un homme de cœur, c'est de faire ce qui est honorable.

— Et comment connaîtra-t-il ce qui est honorable, à moins de raisonner?

— Ses propres sentimens ne lui disent-ils pas ce qui est honorable?

— Eh quoi! tes sentimens n'ont-ils pas changé du tout au tout dans l'espace de quelques heures?

— Oui, avec les circonstances; mais, à tort ou à raison, dès que je vois une chose honorable à faire, je la fais sans hésiter.

— Mais tu ne peux décider qu'une chose est honorable ou non, sans raisonner, et ce que tu nommes sentiment même, ce n'est qu'une sorte de raisonnement plus rapide.

— Eh bien! le plus vite est le mieux.

— Peut-être que non. Nous sommes plus en état de raisonner juste lorsque nous ne sommes pas si pressés.

— Mais, objecta Archer, quelquefois nous n'avons pas le temps de raisonner.

— Tu reconnaîtras cependant, répliqua Grey en sou-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

riant, qu'il n'y a qu'un fou qui puisse trouver honorable de faire ce qu'il ne doit pas. Ne vaut-il donc pas mieux commencer par raisonner pour trouver d'abord ce qui est juste?

— Certainement.

— Est-ce donc ainsi que tu as fait, toi, Archer? et as-tu trouvé, après y avoir mûrement réfléchi, que tu avais le droit de défendre l'entrée de sa propre école au docteur Middleton, parce qu'il ne voulait pas que vous entrassiez dans l'un de ses bâtimens?

— Non; mais je n'aurais jamais songé à me faire chef d'une révolte contre lui, s'il n'avait point fait preuve de partialité contre nous; et si, toi, tu t'étais mis franchement en colère contre moi, du premier coup, lorsque ton théâtre a été détruit, ce qui eût été tout naturel, au lieu de te retirer en sournois, et de nous faire interdire l'entrée du bâtiment pour te venger de nous, rien de tout ce qui est arrivé n'aurait eu lieu.

— Eh quoi! dit Grey, me soupçonnes-tu donc capable d'une action aussi basse, lorsque tu ne m'as jamais vu commettre ni entendu dire que j'eusse commis quelque lâcheté de ce genre, et lorsque tu n'en as aucune preuve?

— Veux-tu m'affirmer, sur ta parole d'honneur, Grey, avant que personne soit introduit ici, que tu n'as pas fait ce dont je te soupçonnais?

— Je te le jure sur l'honneur! je n'ai jamais directement ni indirectement parlé au docteur Middleton au sujet de ton théâtre.

— Eh bien! dit Archer, j'en suis plus content que si j'avais trouvé mille guinées! Tu es mon ami maintenant, mon véritable ami!

— Et le docteur Middleton, pourquoi l'as-tu soupçonné sans raison, ainsi que moi?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Quant à lui, reprit Archer, il est ton ami, et tu fais bien de le défendre : je ne dirai pas un mot contre lui. Es-tu satisfait ?

— Non, pas tout-à-fait.

— Pas tout-à-fait ! En vérité, tu n'es pas raisonnable.

— Au contraire ; car je ne veux pas que tu cèdes par amitié pour moi, pas plus que par honneur, mais par raison. Si tu cèdes à la raison en ce moment, une autre fois tu te laisseras aussi diriger par la raison.

— C'est juste ; mais, au moins, n'exalte pas ton triomphe sur moi, parce que tu es sur un meilleur terrain dans cette discussion.

— Et comment le pourrais-je ? reprit Grey. Tu es à présent sur le même terrain que moi-même, n'est-ce pas ? Ainsi, c'est ensemble que nous triomphons.

— Tu es un noble ami ! dit Archer. Et aussitôt il se mit à jeter bas les fortifications de la place, et chacun des siens s'empressa de l'aider avec joie. La salle fut remise en ordre en quelques minutes ; les volets furent ouverts, et la lumière du jour vint éblouir les yeux des Archers, accoutumés à l'obscurité de leur prison. On ouvrit ensuite les fenêtres, et la première sensation de l'air frais parut délicieuse à leurs poitrines oppressées. La vaste cour ombragée d'arbres verts leur offrit son aspect accoutumé, et l'espoir de l'exercice et de la liberté ranima les physionomies abattues de ces prisonniers volontaires.

Mais, hélas ! ils n'étaient pas encore en liberté ! L'idée du docteur Middleton et la crainte de sa vengeance faisaient frissonner tous les cœurs. Après avoir envoyé leur soumission par un ambassadeur, ils se tinrent en silence, pâles et inquiets, dans l'attente du sort qui leur était réservé.

— Ah ! dit Fisher en levant les yeux sur les carreaux brisés des fenêtres, voilà ce qui fâchera le plus le docteur ! Il ne nous *le* pardonnera jamais !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Chut! le voici! lui répondit-on de tous côtés.

Un pas ferme et mesuré se fit entendre de plus en plus proche. Archer ouvrit la porte toute grande, et le docteur Middleton entra. Fisher tomba aussitôt à genoux.

— Je n'aime point à voir les gens à genoux devant moi; levez-vous, monsieur Fisher! — J'espère que vous êtes tous convaincus que vous avez mal agi, messieurs?

— Oui, monsieur, ils le sont tous, et je le suis aussi. C'est moi qui ai été l'instigateur, le chef de la révolte. Punissez-moi ainsi que vous le jugerez à propos, je me soumets; vos châtimens, votre vengeance doivent tomber sur moi seul.

— Monsieur, dit le docteur Middleton avec calme, je m'aperçois que, malgré tout ce que vous avez pu apprendre dans le cours de votre éducation, on ne vous a point enseigné la véritable signification du mot punition. Punition et vengeance ne sont point la même chose, monsieur : une *punition* est une peine infligée avec un espoir raisonnable d'empêcher ceux qui la subissent de faire à l'avenir ce qui pourrait nuire à eux-mêmes et aux autres; la *vengeance* ne songe pas à l'avenir : c'est l'expression du ressentiment qu'on éprouve d'une injure passée. Je n'ai point de ressentiment, vous ne m'avez point fait d'injure.

Plusieurs des plus petits rebelles élevèrent un timide regard vers les fenêtres.

— Oui, je le vois bien, vous avez cassé les carreaux de mes fenêtres : c'est un bien petit dommage.

— Oh monsieur! que vous êtes bon! que vous êtes généreux! s'écrièrent ceux qui avaient montré le plus d'épouvante. — Il nous pardonne tous!

— Un instant, reprit le docteur Middleton, je ne puis vous pardonner. Je ne me vengerai point de vous, mais je dois vous punir. — Vous vous êtes révoltés contre la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

juste autorité qui m'est nécessaire pour vous conduire et vous gouverner, puisque vous n'avez pas une raison assez développée pour vous diriger vous-mêmes. Sans soumission à vos maîtres, comme enfans, votre éducation est impossible : sans soumission aux lois, comme hommes, ajouta-t-il en s'adressant à Archer, vous ne serez point soufferts dans la société. Vous, monsieur, vous vous regardez comme un homme, à ce que je vois, et vous croyez qu'il est de la dignité d'un homme de ne ne pas se soumettre à la volonté d'un autre. Je n'éprouve aucun plaisir à obliger les autres, hommes ou enfans, à se soumettre à ma volonté; mais ma raison et mon expérience sont supérieures aux vôtres — vos parens pensent ainsi, ou du moins ils ne m'auraient pas confié le soin de votre éducation. Tant qu'ils vous laisseront confiés à mes soins, et que j'aurai quelque espoir de vous rendre plus sages et meilleurs par un châtiment quelconque, je vous infligerai ce châtiment avec fermeté, quand je le jugerai nécessaire, et je le juge nécessaire à présent. Ceci est un sermon bien long, M. Archer : je ne le prêche pas pour étaler ma rhétorique, mais pour convaincre votre intelligence. Arrivons maintenant à votre punition.

— Désignez-la, dit Archer; quelle qu'elle soit, je la subirai sans me plaindre.

— Désignez-la vous-même, reprit le docteur Middleton, et prouvez-moi ainsi que vous comprenez à présent ce que c'est qu'un châtiment.

Fier d'être traité comme une personne raisonnable, et humilié de s'être conduit comme un écolier mutin, Archer demeura muet quelques minutes; puis il répliqua à la fin qu'il préférait ne point désigner son châtiment lui-même. Il répéta toutefois qu'il avait l'assurance de le subir sans regret, quel qu'il fût.

— Eh bien! dit le docteur Middleton, je vous priverai,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pendant deux mois, de l'argent de vos menus plaisirs, parce que vous en avez trop et que vous en avez fait un mauvais usage.

— Monsieur, dit Archer, j'ai apporté avec moi cinq guinées en entrant au collége. Cette guinée est tout ce qui me reste.

M. Middleton reçut la guinée avec un regard approbatif, et lui dit qu'elle serait employée à réparer les dégâts de la salle d'étude. Le reste des coupables attendait, dans un silence respectueux, mais sans crainte lâche, la sentence qui allait être portée contre eux.

— Vous quitterez la cour aux heures de récréation, reprit le docteur, un quart d'heure plus tôt que vos camarades, durant deux mois, à compter de ce jour. Une cloche sonnera pour vous annoncer le moment de rentrer dans la salle d'étude. Je vous fournis l'occasion de regagner ma confiance par votre ponctualité.

— Oh! monsieur! nous rentrerons à l'instant même où la cloche sonnera — vous aurez confiance en nous! s'écrièrent-ils tous vivement.

— Je mérite votre confiance, je l'espère du moins, car mon premier désir est de vous rendre tous heureux. Vous ne savez pas la peine que j'ai éprouvée en vous privant si long-temps de nourriture!

D'un commun accord, les écoliers coururent à l'endroit où ils avaient déposé leurs dernières provisions. Archer les remit au docteur, fier de prouver que ce n'était point la nécessité qui les avait contraints à se soumettre.

— Voici pourquoi, continua le docteur, après avoir repris son air de bienveillance accoutumé, voici pourquoi je ne voulais pas qu'aucun de vous entrât dans le vieux bâtiment qui est au fond de la cour. J'avais été informé qu'une troupe de bohémiennes, dont l'une était dangereusement malade d'une fièvre contagieuse, s'y était in-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

troduite par une fenêtre extérieure et y avait passé la nuit précédente. J'avais jugé à propos de ne pas vous dire mes raisons d'agir ainsi, pour ne point alarmer vos amis et vous-mêmes. J'ai fait nettoyer et purifier ce bâtiment : vous y pourrez retourner quand il vous plaira. Les bohémiennes ont été chassées hier de la ville.

— Tu avais raison, Grey, dit tout bas Archer; c'était moi qui étais injuste.

— La vieille femme, que vous aviez chargée d'acheter des vivres, continua le docteur, a échappé à la fièvre, mais non à la prison, où elle a été confinée hier, pour vous avoir escroqué votre argent. — Quant à vous, M. Fisher, je ne vous punirai point — je n'ai aucun espoir de vous rendre plus sage ni meilleur. — Connaissez-vous ce papier?

Le papier en question avait l'air d'être une note de chandelle et d'amadou.

— C'est moi qui l'ai chargé d'acheter ces objets, monsieur, dit Archer en rougissant.

— Et lui aviez-vous dit de ne les pas payer?

— Non, monsieur; je lui ai donné au contraire une demi-couronne tout exprès.

— Je le savais; mais il a jugé à propos d'appliquer cet argent à son usage personnel : il l'a donné à la bohémienne pour qu'elle lui achetât douze pains au lait, et, afin d'obtenir à crédit les chandelles et l'amadou, il s'est servi de ce nom, continua le docteur en faisant voir, sur l'autre côté de la note, le nom de Grey qui était signé au bas de l'un de ses devoirs.

— Je vous jure, monsieur..... dit Archer.

— Vous n'avez pas besoin de protester, monsieur, dit le docteur Middleton; je ne puis suspecter un élève de votre caractère d'avoir pris aucune part à une action aussi basse. — Lorsque le marchand eut refusé à M. Fisher les objets qu'il demandait, à moins qu'il ne les payât comp-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tant, il fit usage du nom de Grey, qui était connu du marchand. Mais cet homme vit quelque chose de louche dans l'achat de l'amadou et du briquet, et vint m'informer de cette circonstance. Rien ne m'affligea plus d'abord, dans toute cette affaire, que d'y voir figurer le nom de Grey.

Un cri général, au milieu duquel se faisait entendre distinctement la voix d'Archer, protesta de l'innocence de Grey. Le docteur Middleton contempla d'un air satisfait l'expression honnête et animée des visages de ses jeunes élèves.

— Archer, dit-il en prenant celui-ci par la main, je suis charmé de voir que vous vous soyez corrigé presque entièrement de votre esprit de parti. Je désire que vous puissiez conserver long-temps un ami tel que celui qui est auprès de vous à présent. — Quant à vous, M. Fisher, sortez d'ici ; vous n'y remettrez jamais les pieds.

Fisher sollicita vainement Archer et Grey d'intercéder pour lui. Tout le monde lui tourna le dos avec mépris, et il partit en répétant d'une voix dolente : — Que vais-je dire à ma tante Barbara ?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

MADEMOISELLE PANACHE.

PREMIÈRE PARTIE [1].

Mistriss Temple avait deux filles, Emma et Hélène, à l'éducation desquelles elle avait apporté le plus grand soin. Celles-ci en retour aimaient tendrement leur mère, et ne se trouvaient jamais plus heureuses que lorsque mistriss Temple avait le loisir de converser avec elles. Elles avaient coutume de lui confier toutes leurs pensées, tous leurs sentimens; de sorte qu'il lui fut facile de les corriger de bonne heure, ou plutôt de leur apprendre à se corriger de leurs petits défauts naturels, et de rectifier ces erreurs de jugement dans lesquelles son défaut d'expérience fait tomber si souvent la jeunesse.

Mistriss Temple habitait la campagne, et sa société ne se composait que de quelques amis intimes; elle s'était appliquée surtout, durant l'éducation de ses filles, à éviter les

[1] La deuxième partie de l'histoire de mademoiselle Panache se trouve dans le Tome II des *Contes moraux*. Le traducteur a cru devoir suivre l'ordre de publication adopté par miss Edgeworth elle-même.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nombreux inconvéniens de ce qu'on appelle des connaissances étendues. Cependant, comme ses filles devenaient grandes, il était nécessaire qu'elles s'accoutumassent peu à peu à voir une plus grande variété de caractères, et plus nécessaire encore qu'elles apprissent à les juger. Il y avait peu de danger pour Emma dans les premières impressions résultant d'un contact subit avec des idées et des figures toutes nouvelles; mais Hélène était d'un caractère plus vif, plus impressionnable, et n'avait pas encore acquis le bon sens que possédait sa sœur. Nous devons faire observer aussi qu'elle avait un penchant naturel pour la nouveauté, et qu'elle se formait quelquefois une idée exagérée de personnes qu'elle n'avait vues que quelques instans. « Ne pas admirer » était un art qu'elle n'avait pas encore appris.

Hélène avait environ de onze à douze ans, lorsque lady Sheffield, de retour du continent, vint résider à son château qui était voisin de l'habitation de mistriss Temple. Cette dame avait une fille, lady Augusta, qui était un peu plus âgée qu'Hélène. Un matin, un bel équipage s'arrêta devant la porte de la maison, et lady Sheffield et sa fille furent annoncées. Nous ne dirons rien, quant à présent, de ces dames, si ce n'est qu'Hélène fut enchantée d'elles, et ne parla pas d'autre chose à sa sœur durant le reste du jour.

Le lendemain matin, comme les deux sœurs étaient à travailler dans la chambre de leur mère, la conversation suivante s'établit entre elles :

— Qu'aimes-tu mieux, ma sœur, le bleu ou l'orange? demanda Hélène.

— Je ne sais; le bleu, je crois.

— Oh! sans doute, c'est le bleu. Et vous, maman?

— Mais c'est une question d'une telle importance, qu'il me faut bien au moins le temps d'y réfléchir. J'ai peur de préférer l'orange pourtant.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— L'orange! Oh! bonne maman! c'est tout-à-fait de mauvais goût. — Mais n'avez-vous pas observé hier que la ceinture de lady Augusta était d'un bleu pâle tout-à-fait remarquable.

— Oui, je l'ai trouvée fort jolie; mais j'ai vu tant d'autres ceintures aussi jolies, que je n'ai rien observé de si remarquable dans celle-ci.

— Elle n'était peut-être pas remarquablement jolie; mais du moins vous conviendrez, maman, qu'elle était bien mise.

— Elle était mise comme toutes les autres ceintures, autant que je puis me le rappeler.

— J'aime passionnément lady Augusta, maman.

— Quoi! parce qu'elle a une ceinture bleue.

— Oh! non; je ne suis pas assez simple pour cela, dit Hélène en riant

— Eh bien! pourquoi l'aimes-tu donc si passionnément? Parce que sa ceinture était bien mise?

— Oh! non, non.

— Pourquoi donc, alors?

— Mais, maman, pourquoi me presser ainsi de questions? Je ne puis pas dire pourquoi: vous savez, souvent on aime les personnes au premier aspect, sans savoir exactement pourquoi.

— On!... Qu'entends-tu par *on*?

— Moi-même et tout le monde.

— Toi, c'est possible, mais non pas tout le monde; car il n'y a que les personnes peu sensées qui aiment ou détestent sans aucun motif.

— Mais j'espère que je ne suis pas au nombre de ces personnes de peu de sens: je voulais dire seulement que je n'y avais pas beaucoup réfléchi, et je suis sûre que, si j'y songeais un instant, il me serait facile de vous en donner une foule de bonnes raisons.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Je me contenterai d'une seule, Hélène.

— Eh bien! maman, pour commencer, je l'aime parce qu'elle est douée d'un bon caractère.

— Tu ne l'as vue qu'une demi-heure! Es-tu bien sûre qu'elle ait un bon caractère?

— Non, maman; mais je suis sûre au moins qu'elle a l'air d'avoir un bon caractère.

— C'est une autre affaire. Toutefois, je reconnais qu'il est raisonnable de se sentir porté à aimer une personne qui a une heureuse physionomie, parce que le caractère a, suivant moi, une puissante influence sur certains muscles du visage. Eh bien! Hélène, quoique tu ne sois pas une grande physionomiste, nous regardons comme avéré que tu ne t'es pas trompée. Quant à moi, cependant, je ne trouve pas que lady Augusta soit douée d'une physionomie remarquablement douce; mais j'espère que je me suis trompée. Est-ce là ton unique raison pour l'aimer si passionnément?

— Oh! ce n'est point ma seule raison : je l'aime parce que..... parce que..... En vérité, maman dit Hélène, un peu impatientée de ne pouvoir justifier convenablement son opinion, je ne me puis rappeler rien de bien particulier; tout ce que je sais, c'est que je l'ai trouvée aimable tout-à-fait.

— Dire que l'on trouve une personne aimable *tout-à-fait*, ce peut être une manière fort commode de s'exprimer; mais je suis obligée de t'apprendre que ce n'est pas là une raison. Je ne comprends pas non plus exactement ce que cela signifie, à moins que tu ne veuilles dire, en d'autres termes, que tu ne veux pas te donner la peine de réfléchir. J'ai bien peur, Hélène, que tu ne sois obligée, à la fin, de te ranger parmi les personnes peu sensées, qui aiment ou haïssent sans savoir pourquoi. Qu'en dis-tu, mon enfant?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Oh! non, en vérité, maman, dit Hélène, un peu piquée, en déposant son ouvrage.

— Ma chère fille, je suis fâchée de te contrarier; mais que sont devenues toutes tes bonnes raisons?

— Oh! je les ai encore, mais je crains de les dire, parce qu'Emma rirait de moi.

— Non vraiment, je ne rirai point, dit Emma. — Et puis, si tu veux, je m'en irai.

— Non, non, reste; je vais les dire tout de suite. Et d'abord, maman, vous savez, avant même que nous eussions vu lady Augusta, tout le monde nous disait combien elle était jolie, aimable, accomplie enfin.

— Tout le monde! dit Emma; mais, autant que je puis me rappeler, personne autre que mistriss Hope et mistriss Lordon.

— Et lady Melville aussi, ma sœur.

— Lady Melville, soit. Eh bien! cela fait trois; mais trois personnes font-elles donc tout le monde?

— Non certainement, reprit Hélène un peu déconcertée. Mais tu m'avais promis de ne pas te moquer de moi, Emma. Plaisanterie à part, maman, je trouve lady Augusta véritablement accomplie. Savez-vous, maman, qu'elle a une gouvernante française? mais j'ai oublié son nom

— Ne te préoccupe pas de son nom; son nom ne fait rien à l'affaire.

— Je me le rappelle à présent; c'est mademoiselle Panache.

— Oh! si lady Augusta possède une gouvernante française, et que celle-ci se nomme mademoiselle Panache, ce sont là des preuves incontestables de l'excellence de son éducation. Mais tu disais que tu avais trouvé lady Augusta véritablement accomplie, ce me semble : qu'entends-tu par accomplie?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Mais qu'elle danse extrêmement bien, qu'elle parle élégamment le français et l'italien, et qu'elle dessine dans la perfection : elle fait des portraits, des portraits en miniature, maman !

— Tu les a vus, j'imagine ?

— Vus ! non, mais j'en ai entendu parler.

— C'est une singulière façon de juger des portraits.

— Mais ce qu'il y a de sûr, au moins, elle touche parfaitement bien du piano, et puis elle est excellente musicienne : j'ai des raisons particulières d'en être certaine.

— Eh ! tu ne l'as pas entendu jouer !

— Non ; mais j'ai vu une chanson italienne, écrite de sa propre main, et c'est elle-même qui l'a mise en musique, m'a-t-elle dit.

— Ainsi, tu as vu sa musique et entendu parler de sa peinture ; excellentes preuves, en vérité ! Et quant à la danse ?...

— Elle m'a dit le nom de son maître à danser, et il m'a semblé que c'était un nom étranger.

— Oh ! alors il doit être excellent, sans aucun doute, dit Emma en riant.

— Mais, sérieusement, je crois qu'elle est fort instruite.

— Et la raison ?

— Je lui demandais si elle avait beaucoup étudié l'histoire ; elle m'a répondu *un peu*, mais d'un air qui voulait dire *beaucoup*. Ah ! Emma, je te surprends encore à rire. Je t'ai vue sourire.

— Pardonne-lui, Hélène ; en vérité, il lui eût été difficile de s'en empêcher, dit mistriss Temple.

— Eh bien ! maman, dit Hélène, un peu honteuse, j'avoue que je me suis trop hâtée dans mon jugement, et toutes mes bonnes raisons se réduisent à rien. Je dirai donc hautement que lady Augusta est d'une ignorance profonde et douée du plus mauvais caractère.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Allons, tu vas maintenant d'un extrême à l'autre : il est possible qu'elle possède tous les talens et les bonnes qualités que tu lui as supposés d'abord. J'ai voulu seulement te représenter que tu n'en avais aucune preuve jusqu'à présent.

— Mais sans doute, maman, c'est faire preuve de bon naturel que de croire une personne étrangère aimable et instruite, lorsque l'on n'a aucune indication contraire. Les étrangers peuvent bien valoir les personnes que nous voyons tous les jours ; nous serions donc injustes envers eux, et peu raisonnables en même temps, si nous regardions leur peu de mérite comme avéré, uniquement parce qu'ils sont étrangers.

— Tu ne raisonnes point avec une logique bien serrée, ma pauvre Hélène. N'y a-t-il donc aucune différence entre estimer les gens accomplis et les regarder comme dénués de tout mérite ?

— Mais alors comment donc faire, maman ? Rester toujours dans l'incertitude et dans le doute, c'est bien désagréable ; et, à première vue, lorsqu'on ne sait rien d'une personne, comment la peut-on juger ?

— Il n'y a point de nécessité, suivant moi, à juger les gens au moment même où ils entrent dans un salon, ou à première vue, comme tu dis ; et, quoiqu'il soit bien désagréable de rester sans cesse dans l'incertitude et dans le doute, c'est pourtant une nécessité qu'il faut subir avec patience, Hélène, si l'on ne veut s'exposer aux conséquences d'un mauvais jugement, ce qui, permets-moi de te l'assurer, ma chère enfant, est infiniment plus désagréable.

— Eh bien ! dit Hélène, j'aurais mieux fait, je le vois, de rester dans le doute un peu plus long-temps au sujet de lady Augusta.

La conversation se termina là. Quelques jours après,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lady Augusta vint, avec sa mère, dîner chez mistriss Temple. Pendant la première heure, Hélène persista dans sa résolution, et maintint son esprit dans un pénible état de doute philosophique; mais, l'heure d'après, elle pensa qu'il serait injuste de douter plus long-temps, surtout après que lady Augusta lui eut montré un charmant éventail français et eut dit à demi-voix à l'oreille d'Emma que les cheveux de sa sœur étaient d'un noir admirable.

Le soir, après être revenues de la promenade, les jeunes filles se rendirent dans la chambre de mistriss Temple pour examiner un beau meuble en laque japonaise, dans lequel Hélène avait serré des plantes desséchées et plusieurs autres objets curieux. La moitié des tiroirs de ce joli meuble lui appartenait; l'autre moitié était la propriété de sa sœur. Or, quoiqu'elle se montrât suffisamment obligeante et polie envers sa nouvelle connaissance, Emma n'était nullement enchantée d'elle, et ne se sentait pas le moins du monde disposée à se lier tout-à-coup d'amitié avec une personne qu'elle avait si peu vue. Cette réserve, suivant Hélène, dénotait un défaut de sensibilité, et, dans cette idée, elle résolut de dédommager lady Augusta par la chaleur et la franchise de ses propres manières. Elle ouvrit tous les tiroirs du meuble japonais, et pendant que la jeune lady admirait les objets les uns après les autres, Hélène suivait son regard avec attention, de même qu'Aboulcasem, dans les *Contes persans*, cherchait à lire dans les yeux de l'étranger devant lequel il étalait ses trésors. Hélène avait lu cette histoire qui avait fait une impression profonde sur son imagination, et depuis long-temps elle avait résolu de saisir la première occasion favorable pour imiter la conduite du généreux Persan. En conséquence, après avoir remarqué les objets qui avaient paru plaire le plus à son hôte, elle les mit secrètement de côté pour elle, de même qu'Aboulcasem mit

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de côté pour l'étranger l'esclave, la coupe et le paon au magnifique plumage. Le soir, pendant que lady Augusta faisait les préparatifs du départ, Hélène se déroba du salon, empaqueta les objets de son choix, et, de même qu'Aboulcasem écrivit quelques lignes avec ses présens, elle jugea nécessaire d'accompagner les siens d'un billet. Tout ceci terminé à la hâte, et non sans crainte d'être surprise, elle descendit rapidement l'escalier, et donna son paquet à un domestique avec ordre de le remettre dans la voiture de lady Sheffield.

Après le départ de lady Augusta et de sa mère, Emma et Hélène, retirées dans leur appartement, se mirent à babiller au lieu de dormir.

— Eh bien! ma sœur, dit Hélène, qu'as-tu donné à lady Augusta?

— Moi! rien.

— Rien! répéta Hélène d'un ton triomphant; elle va te trouver bien peu généreuse.

— Je ne désire point qu'elle me trouve généreuse, dit Emma en riant, et je ne crois pas non plus qu'on fasse toujours preuve de générosité en donnant des présens à des étrangers.

— Etrangers ou non, peu importe; car faire don d'une chose à laquelle on tient soi-même, c'est donner sans aucun doute une preuve assez éclatante de sa générosité, Emma.

— Ceci me paraît moins incontestable qu'à toi, Hélène, du moins autant que j'en puis juger par moi-même. Il m'est arrivé quelquefois de donner des choses auxquelles je tenais beaucoup, et cela uniquement parce que j'avais honte de les refuser. Eh bien! je n'appellerai pas cela générosité, mais faiblesse; et puis, n'y a-t-il pas une grande différence pour toi-même, Hélène, entre des étrangers et des amis? Je sens très-bien qu'en ce moment, s'il y avait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dans ce meuble de laque quelque objet à moi qui te plût, je te le donnerais avec le plus grand plaisir.

— Et tu ne le donnerais pas à lady Augusta?

— Non, certainement; crois-tu donc que je ne fasse aucune différence entre une personne avec laquelle je vis et que j'aime depuis tant d'années, et une personne que je connais à peine et dont en vérité je me soucie fort peu.

Hélène fut touchée de ces paroles, surtout parce qu'elle avait une entière confiance en sa sœur; car Emma n'aimait point à faire des phrases sentimentales.

Peu de temps après cette visite, mistriss Temple emmena ses deux filles dîner avec elle au château de lady Sheffield. Elles arrivèrent un peu tôt, et ne trouvèrent au salon que la gouvernante française, mademoiselle Panache. Hélène semblait s'être fait une idée sublime d'une gouvernante française; et, lorsqu'elle entra au salon, elle regarda mademoiselle Panache avec un mélange de respect et d'admiration. Celle-ci n'éprouvait aucunement ce trouble involontaire ni cette réserve un peu guindée qui semble, en Angleterre, glacer réciproquement les étrangers durant le premier quart d'heure de leur connaissance. Elle ne s'exprimait pas, il est vrai, facilement en anglais, mais cette difficulté ne faisait qu'accroître son désir de parler; de sorte qu'avec le secours de sa langue maternelle, elle se composait, des deux idiomes, un langage peu lucide, mais passablement burlesque. Après les banalités préliminaires, la conversation se tourna sur la France et sur les écrivains de ce pays; mistriss Temple dit qu'elle était dans l'intention d'acheter quelques livres français pour ses filles, et demanda poliment à mademoiselle Panache à quels auteurs elle lui conseillerait de donner la préférence.

— Quels auteurs, madame? mais *nous avons Télé-*

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

maque et Bélisaire, dit mademoiselle Panache en son langage franco-anglais [1].

Hélène et Emma avaient lu Télémaque et Bélisaire, de sorte que mademoiselle Panache fut obligée de chercher encore.

— *Attendez!* dit-elle en se mettant un doigt sur les lèvres, comme pour aider à rappeler sa mémoire fugitive. Mais elle ne put trouver que Bélisaire et puis encore Télémaque, et le livre d'un *abbé* dont le nom lui échappait, quoiqu'elle se rappelât parfaitement bien que son livre avait été publié en *mil sept cent soixante-quinze.*

Hélène ne put s'empêcher de sourire, tant son respect et son admiration pour la gouvernante française étaient déjà ébranlés. Pour épargner à mademoiselle Panache la perplexité de chercher plus long-temps le nom de son abbé, et le danger de sortir du cercle étroit de ses connaissances littéraires, mistriss Temple mentionna Gil-Blas, en faisant observer que, quoique ce livre fût généralement mis entre les mains des jeunes personnes, Mademoiselle croirait peut-être préférable.....

— *Oh! madame,* interrompit la gouvernante, *je suis heureuse* de partager votre manière de voir. Je ne mettrais jamais Gil Blas entre les mains d'une élève, à moins qu'elle ne possédât parfaitement *l'idiome de la langue.*

Ce n'était point à l'idiome, mais bien à la moralité du livre que mistriss Temple avait fait allusion; mais c'était vraiment là ce qui avait occupé le moins l'attention de la sage gouvernante; son unique objet était d'apprendre l'anglais à son élève. — *Mais, pour lady Augusta,* dit-elle, *c'est vraiment un petit prodige.* Vous êtes un excellent juge, madame, *on le voit bien.* Vous savez combien la

[1] Les mots en italique indiquent, comme dans l'original, les expressions françaises de mademoiselle Panache.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

poésie française est difficile, à cause des rimes féminines et masculines, des substantifs et des adjectifs aux formes variables, toutes choses qu'il faut considérer, en dépit du sens, dans nos vers. — *Je ne m'explique pas bien, mais enfin....* parmi les personnes nées en France même, il en est peu qui parviennent à écrire passablement en vers, excepté nos grands poëtes de profession. Eh bien! madame, lady Augusta — je ne dis que la vérité, la pure vérité — lady Augusta écrit en vers avec la même facilité qu'en prose, *véritablement comme un ange. Et puis...* continua mademoiselle Panache.

Mais elle se vit interrompue par l'arrivée de l'ange lui-même et de sa mère. Lady Augusta portait ce jour-là une ceinture rose, et Hélène ne préféra plus le bleu à l'orange. Les dames étaient à peine assises que lady Sheffield observa que le visage de sa fille était brûlé par le feu devant lequel elle était placée; et, après avoir trahi quelques symptômes d'anxiété : — Mademoiselle (c'est ainsi qu'on appelait la gouvernante dans la famille), Mademoiselle, s'écria-t-elle, pourquoi souffrez-vous que lady Augusta se mette aussi près du feu ? Et vous, ma chère, comment pouvez-vous supporter une chaleur aussi ardente ? Par amour pour moi, soyez assez bonne pour prendre un écran.

— Il n'y a point d'écran au salon, madame, dit la jeune lady en se reculant, ou plutôt en feignant de reculer sa chaise trois quarts de pouce en arrière.

— Il n'y a point d'écrans ! reprit lady Sheffield en parcourant le salon du regard. Je croyais que vous aviez fini vos écrans, Mademoiselle ?

— *Oh! oui, madame,* ils sont finis; mais j'ai oublié de les descendre.

— Je déteste les écrans brodés, murmura lady Sheffield en tournant la tête. On craint toujours de s'en servir.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Mademoiselle se leva aussitôt pour aller chercher l'un des siens.

— *Ne vous dérangez pas, Mademoiselle,* dit lady Sheffield d'un air indifférent. Et lorsque la gouvernante fut sortie, elle ajouta, en s'adressant à mistriss Temple :

— Avez-vous une gouvernante française? Vous m'avez dit que non, je crois.

— Non, dit mistriss Temple, je n'ai point songé à prendre de gouvernante pour mes filles.

— Eh bien ! je ne puis que vous en féliciter, car c'est la plaie d'une maison; et puis, en général, c'est à mon avis une triste et sotte engeance. Mais que voulez-vous? il faut bien en subir les inconvéniens, car on m'a dit qu'il était impossible d'assurer autrement aux enfans une bonne prononciation du français. — Comment faites-vous à ce sujet, vous?

— Hélène et Emma, dit mistriss Temple, lisent et comprennent le français aussi bien que je le puis désirer, et si jamais elles vont en France, j'ai l'espoir qu'elles prendront facilement l'accent de la langue, car je ne leur ai jamais laissé contracter aucune mauvaise habitude de langage.

— Oh! reprit lady Sheffield, les mauvaises habitudes sont ce que je redoute le plus pour Augusta; je vous assure que j'ai apporté le plus grand soin au choix de sa gouvernante. Il y a tant de ces sortes de personnes qui nous viennent de la Suisse ou des provinces reculées de la France, et qui parlent le plus horrible jargon ! Il est vraiment bien difficile de rencontrer une personne sur laquelle on puisse entièrement se fier.

— Très-difficile en effet, dit mistriss Temple.

— Cependant, continua lady Sheffield, j'ai lieu de croire que je suis heureusement tombée; j'ai la certitude la plus complète que mademoiselle Panache vient de Paris, qu'elle est née dans cette ville, et qu'elle y a reçu de l'édu-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cation; je suis parfaitement tranquille sur ce point, et quant au reste, ajouta-t-elle en baissant la voix, mais de manière à fixer l'attention de lady Augusta; quant au reste... je m'en déferai lorsque ma fille aura un ou deux ans de plus; ainsi, vous voyez que sa société ne peut pas lui faire grand mal. Et puis, dit-elle en parlant plus haut, j'ai réellement la plus grande confiance en mademoiselle Panache : Augusta et elle semblent très-bien s'accorder ensemble

— Oh! oui, dit lady Augusta, Mademoiselle est douée d'un excellent naturel, et je l'aime de tout mon cœur.

— Eh bien! c'est le principal : il faut agir sur la sensibilité d'une enfant, c'est là ma méthode d'éducation, dit lady Sheffield à mistriss Temple, en affectant un doux sourire. Il faut prendre soin du cœur avant tout : quant à cela, je suis sûre au moins de pouvoir compter sur mademoiselle Panache, car c'est bien la meilleure créature qui soit au monde! J'en ai la plus haute opinion, non que j'aie voulu me fier en ceci à mon propre jugement, car elle m'a été excessivement bien recommandée.

Mademoiselle Panache rentra au salon, au moment même où lady Sheffield finissait cette phrase : la gouvernante apportait avec elle un des écrans brodés de sa main. Hélène regardait lady Augusta, dans l'idée qu'elle ferait au moins l'effort de se lever pour aller au-devant de sa gouvernante; mais la jeune lady ne fit pas mine de se déranger de son siége, et, lorsque la pauvre fille lui présenta son écran, elle le reçut avec la dernière nonchalance et n'interrompit sa conversation que par un léger signe de tête. Hélène et Emma tenaient leurs yeux baissés, honteuses à la fois et choquées de ces manières qui ne pouvaient leur paraître ni douces ni polies.

Il n'était pourtant point surprenant que l'élève ne fût pas autrement respectueuse à l'égard d'une gouvernante

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que sa mère traitait devant elle comme une femme de chambre.

Un bruit de voitures se fit alors entendre, et le salon se trouva bientôt rempli de nouveaux convives. Les jeunes demoiselles dînèrent à une petite table particulière avec mademoiselle Panache, et, durant le repas, Emma et sa sœur lui gagnèrent tout-à-fait le cœur : — *Voilà des demoiselles on ne peut plus polies!* dit-elle avec emphase; et il est vrai de dire que les deux sœurs s'appliquèrent à lui témoigner des égards et du respect, non-seulement par suite des habitudes générales de leur excellente éducation et par sentiment des convenances, mais encore par un sentiment profond de pitié et de générosité. Elles ne pouvaient supporter l'idée qu'une personne fût traitée avec négligence ou avec hauteur, uniquement parce qu'elle se trouvait dans une condition et d'un rang inférieurs.

Mademoiselle Panache, enchantée de leurs manières, fit de son mieux pour les amuser, et lorsque le reste de la compagnie s'assit devant les tables de jeu, elle offrit de les promener dans le château qui était à la fois vaste et magnifique.

Hélène et Emma saisirent avec empressement l'occasion de quitter le voisinage des tables de whist, où elles n'entendaient que les mots peu récréatifs de robber, de tricks ou d'honneurs, et se hâtèrent de suivre les pas de la gouvernante.

Le dernier appartement qu'elles visitèrent fut celui de lady Augusta, où se trouvaient sa table à écrire, sa boîte de couleurs et de crayons, et son magnifique piano français d'Erard. C'était une chambre meublée avec la plus élégante recherche, à l'extrémité de laquelle se trouvaient quelques rayons de livres qui attirèrent aussitôt l'attention d'Hélène et d'Emma, mais non pas celle de lady Au-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gusta. En entrant dans la pièce, le regard de la jeune lady se porta tout de suite sur un chapeau que mademoiselle Panache avait commencé dans la matinée et qui gisait à demi terminé sur la causeuse.

— Oh ! le joli chapeau ! dit-elle avec ravissement. Réellement, Mademoiselle, vous avez un goût exquis. N'est-ce pas un chapeau délicieux ? dit-elle, en faisant un appel au goût d'Hélène et d'Emma.

— Oh ! oui, se hâta de répliquer la première, qui, ne se croyant pas compétente pour juger la question, craignait de hasarder son opinion, et pensait qu'il valait mieux acquiescer à celle de lady Augusta.

Emma, au contraire, qui ne trouvait nullement le chapeau joli, et qui osait avoir une opinion à elle, se contenta de ne rien dire. Et certainement il faut avoir reçu en partage une force d'ame peu commune pour oser avoir une opinion à soi au sujet d'un chapeau !

Cependant mademoiselle Panache s'assit pour mettre la dernière main à son chef-d'œuvre. Bientôt, observant que la couleur des rubans irait bien au teint d'Hélène : — *Oh ! permettez, Mademoiselle,* dit-elle, en lui posant délicatement le chapeau sur la tête. *Qu'elle est charmante ! Qu'elle est bien comme çà !* Ce n'est plus la même personne ! *Mademoiselle Hélène est charmante !* s'écria la gouvernante avec enthousiasme ; et son élève se fit l'écho de ses exclamations avec une emphase non moins bruyante ; tellement qu'elles eussent fini par persuader à Hélène qu'il s'était opéré quelque métamorphose soudaine dans sa personne, si l'expression de physionomie de sa sœur ne l'eût pas heureusement rappelée au bon sens. Elle ne put toutefois s'empêcher d'éprouver une sensible diminution de mérite et de bonheur, lorsque le chapeau merveilleux fut ôté de sa tête.

— Quelle jolie couleur de ruban ! dit-elle.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— C'est couleur pistache, dit Augusta.

— Couleur pistache! reprit Hélène avec admiration.

— Couleur pistache! répéta froidement sa sœur. J'ignorais en vérité que ce fût le nom de cette couleur.

— *Bon Dieu!* s'écria mademoiselle Panache, en levant à la fois les mains et les yeux au ciel; *bon Dieu!* ne pas connaître la couleur pistache!

Emma, qui ne se trouvait humiliée ni choquée de son ignorance, se dit simplement à elle-même : — Sûrement, il ne peut y avoir de crime à ignorer le nom d'une couleur. Mais l'expression de surprise et de pitié du regard de mademoiselle Panache produisit un tout autre effet sur l'imagination impressionnable d'Hélène : elle ressentit toutes les angoisses de la fausse honte, cette dangereuse infirmité des esprits faibles.

— *Bien!* se dit mademoiselle Panache, en observant l'impression qu'elle produisait; *voilà un bon sujet, au moins;* on en fera quelque chose. Et aussitôt elle se mit, avec plus de complaisance que de politesse, à réformer quelques minuties dans la toilette d'Hélène, qui n'était pas précisément ajustée suivant les règles de ce qu'elle appelait *la mode*. Car mademoiselle Panache avait le malheur de posséder cet esprit intolérant qui n'admet qu'une espèce de mode; esprit commun à toutes les personnes qui ont peu vu le monde ou la bonne compagnie, et qui conséquemment n'ont pu acquérir cette libéralité de sentiment, en matière de goût et de mode, qui distingue les personnes bien nées et bien élevées.

— *Permettez, mademoiselle Hélène,* dit-elle, en arrangeant les choses à sa fantaisie, *permettez : un peu plus comme çà, là! — Ah! non, c'est vilain, affreux! — Mais, tenez, m'y voici. C'est ainsi qu'il faut toujours vous mettre, souvenez-vous en bien. — Vous êtes à présent tirée à quatre épingles!*

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Tirée à quatre épingles ! répéta tout bas Hélène.

— Voilà une expression bien vulgaire ! se dit Emma. Mademoiselle n'est pas, à beaucoup près, aussi élégante dans son langage que dans son goût pour la toilette.

Deux ou trois expressions techniques, qui échappèrent ensuite à la gouvernante, jointes aux connaissances prodigieuses qu'elle déployait sur les noms, les qualités et la valeur des gazes, rubans, plumes, etc., firent naître dans l'esprit d'Emma un violent soupçon, que mademoiselle Panache elle-même pouvait bien avoir eu l'honneur d'être naguère une modiste.

L'incident dont nous allons parler vint suffisamment confirmer ses soupçons. Pendant que Mademoiselle procédait à la toilette d'Hélène, elle se mettait régulièrement entre les dents chaque épingle qu'elle détachait. Hélène ne remarquait pas cette manœuvre, qui s'exécutait avec une prestigieuse célérité. Mais lorsqu'elle vit que les épingles avaient disparu, elle jeta d'abord un coup-d'œil sur la table, puis sur le parquet de la chambre, et n'apercevant point encore les épingles, elle prit la pelote qui était sur la table de toilette, et la présenta à mademoiselle Panache. — *J'en ai assez ; bien obligée, mademoiselle,* répliqua celle-ci sans desserrer les dents ; et aussitôt elle se mit à tirer, de quelque réceptacle inconnu de sa bouche, une épingle d'abord, puis une autre ; enfin, à son extrême étonnement, Emma en put compter et voir ainsi défiler un escadron de trente — plus certainement que bouche humaine fut jamais capable d'en contenir, si ce n'est pourtant la bouche d'une modiste.

Malheureusement toutefois, dans sa rage de parler, une épingle et une exclamation venant à se heurter ensemble dans la bouche de mademoiselle Panache, la parole lui fut enlevée tout-à-coup, non sans un péril imminent d'é-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

trangler l'imprudente modiste. Les trois jeunes filles poussèrent un cri d'effroi.

— *Qu'avez-vous donc?* leur dit tranquillement Mademoiselle, en se remettant avec une admirable dextérité; *qu'avez-vous donc? Mais ce n'est rien! Ah! si vous aviez vu mademoiselle Alexandre!* C'est ça qui vous aurait effrayée! Je lui en ai vu mettre trente, quarante, cinquante; que dis-je! cent, deux cents dans sa bouche! Et ça ne l'empêchait pas de rire, de parler, même de manger, de boire, de dormir; et pourtant il n'est jamais arrivé un seul accident à mademoiselle Alexandre.

— Et quelle est cette demoiselle Alexandre? demanda Emma.

— Quoi! vous ne connaissez pas mademoiselle Alexandre? la fameuse marchande de modes de la rue Saint-Honoré, la rivale de la célèbre madame Herbault!

— Ah! bien, je la connais, dit lady Augusta, enchantée de paraître savoir le nom des deux modistes françaises, sans se douter le moins du monde qu'elle eût l'honneur d'en posséder une troisième dans la personne de sa respectable gouvernante.

Emma sourit, et garda le silence. Elle était heureusement douée d'un jugement aussi juste que rapide. Observant tout et jugeant tout ainsi par elle-même, il ne lui était pas facile de lui imposer par des noms pompeux ni par des grimaces de bon goût; aussi, mademoiselle Panache n'essaya-t-elle point de rien changer à l'arrangement de sa toilette, et s'adressa-t-elle rarement à la sage et modeste jeune fille dans sa conversation évaporée: elle semblait avoir une conviction instinctive qu'elle ne faisait aucune impression sur cet esprit juste et peu malléable, et lady Augusta elle-même la traitait avec moins de familiarité et beaucoup plus de respect.

— Ma chère Hélène, dit lady Augusta — car elle sem-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

blait, pour nous servir de sa propre expression, avoir pris un goût particulier pour la sœur d'Emma — ma chère Hélène, j'espère que vous assisterez au grand bal qui doit suivre la course des chevaux.

— Je ne sais, dit Hélène, mais je crois que maman a l'intention de s'y trouver.

— *Et vous?* demanda mademoiselle Panache. Vous aussi, je l'espère bien, vous y viendrez. Votre maman ne saurait être assez cruelle pour vous laisser à la maison, *une demoiselle faite comme vous!*

Hélène n'avait pas même songé à ce bal, jusqu'à ce que ces paroles lui eussent inspiré un violent désir d'y assister, ou plutôt une peur effrayante de l'infortune et de la disgrâce d'être laissée à la maison.

De crainte de fatiguer le lecteur, nous omettons une longue conversation qui s'ensuivit sur la toilette et les préparatifs de ce bal. Il nous suffira de dire qu'Hélène fut frappée de désespoir à l'idée que sa mère ne voudrait probablement point lui procurer toutes les belles choses que lady Augusta avait le bonheur de posséder, et dont la possession, suivant mademoiselle Panache, était d'une absolue nécessité pour être *présentable*. Son ambition fut excitée surtout par une magnifique chaîne de montre en or, sans laquelle il n'était pas possible *d'exister*, assurait lady Augusta.

Emma, néanmoins, réfléchissant qu'elle avait bien vécu jusque-là, sans même désirer la possession d'une semblable chaîne de montre, fut portée à douter un peu de l'exactitude d'une telle assertion.

Cependant la pauvre Hélène était tombée dans une rêverie profonde et même pénible. Elle se tenait immobile, la chaîne de montre à la main, réfléchissant au nombre immense, infini, de choses qui lui manquaient pour compléter son bonheur — choses auxquelles la pauvre enfant

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

n'avait jamais songé jusque-là. Durant le court espace de temps qu'elle s'était trouvée dans la compagnie de mademoiselle Panache, un nouveau monde semblait s'être ouvert devant son imagination — de nouveaux besoins, de nouveaux désirs, de nouvelles notions du bien et du mal, enfin une idée toute nouvelle de l'excellence et du bonheur, avaient pris possession de son esprit incertain.

Tant il peut être fait de mal par une vicieuse et sotte gouvernante dans le court espace d'un quart d'heure! — Mais il nous reste encore à faire mieux connaître le génie particulier de mademoiselle Panache pour l'éducation. Pendant que les jeunes demoiselles étaient engagées dans une conversation animée, mademoiselle Panache avait gagné l'extrémité la plus éloignée de la chambre, et s'occupait activement devant une psyché, dont elle s'approchait et s'éloignait tour à tour, pour décider la distance exacte à laquelle la présence du rouge pouvait se trahir à l'œil observateur sur son visage. Le regard fixé sur la glace, elle se reculait de plus en plus, jusqu'à ce qu'il lui arriva de poser le talon sur la patte du chien favori d'Augusta, qui poussa aussitôt les gémissemens les plus plaintifs.

— Oh! mon chien! mon chien! s'écria vivement Augusta, en s'élançant vers le petit animal qu'elle prit tendrement dans ses bras. Oh! chère Fanfan! où es-tu blessée, pauvre, chère, adorable, petite créature?

— *Chère Fanfan!* dit Mademoiselle en se mettant à genoux et en baisant la patte offensée. *Pardonnez, Fanfan!* Et toutes les deux continuèrent de caresser le petit chien et de s'apitoyer sur son sort, de manière à donner à Hélène l'opinion la plus exagérée de leur sensibilité, et à faire douter sa sœur de la sincérité de ces bruyantes démonstrations.

Le malheur de Fanfan eût été long-temps ainsi déploré,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

avec tout le pathos de la tendresse féminine, si mademoiselle Panache n'eût tout-à-coup jeté un cri d'effroi, en se levant en sursaut. — Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? s'écrièrent à la fois les trois jeunes filles. La gouvernante, effarée, montra la ceinture de son élève, en s'écriant : — *Regardez! regardez!* C'était une petite araignée qui se promenait sur la ceinture de sa seigneurie. — *La voilà! la voilà!* s'écria-t-elle en se tenant à une distance respectueuse.

— Ce n'est qu'une araignée, dit Emma.

— Une araignée! répéta lady Augusta tout épouvantée, et en laissant lourdement tomber de son sein la pauvre Fanfan qui n'en pouvait mais. — Où donc? où? sur ma ceinture?

— Je vais la faire tomber, dit Hélène.

— Oh! hâtez-vous, faites-la vite tomber. Et aussitôt elle s'agita elle-même, jusqu'à ce qu'elle eût fait tomber sur le parquet la pauvre araignée qui semblait non moins effrayée que lady Augusta elle-même, et qui se hâtait de quitter le champ de bataille.

— *Où est-il? où est-il?* le vilain animal, s'écria Mademoiselle en s'avançant; que je *l'écrase au moins!* dit-elle en levant un pied menaçant.

— Quoi! vous voulez tuer cette pauvre bête? Oh! Mademoiselle! ne la tuez pas, dit Emma en se baissant pour sauver l'insecte. Je vais la jeter par la fenêtre tout de suite.

— Ah! comment pouvez-vous toucher cette hideuse bête? dit lady Augusta avec une expression de dégoût, pendant qu'Emma portait délicatement l'araignée dans ses doigts.

Hélène, dont l'humanité était encore plus révoltée contre mademoiselle Panache, courut ouvrir la fenêtre. Au moment où elles venaient d'arracher ainsi la pauvre araignée des mains de ses ennemies, une bouffée de vent la repoussa

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tout-à-coup à l'intérieur, et la fit retomber encore sur le parquet.

— Oh! tuez-la! tuez-la! Comment! personne n'osera la tuer! s'écria lady Augusta.

Mademoiselle Panache se précipita aussitôt en avant et écrasa l'araignée sans pitié.

— Elle est morte! tout-à-fait morte! dit son élève en s'approchant avec crainte.

— *Avancez!* dit mademoiselle Panache en riant. *Que craignez-vous donc? Elle est morte, vous dis-je!*

La jeune fille examina les entrailles palpitantes de l'araignée et fut satisfaite.

En voilà assez pour une leçon d'humanité.

Il s'écoula quelques instans avant que l'impression pénible de cette scène se fût effacée de l'esprit des deux sœurs; mais un incident bien plus intéressant pour Hélène survint quelques minutes après. Lady Augusta rappela la petite boîte d'ébène qui avait été déposée dans sa voiture avec le billet obligeant d'Hélène. Quoiqu'elle affectât d'être flattée de cette attention, il était évident, à en juger par l'indifférence hautaine de ses manières, lorsqu'elle en fit ses remerciemens, qu'elle avait été plutôt offensée qu'obligée du présent.

Hélène en fut à la fois surprise et mortifiée. Elle s'aperçut que les choses étaient bien changées depuis les temps d'Aboulcasem.

— Je suis on ne peut plus contrariée, dit Augusta qui affectait souvent de prendre le langage d'une femme faite; je suis on ne peut plus contrariée que vous vous soyez privée pour moi de vos jolies gravures, surtout au moment où mon oncle vient de m'envoyer de Londres un magnifique choix d'épreuves de Bartolozzi.

— Mais j'espère au moins, lady Augusta, dit Hélène, que les petites vignettes vous ont plu. Vous avez, ce me

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

semble, témoigné le désir d'en avoir de semblables pour en décorer un panier à ouvrage.

— Oh! oui, je vous suis excessivement obligée de vous être rappelé cette circonstance; je l'avais tout-à-fait oubliée : mais j'ai trouvé l'autre jour de belles vignettes dans nos livres français, et je me suis mise à les copier. Je vous les ferai voir, si vous voulez, ajouta-t-elle en se dirigeant vers le casier de livres. Mademoiselle, soyez assez bonne pour m'atteindre ces livres reliés en maroquin.

Mademoiselle Panache monta sur un tabouret et dérangea plusieurs livres l'un après l'autre, car elle ne pouvait traduire les mots anglais « reliés en maroquin. »

— Que voulez-vous dire? demandait-elle, ce livre-ci ou cet autre?

— Non, non, aucun de ceux-là, Mademoiselle; ce n'est pas dans ce rayon. Cherchez juste au-dessus de votre main, dans l'avant-dernier rayon.

— Oh! non, non. pas dans ce rayon, mylady.

— Et pourquoi?

— Oh! lady Augusta, *vous savez! ce sont les livres défendus!* Je n'oserais pas en toucher un seul. Vous savez bien que mylady votre mère....

— *Mylady votre mère!* répéta l'irrévérencieuse Augusta en contrefaisant sa gouvernante. Bah! c'est absurde! donnez-moi ce livre.

— *Oh! non, absolument non! Croyez-moi, mademoiselle,* ce livre ne vaut rien. Ce n'est pas un livre *comme il faut :* il ne sied à de jeunes demoiselles ni à personne de le lire.

— Et comment savez-vous si bien cela, Mademoiselle?

— *Peu importe comment,* reprit la gouvernante en rougissant de l'apostrophe, *peu importe, je le sais :* ne m'en parlez donc plus. Vous savez que je ne dois point désobéir aux ordres de mylady. Personne autre qu'elle-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

même, dans la maison, n'a le droit de toucher au rayon des romans. Vous le savez bien, *mademoiselle Augusta;* ainsi *en conscience.....* dit-elle en descendant du tabouret.

— *En conscience!* répéta Augusta du ton impatient d'une personne peu habituée à se voir contrariée dans ses caprices; je ne puis m'empêcher d'admirer vos scrupules de conscience, mademoiselle! — Le croiriez-vous? ajouta-t-elle, en s'adressant à Emma et à sa sœur, le croiriez-vous? Mademoiselle a tenu le second volume de cet ouvrage caché sous son oreiller pendant plus de quinze jours: je l'ai surprise un matin au moment où elle était à le lire, et c'est ce qui m'a donné un si grand désir de le voir; sans cela, il ne me serait jamais seulement venu à l'idée de l'ouvrir. Ainsi, *en conscience*, Mademoiselle....

Mademoiselle Panache rougit de colère.

— Mais en vérité, lady Augusta, vous *me manquez en face* devant ces demoiselles.

Augusta ne répliqua rien, mais elle s'élança sur le tabouret pour atteindre elle-même les livres qu'elle voulait, et la gouvernante, jugeant prudent de ne point compromettre son autorité dans une lutte où elle devait inévitablement succomber, eut recours alors à une prompte et sage retraite.

— *Allons, mesdemoiselles,* dit-elle, le thé doit être prêt à présent, *descendons.*

A ces mots, elle sortit. Emma la suivit immédiatement.

— Attendez-moi un instant, ma chère Hélène, je vous en prie, lui dit Augusta.

Hélène hésitait.

— Est-ce que vous voudriez prendre ce livre malgré la défense de mylady? demanda-t-elle.

— Un instant encore, un seul instant; laissez-moi vous montrer une seule vignette.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Non, non, je vous en prie; Mademoiselle a dit qu'il ne le fallait pas.

— Oui, c'est vrai; mais vous voyez qu'elle est sortie, afin de me laisser faire en liberté, et j'en profite, dit Augusta en sautant en bas du tabouret avec un livre rouge à la main. Tenez, voyez, Hélène.

— Oh! non, en vérité, je ne puis rester, répliqua Hélène en repoussant le livre de la main.

— Enfant que vous êtes! dit Augusta en riant. Votre maman ne peut se fâcher de si peu de chose. Quel mal y a-t-il donc à regarder une vignette?

— Oh! certainement il ne peut y avoir le moindre mal à regarder une vignette, j'en conviens, dit Hélène en cédant à la même espèce de fausse honte qui avait déjà triomphé de sa raison, au sujet de la couleur pistache.

— Eh bien! regardez donc, reprit Augusta en ouvrant le livre; cette gravure n'est-elle pas ravissante?

— Charmante! dit Hélène en y jetant à peine les yeux. Descendons maintenant.

— Une minute encore, puisque celle-ci vous plaît, je vais vous en montrer une encore bien plus belle.

— Eh bien! une *seule* au moins.

Mais après avoir examiné celle-ci, lady Augusta dit encore : — A une autre. Et, d'une vignette à une autre, elle feuilleta ainsi la moitié du volume devant la tremblante Hélène qui, tour à tour, hésitait et cédait par pure faiblesse.

Les vignettes n'étaient point, en réalité, extraordinairement belles : l'eussent-elles été d'ailleurs, Hélène n'eût pu prendre le moindre plaisir à les voir comme à la dérobée. Elle ne prévoyait point toutefois tous les embarras où allait la jeter cette première déviation des sages principes de son éducation.

Les deux jeunes filles en étaient aux trois dernières

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

feuilles du dernier volume, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre dans le corridor.

— C'est maman ! La voici qui approche ! Qu'allons-nous faire ? s'écria lady Augusta ; et quoiqu'il n'y eût point de mal, suivant elle, « à regarder une gravure, » cependant une pâleur subite se répandit sur son visage qui exprimait vivement sa frayeur et la conscience de sa faute.

Elle n'eut pas le temps de remettre les livres à leur place. Que faire ?

— Mettons-les dans nos poches, dit Augusta.

— Oh ! non, non ! je ne veux pas ! — je ne le puis pas ! — Quelle bassesse !

— Mais il le faut ! Je ne puis en mettre deux dans la mienne, dit Augusta, en proie à l'anxiété la plus vive. Oh ! ma bonne Hélène ! faites-le pour l'amour de moi.

Hélène, toute tremblante, laissa la jeune fille lui fourrer précipitamment un des livres dans sa poche.

— Ma chère Augusta, dit lady Sheffield en ouvrant la porte au moment même où cette opération s'achevait, nous venons voir votre appartement ; voulez-vous bien nous permettre d'entrer ?

— Oh ! bien volontiers, mylady, dit Augusta en s'efforçant de sourire.

Mais la figure d'Hélène était couverte d'une si vive rougeur, et sa physionomie trahissait des symptômes si évidens d'embarras, que sa mère, qui était venue avec le reste de la compagnie, ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

— Est-ce que tu ne serais pas bien, ma chère Hélène ? lui demanda mistriss Temple.

Hélène n'essaya pas même de répondre.

— Peut-être, se hâta de dire Augusta, peut-être sont-ce les raisins après dîner qui vous ont fait mal ?

Hélène ne fit point le signe d'assentiment que cette in-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sinuation provoquait, et dès ce moment elle conçut le plus grand mépris pour lady Augusta et fut épouvantée de se voir amenée pas à pas à devenir complice d'un honteux mensonge.

— Réellement, mon amour, vous paraissez souffrante, lui dit lady Sheffield, d'un ton de pitié, en considérant son visage devenu alors d'une effrayante pâleur.

— Oh! ce sont sans doute les raisins! dit Mademoiselle.

— Oh! non, en vérité, dit Hélène qui ressentait toutes les angoisses d'une honte inexprimable; ce ne sont point les raisins! ajouta-t-elle en se tournant du côté de sa mère et en levant sur elle des yeux remplis de larmes.

Elle était sur le point de tirer le livre de sa poche devant toute la compagnie; mais Augusta lui serra le bras, et la pauvre enfant se contint, en réfléchissant qu'il serait honteux pour elle de trahir ainsi son amie.

Mistriss Temple ne jugea point à propos de questionner plus long-temps sa fille à ce sujet, et vint au secours de sa confusion en s'occupant d'autre chose.

En descendant l'escalier pour aller prendre le thé au salon, lady Augusta serra affectueusement la main d'Hélène.

—Vous n'avez rien à craindre, dit Hélène, en retirant froidement sa main; je ne vous trahirai point, Augusta.

—Vous me le promettez?

— Je vous le promets, répéta Hélène avec un sentiment de mépris.

Après le thé, Augusta fut priée de se mettre au piano et de chanter un air italien. Elle joua et chanta avec toute l'aisance, toute la gaîté imaginable; tandis qu'Hélène, incapable d'éprouver et plus incapable encore d'affecter de la gaîté, se tenait derrière le piano, honteuse et les yeux baissés.

— Pourquoi donc avez-vous l'air si désolé? dit Augusta,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

en se baissant pour prendre un cahier de musique; faites comme moi.

— Je ne le puis, dit Hélène.

Augusta ne sentit point la force de cette réponse; elle pouvait, à ce qu'il paraît, recouvrer sa propre approbation à bon marché : une demi-douzaine d'auditeurs bénévoles, avec leurs sourires insignifians et leurs éloges menteurs sur son exécution musicale, suffisaient pour satisfaire son ambition. Il n'y avait à cela rien de surprenant, puisque son éducation avait été toute dirigée de manière à lui apprendre que ce qu'on appelle talens agréables est supérieur à tout dans le monde. Ses dessins furent alors étalés devant la compagnie et non moins sincèrement admirés. La table fut couverte de fruits, de fleurs, de paysages, de têtes d'hommes, de femmes et d'enfans, pendant que mademoiselle Panache supportait le poids d'un énorme carton, sous lequel elle était sur le point de succomber. Peut-être n'était-elle pas la seule qui fût secrètement fatiguée de cette exhibition prolongée.

Cependant la pauvre Hélène ne pouvait songer à autre chose qu'au livre qu'il lui avait fallu cacher dans sa poche. La soirée s'avançait : elle sentait s'accroître de plus en plus son malaise, en ne trouvant point d'occasion de rendre ce livre malencontreux. Augusta était si occupée à parler et à recevoir des complimens qu'il était impossible d'attirer son attention.

A la fin, mistriss Temple demanda sa voiture; toute la compagnie était alors assise en silence, et Hélène vit avec désespoir qu'il lui serait plus impossible que jamais d'exécuter son projet. Un instant, elle eut l'idée de prendre sa mère à part et de la consulter; mais le souvenir de sa promesse la retint encore.

La voiture de mistriss Temple fut annoncée, et pendant qu'Hélène prenait son manteau, mademoiselle Panache

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vint l'aider, de sorte qu'elle ne put parler à lady Augusta. Au moment de prendre congé d'elle, Hélène lui dit à la fin, en tirant à moitié le livre de sa poche : — Il faut que je vous rende ce volume, Augusta.

— O ciel ! pas à présent ; je ne puis pas le prendre.

— Mais qu'en dois-je faire?

— Eh bien! emportez-le avec vous et renvoyez-le moi directement — directement, entendez-vous? — par la première occasion, dès que vous l'aurez fini.

— Fini! oh! j'en ai bien assez déjà de ce livre, allez, lady Augusta! Permettez-moi de vous le rendre tout de suite.

— Allons donc, Hélène! nous t'attendons, mon enfant, dit alors mistriss Temple; et Hélène monta en voiture avec le livre dans sa poche.

La pauvre enfant tombait ainsi d'un embarras dans un pire : elle avait promis à sa mère de ne jamais emprunter de livres, sans qu'elle le sût, et certainement elle n'avait pas la moindre intention de manquer à sa parole, lorsqu'elle s'était laissé persuader de regarder les vignettes. — Oh! se disait-elle à elle-même, comment tout cela finira-t-il? que faut-il faire à présent? Oh! mon Dieu ! pourquoi ai-je été assez faible pour rester à voir ces gravures? Et pourquoi aussi me suis-je imaginée que j'aimais lady Augusta, avant de savoir absolument rien sur son caractère. Oh! plût au ciel que je ne l'eusse jamais vue!

Occupée de ces tristes réflexions durant tout le trajet du retour, Hélène, ainsi qu'on peut le croire, ne paraiss ni aussi gaie ni aussi à son aise que de coutume. Sa mère et sa sœur étaient engagées dans une conversation aussi agréable qu'animée ; mais si on l'eût interrogée, quand la voiture s'arrêta, elle n'aurait pu répéter une seule syllabe de leur conversation.

Mistriss Temple s'aperçut bien que sa fille avait quel-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que chose de lourd sur la conscience; mais pleine de confiance en ses longues habitudes de candeur et d'intégrité, elle résolut de la laisser absolument libre d'agir : elle se contenta donc de lui souhaiter une bonne nuit, sans s'informer de la cause de son chagrin.

Hélène connaissait à peine ce que c'était que de passer une nuit sans sommeil; ordinairement elle s'endormait, aussitôt après s'être mise au lit, jusqu'au lendemain matin, et alors elle s'éveillait légère et gaie comme un oiseau. Mais, ce soir-là, il en fut tout autrement : elle passa la nuit sans fermer l'œil, et sans pouvoir trouver ni paix de l'esprit ni repos du corps; son chevet était trempé de larmes, et son corps s'agitait en vain de tous côtés pour chercher un sommeil qui la fuyait. Ce fut la nuit la plus longue qu'elle eût jamais passée : elle souhaita mille fois le retour du matin, et lorsque le jour parut, elle se leva, mais le cœur gros et oppressé; et ce qui lui semblait le plus pénible, c'était l'air confiant, bon et affectueux de sa mère. Elle n'avait jamais, ou du moins elle n'avait pas, depuis bien des années, manqué à sa parole; elle avait connu depuis long-temps les avantages et les plaisirs de l'intégrité, et savait par conséquent apprécier toute l'étendue de sa perte.

— Et pourquoi m'y suis-je exposée? se disait la pauvre Hélène en pleurant — pour rien.

Le pire de tout, c'est qu'elle ne savait encore à quel parti se résoudre, et qu'elle ne pouvait consulter les amis auxquels elle avait coutume de demander des conseils. Deux idées d'honneur, deux idées tout-à-fait incompatibles, luttaient dans son esprit. Elle pensait d'un côté qu'elle ne devait pas trahir sa compagne, et de l'autre, qu'elle ne devait pas tromper sa mère. Elle avait bien fermement résolu de ne jamais ouvrir le livre qu'elle avait dans sa poche, mais encore elle ne savait pas combien d'

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

temps elle serait obligée de le garder. Lady Augusta l'avait priée de le lui renvoyer; mais elle ne savait comment y parvenir, sans avoir recours à l'assistance secrète des domestiques, sorte de bassesse à laquelle jamais elle n'était descendue. Elle se voyait au milieu d'un dédale inextricable de difficultés. Elle ne sut que faire, et s'appuyant la tête sur son bras, elle pleura amèrement.

Sa mère entrait au moment même dans sa chambre. — Hélène, ma chérie, lui dit-elle sans paraître remarquer ses larmes, tiens, voici un éventail que le domestique vient d'apporter de la voiture. Je croyais qu'il y était resté toute la nuit par accident ou par hasard, mais cet homme m'a dit que mademoiselle Panache l'avait mis elle-même en sa présence dans la poche du carrosse, et que c'était un présent de lady Augusta à miss Hélène Temple.

C'était un magnifique éventail français.

— Oh! s'écria vivement Hélène, je ne puis le prendre! Je ne peux recevoir aucun présent de lady Augusta. — Je voudrais....

— Tu voudrais peut-être n'avoir pas commencé l'échange des présens, interrompit mistriss Temple en souriant; mais puisque tu l'as fait, il ne serait pas noble, il ne serait pas convenable de refuser l'éventail.

— Mais je dois, je veux le refuser! dit Hélène. O maman! vous ne savez pas combien je suis malheureuse!

Elle s'arrêta un instant.

— Ne vous êtes-vous pas aperçue de quelque chose, maman, continua-t-elle, lorsque vous êtes venue hier dans la chambre de lady Augusta?

— Oui, dit mistriss Temple; j'ai remarqué ton trouble, mais je n'ai pas voulu t'en demander la cause; j'ai pensé que, si tu voulais que j'en fusse instruite, tu ne manquerais pas de m'en parler la première. Tu es assez grande maintenant, Hélène, pour que je te traite avec confiance.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Non, dit Hélène, en fondant en larmes, en vérité, non! J'ai..... mais le pire de tout, c'est que je ne sais si je dois vous en parler ou non. Je ne puis trahir une autre personne, n'est-ce pas?

— Certainement non; et quant à moi, le désir que tu me témoignes en ce moment d'être sincère me suffit; tu es parfaitement libre; et si je puis t'aider de mes conseils, je le ferai bien volontiers. Mais je ne veux point t'arracher ton secret : fais ce que tu croiras juste et honorable.

— Mais j'ai commis une action honteuse, dit Hélène. Je puis au moins vous dire ce qui me concerne. Je crains que vous ne m'accusiez d'avoir manqué à ma promesse, dit-elle, en tirant le livre de sa poche. — J'ai apporté ce livre dans ma chambre.

Hélène se tut, et sembla attendre les reproches de sa mère. Mais sa mère gardait le silence, et sa physionomie exprimait plutôt la surprise et le chagrin que le ressentiment.

— Est-ce là tout ce que tu voulais me dire?

— C'est tout ce que je puis dire, répliqua Hélène. Si vous saviez toute l'histoire, peut-être me trouveriez-vous moins à blâmer; mais je ne puis vous la dire, et j'espère que vous ne m'en demanderez pas davantage, maman.

— Non, dit mistriss Temple, je puis t'assurer que ce n'est point mon intention.

— A présent, maman, voulez-vous mettre mon esprit tout-à-fait à l'aise? Dites-moi ce que je dois faire de ce livre.

— C'est ce que je ne puis faire : je ne peux pas te conseiller dans un cas dont j'ignore les circonstances. Je te plains, Hélène, mais je ne puis t'aider : il faut décider toi-même.

Après quelques instans de délibération, Hélène résolut

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'écrire un billet à Augusta, et demanda à sa mère de le lui faire parvenir.

Mistriss Temple expédia le billet, sans regarder l'adresse.

— Oh! maman, que vous êtes bonne! dit Hélène. Maintenant, quelle doit être ma punition?

— Elle sera sévère, je le crains; mais il n'est pas en mon pouvoir de l'adoucir : ma confiance en toi ne dépend pas de moi-même; c'est toujours de toi qu'elle dépend.

— Oh! mon Dieu! ai-je donc perdu votre confiance?

— Tu ne l'as point entièrement perdue, mais elle est diminuée. Je ne puis en vérité avoir en toi la confiance que j'avais hier matin; je ne puis faire le même fond qu'auparavant sur une personne qui m'a trompée. Est-ce possible, réponds?

— Ah! c'est bien vrai, dit Hélène avec un profond soupir. Oh! se dit-elle à elle-même, si lady Augusta savait toute la peine qu'elle me coûte! Mais je suis bien sûre au moins qu'elle racontera elle-même à sa mère tout ce qui est arrivé, lorsqu'elle aura lu mon billet.

Le billet d'Hélène était écrit avec beaucoup d'éloquence, mais encore plus de simplicité. Quant à l'effet qu'elle en attendait d'Augusta, ses calculs étaient bien mal fondés. Elle ne reçut pas d'autre réponse que quelques lignes insignifiantes contenant « les complimens de lady Augusta, qui se trouvait heureuse d'apprendre que miss Hélène T. était mieux, etc. » Et, chose étonnante! lorsque les deux jeunes filles se trouvèrent ensemble trois semaines après au bal de la ville voisine, lady Augusta ne jugea pas à propos de paraître remarquer la présence d'Hélène et de sa sœur. Elle les parcourut du regard, comme si elle ne les eût jamais vues auparavant, et ce regard hautain et même insolent anéantit à jamais toutes les expressions d'amitié qu'elle avait naguère prodiguées à sa chère et trop crédule

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Hélène. Nous devons faire observer qu'elle était alors en compagnie de quelques jeunes personnes d'un rang plus élevé, qu'elle trouvait plus à la mode, et conséquemment plus aimables qu'Hélène Temple.

Mistriss Temple ne regretta nullement la fin de cette intimité entre lady Augusta et sa fille.

— Je suis bien sûre qu'à l'avenir, dit Hélène, j'aurai soin de ne pas m'éprendre d'une belle passion pour une étrangère, uniquement parce qu'elle a une ceinture bleue.

— Mais, en bonne justice, dit Emma, je pense, d'après ce que j'ai vu, que mademoiselle Panache est plus à blâmer que lady Augusta elle-même, pour la plupart des défauts de son élève.

— Pour tous, j'en répondrais, s'écria Hélène. Je ne voudrais pas avoir une gouvernante française pour tout au monde. Lady Sheffield a bien raison de dire que c'est une triste et sotte engeance.

— Cette expression est trop générale, ma chère Hélène, dit mistriss Temple, et il n'est ni raisonnable, ni juste, de juger toute une classe de personnes par un seul individu, qu'il soit bon ou mauvais. — Toutes les gouvernantes françaises ne sont point, heureusement, des demoiselles Panache.

Hélène corrigea son expression, et reprit : — Eh bien! j'ai voulu dire que je ne voudrais pas pour tout au monde avoir une gouvernante française comme mademoiselle Panache.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LES ORPHELINS.

Non loin des ruines du château de Rossmore, en Irlande, vivaient une pauvre veuve et ses quatre enfans, dans une étroite et modeste chaumière. Tant qu'il lui avait été possible de travailler, elle avait été active et laborieuse, et elle passait pour la meilleure fileuse de la paroisse; mais un travail excessif épuisa ses forces : elle tomba malade, de sorte qu'elle ne put plus s'asseoir à son rouet comme de coutume, et qu'elle se vit obligée de le céder à sa fille aînée.

Mary avait alors environ douze ans. Un soir, elle filait assise à côté du lit de sa mère; son petit frère et ses sœurs étaient accroupis autour du foyer et mangeaient les pommes de terre et le lait de leur souper.

— Dieu les bénisse, les pauvres créatures! dit la veuve, qui, tristement étendue dans son lit, qu'elle savait bien être son lit de mort, réfléchissait à ce que deviendraient ses enfans après elle.

Mary arrêta son rouet : elle avait peur que le bruit n'eût éveillé sa mère et ne l'empêchât de se rendormir.

— N'arrête point ton rouet pour moi, ma chère Mary, lui dit sa mère; je n'étais pas endormie, et ce n'est point *cela* qui m'empêche de me rendormir. Mais ne te fatigue pas trop pourtant, ma chère fille.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Oh! n'ayez pas peur, maman, répliqua Mary, je suis forte et j'ai du cœur.

— C'est ainsi que j'étais autrefois, dit la malade.

— Et vous le redeviendrez bientôt, je l'espère, lorsque le beau temps reviendra.

— Le beau temps ne reviendra plus pour moi, dit sa mère; c'est folie, ma bonne Mary, que de l'espérer. Mais ce que j'espère au moins, c'est que vous trouverez quelque ami, quelque soutien, pauvres orphelins que vous allez être tous bientôt. Une pensée me console aussi et m'allège le cœur, même dans l'état où je suis : c'est que je ne laisse pas une ame au monde qui ait à se plaindre de moi. Quoique pauvre, j'ai vécu honnête; je t'ai élevée de manière à ce que tu le fusses aussi, Mary, et je suis sûre que ton frère et tes sœurs se conduiront comme toi; car tu seras bonne pour eux — aussi bonne que tu le pourras.

Les enfans, qui venaient d'achever leur repas, se rassemblèrent alors autour du lit, pour entendre ce que disait leur mère. Elle était fatiguée de parler, car elle était bien faible; mais elle prit leurs petites mains, qu'ils avaient posées sur son lit, et les réunissant dans les siennes : — Dieu vous bénisse, mes chers enfans! leur dit-elle d'une voix éteinte. Dieu vous bénisse! — Aimez-vous et aidez-vous l'un l'autre autant que vous le pourrez. — Bonne nuit! — Adieu!

Mary emmena coucher les enfans, car elle vit que sa mère était trop malade pour parler encore; mais Mary ne savait point que sa mère fût aussi mal qu'elle l'était réellement. Sa mère ne tint plus de discours suivi; elle parla d'une manière confuse de quelques dettes, et surtout de ce qu'elle devait à la maîtresse d'école de Mary pour ses leçons de lecture : elle chargea sa fille d'aller payer cette dette, parce qu'il lui était impossible d'y aller elle-même. A la fin de la semaine, la pauvre mère était morte et en-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

terrée, et les orphelins restaient seuls dans la chaumière désolée.

Les deux plus jeunes filles, Peggy et Nancy, avaient l'une six, et l'autre sept ans. Edmond n'en avait pas neuf encore, mais c'était un petit garçon fort, courageux et bien disposé à travailler. Il avait coutume d'aller chercher de la tourbe dans les marais voisins, de conduire les chevaux des fermiers qui le connaissaient, et de faire les commissions des familles riches, qui lui donnaient six pences ou un scheling, suivant la distance à parcourir; de sorte qu'Edmond, avec l'un ou l'autre de ses divers emplois, était assez capable de gagner son pain, comme il le disait lui-même. Il disait aussi à Mary de prendre courage, parce qu'en grandissant il deviendrait de plus en plus capable de gagner davantage, et qu'il n'oublierait jamais les dernières paroles de sa mère, lorsqu'elle leur avait donné sa bénédiction en serrant leurs mains dans les siennes.

Quant à Peggy et à Nancy, ce qu'elles pouvaient faire était bien peu de chose; mais c'étaient de bonnes petites filles, et Mary, lorsqu'elle songeait combien ses sœurs avaient besoin d'elle, était résolue à faire les plus grands efforts pour les soutenir. Son premier soin fut de payer ces dettes, dont sa mère lui avait parlé à son lit de mort, et pour l'acquittement desquelles elle avait laissé des pièces de monnaie soigneusement enveloppées dans des papiers séparées. Lorsque ces devoirs furent remplis, il ne restait plus assez d'argent à Mary pour payer à la fois le loyer de la chaumière et l'année entière due à la maîtresse d'école pour elle et ses sœurs.

Mary avait l'espoir que le loyer de la chaumière ne serait pas exigé tout de suite; mais elle se trompait en ce point. M. Harvey, le propriétaire, sur le domaine duquel leur chaumière était bâtie, était en Angleterre, et, durant son absence, ses affaires étaient dirigées par un certain

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Hopkins, intendant avare et sans pitié. Cet homme vint trouver Mary, une semaine après la mort de sa mère ; il lui signifia qu'il fallait lui apporter le lendemain le loyer échu, et qu'on eût à déménager de la chaumière, parce qu'un nouveau locataire allait s'y installer tout de suite, qu'elle était trop jeune pour avoir une maison à elle, et que la meilleure chose qu'elle eût à faire était d'implorer la charité de quelque voisin qui les prendrait chez lui elle et ses sœurs.

L'intendant termina en faisant entendre qu'il n'en aurait pas usé aussi durement avec elle, si elle ne se fût pas attiré la disgrâce de miss Alice, sa propre fille. Mary, il est vrai, avait refusé de donner à miss Alice une chèvre qui faisait envie à la fille de l'intendant ; mais c'était la seule offense dont elle se fût rendue coupable envers cette irritable demoiselle ; et au moment où elle lui avait refusé sa demande, sa mère avait besoin de lait de chèvre, la seule nourriture que la malade aimât et pût supporter.

Dès le lendemain Mary courut payer son loyer à l'intendant, qu'elle supplia de lui accorder la jouissance de sa chaumière durant une année de plus ; mais cet homme dur la refusa. On était alors au 25 septembre, et comme le nouveau locataire devait prendre possession des lieux, il fallait déguerpir à l'instant, disait-il. Mary ne pouvait supporter l'idée d'implorer la charité des voisins pour elle et ses frère et sœurs, car les voisins étaient tous pauvres comme elle-même. Elle imagina alors qu'elle pourrait trouver quelque abri dans les ruines du vieux château de Rossmore, où, dans de meilleurs temps, elle et son frère avaient bien souvent joué à cache-cache. La cuisine du château et deux autres chambres contiguës étaient encore assez bien abritées, et l'addition d'un peu de chaume au toit pourrait en rendre l'habitation tolérable durant l'hiver. L'intendant ne s'opposa point à ce qu'elle s'y établît avec

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ses sœurs et son frère, à condition qu'elle lui paierait une demi-guinée comptant et une demi-guinée en outre par année.

Les orphelins allèrent donc s'établir dans leur nouveau logement, emportant avec eux deux bois de lit, un escabeau, trois chaises, une table, une espèce d'armoire, qui contenait le peu de hardes qu'ils avaient, et une huche dans laquelle ils avaient cent livres de farine. La huche leur fut portée par quelques voisins charitables, qui ajoutèrent à leurs modiques provisions quelques pommes de terre et de la tourbe pour passer l'hiver.

Ces enfans étaient bien vus de tout le monde, et ils excitaient la pitié générale, parce que leur mère avait été honnête et laborieuse durant toute sa vie. — En vérité, dit un des voisins, nous ne pouvons nous dispenser d'aider un peu ces pauvres orphelins qui paraissent si disposés à s'aider l'un l'autre. En conséquence, l'un se mit à couvrir de chaume la chambre où ils devaient coucher; un autre prit leur vache pour la faire paître en liberté sur son petit coin de terre, à condition qu'il aurait la moitié de son lait. Un troisième enfin et tous les autres leur dirent qu'ils seraient les bien-venus à partager leurs pommes de terre et leur lait, si jamais les provisions venaient à leur manquer tout-à-fait.

La demi-guinée que l'intendant Hopkins avait exigée de Mary pour la laisser s'établir dans le château était une partie de ce qui était dû à la maîtresse d'école, dont la créance s'élevait encore à une guinée en sus. Mary se rendit chez elle avec sa chèvre qu'elle lui offrit en paiement de sa dette, attendu qu'il ne lui restait plus d'argent; mais la maîtresse d'école ne voulut point recevoir la chèvre. Elle dit qu'elle pouvait bien attendre son argent, jusqu'à ce que Mary eût le moyen de la payer; qu'elle la connaissait pour une honnête et laborieuse petite fille, et qu'elle aurait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

confiance en elle pour une somme plus forte encore au besoin. Mary la remercia de tout son cœur, et fut bien contente de ramener encore sa chèvre qu'elle aimait beaucoup.

Après s'être installés dans leur nouvelle demeure, les orphelins se mirent tous régulièrement à l'ouvrage. Mary filait neuf quenouillées par jour, et faisait en outre toute la besogne du petit ménage; Edmond, de son côté, gagnait à peu près quatre pences par jour à ses divers emplois; enfin Peggy et sa sœur gagnaient chacune deux pences par jour, à la manufacture de papier voisine, où elles étaient employées à trier les chiffons et à les couper en petits morceaux.

Un soir, après avoir fini leur tâche, Nancy alla demander au maître de la manufacture deux grandes feuilles de papier blanc : elle offrit un penny en échange; mais le maître, qui était content d'elles, ne voulut rien recevoir et lui donna le papier qu'elle demandait, lorsqu'il sut qu'elle en voulait faire des guirlandes pour orner le tombeau de sa mère. Nancy et Peggy découpèrent les feuilles de papier en bandes étroites et en tressèrent des guirlandes avec des fleurs, et lorsqu'elles furent terminées, Mary partit avec elles et avec Edmond pour le cimetière de la paroisse. Il y avait juste un mois que leur mère était morte.

Pendant que les petits orphelins étaient occupés à ce pieux devoir, il arriva que deux jeunes demoiselles, en revenant de leur promenade du soir, s'arrêtèrent devant la porte du cimetière, pour admirer les rayons du soleil couchant qui doraient les vitraux de la petite église gothique. En s'arrêtant, les étrangères entendirent non loin d'elles une voix qui disait en pleurant : — O ma mère, ma mère! êtes vous donc partie pour toujours? Elles ne pouvaient distinguer personne, de sorte qu'elles firent tout doucement le tour de l'église, et bientôt elles aperçurent Mary à

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

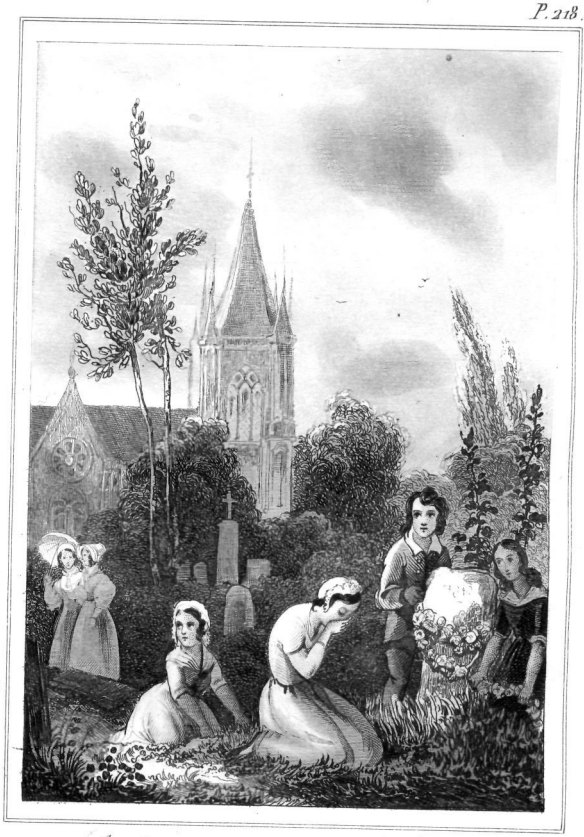
genoux devant une tombe sur laquelle Edmond et ses sœurs suspendaient de modestes guirlandes de fleurs et de papier.

Les enfans se relevèrent brusquement en voyant les étrangères s'approcher d'eux: mais Mary ne sut point ce qui se passait, car elle avait la figure cachée dans ses mains.

Isabelle et Caroline (ainsi se nommaient les deux jeunes promeneuses) ne voulurent point troubler ces pauvres enfans; mais elles s'arrêtèrent au village pour s'informer d'eux. Ce fut précisément à la maison de la maîtresse d'école qu'elles s'adressèrent : celle-ci leur donna de bons renseignemens sur les orphelins; elle fit surtout valoir l'honnêteté de Mary qui avait immédiatement payé toutes les dettes de sa mère jusqu'au dernier farthing, tant qu'elle avait eu de l'argent; elle leur dit aussi comment Mary avait été chassée de sa chaumière, et comment elle lui avait offert sa chèvre, à laquelle elle tenait pourtant beaucoup, pour acquitter ses mois d'école; bref, cette bonne dame, qui connaissait Mary depuis plusieurs années, parla si bien en sa faveur, que les jeunes demoiselles résolurent de visiter le vieux château de Rossmore dès le lendemain.

Lorsqu'Isabelle et sa sœur arrivèrent au château, elles trouvèrent la chambre dans laquelle demeurait la petite famille aussi bien rangée, aussi propre, que pouvait l'être un séjour aussi dévasté par le temps. Edmond était dehors à l'ouvrage chez un fermier; Mary filait, et ses deux petites sœurs étaient à mesurer des fraises sauvages, dont elles avaient cueilli un plein panier pour les vendre. Après avoir dit à Mary les bons renseignemens qu'on lui avait donnés à son sujet, Isabelle lui demanda ce qui lui faisait le plus besoin : Mary lui dit alors qu'elle avait filé toute sa laine, et que c'était de la laine qu'elle désirait le plus avoir pour son rouet.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Les Orphelins au tombeau de leur Mère.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Isabelle lui promit de lui envoyer une nouvelle provision de laine; Caroline acheta les fraises sauvages des petites filles et leur donna assez d'argent pour acheter une livre de coton commun, parce que Mary avait dit qu'elle voulait leur apprendre à tricoter des bas.

La provision de laine qu'Isabelle envoya le jour suivant fut d'un grand service à Mary, car elle en eut de l'ouvrage pour un mois entier, et lorsqu'elle vendit les pelotons de laine qu'elle en avait faits, elle eut assez d'argent pour acheter quelques aunes de flanelle bien chaude pour se mettre à l'abri des rigueurs de l'hiver. Mary avait appris en outre à travailler assez bien à l'aiguille, et ses deux jeunes protectrices employèrent ses talens à leur service personnel, ce qui lui procura bien plus d'argent que le travail ingrat de son rouet. A ses heures de loisir, l'active Mary trouvait encore moyen de montrer à lire et à écrire à ses petites sœurs, et Edmond, avec une partie de l'argent qu'il avait gagné au-dehors, paya un maître d'école pour avoir quelques leçons d'arithmétique. Lorsque les longues soirées d'hiver furent arrivées, il allumait ses chandelles de veille pour éclairer sa sœur Mary. Il avait amassé et préparé une bonne provision de joncs dans le mois d'août, et un voisin lui avait donné de la graisse pour les enduire.

Un soir, comme il venait d'allumer sa chandelle, le domestique d'Isabelle entra avec quelque ouvrage à l'aiguille pour Mary. Cet homme était Anglais et ne se trouvait en Irlande que depuis peu. La chandelle d'Edmond frappa tout de suite son attention; il n'en avait jamais vu de semblables auparavant, car il venait d'une partie de l'Angleterre où l'on n'en fait point usage [1].

[1] Voyez l'*Histoire naturelle* de Whyte. Cet écrivain philanthrope, aussi éloquent qu'instruit, ne regardait, comme indigne de son attention, aucun sujet d'économie rurale ou domestique qui pût être

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Edmond, qui était toujours prêt à obliger, et qui était fier de voir admirer ses chandelles, fit voir à l'Anglais comment elles étaient faites, et lui en donna même un paquet. Le domestique fut charmé de cette preuve de bon naturel dans cette petite circonstance, et il s'en souvint

d'une application générale et utile. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer le passage suivant de son livre, au sujet des chandelles de jonc dont on se sert en Irlande :

« L'espèce de jonc convenable pour cet objet paraît être le *juncus effusus* (jonc commun), que l'on trouve dans les prairies humides, sur le bord des ruisseaux et sous les haies. Ces joncs sont dans les meilleures conditions pour être employés vers la fin de l'été; mais on peut les cueillir aussi bien durant tout l'automne. Il est inutile d'ajouter que les plus longs et les plus gros sont les meilleurs. Ce sont les vieillards, les femmes et les enfans qui s'occupent de les cueillir et de les préparer. Aussitôt qu'ils sont cueillis, ils doivent être plongés dans l'eau et conservés là; autrement ils sècheraient, se briseraient, et la peau ne pourrait plus s'en enlever. Ce n'est pas d'abord chose aisée que de dépouiller un brin de jonc de sa peau ou de son écorce, de manière à ne laisser qu'un ruban régulier, étroit et bien égal d'un bout à l'autre, qui supporte la moëlle; mais cette opération, comme toutes les opérations manuelles, devient bientôt familière et facile aux enfans mêmes; et nous avons vu une vieille femme, complètement aveugle, s'acquitter de cette tâche avec la plus grande dextérité, et ne manquer jamais de dépouiller ses brins de jonc avec la plus parfaite régularité. Lorsque les joncs ont subi cette première opération, ils sont étendus sur le gazon pour y blanchir; là, ils reçoivent la rosée durant quelques nuits et sèchent au soleil. Il faut un peu d'adresse pour les plonger ensuite dans la graisse bouillante; mais ceci est encore l'affaire de la pratique.

» Une livre de graisse commune coûte quatre pences (8 sous), et six livres de graisse environ suffisent pour enduire une livre de joncs, laquelle n'a coûté qu'un scheling (25 sous). Si les personnes qui cultivent des abeilles veulent ajouter un peu de cire à la graisse,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

long-temps après qu'Edmond lui-même l'avait oubliée. Toutes les fois que son maître avait besoin d'envoyer un messager quelque part, Gilbert (c'était le nom du domestique anglais) employait toujours son petit ami Edmond,

cette addition lui donnera plus de consistance, la rendra plus claire et fera brûler plus long-temps les chandelles. Le suif de mouton aurait le même effet.

» Un bon brin de jonc, qui peut mesurer en longueur deux pieds deux pouces après avoir été diminué, brûle une heure moins trois minutes ou cinquante-sept minutes à peu près. Dans une livre de joncs secs, que j'ai fait peser et compter en ma présence, nous avons trouvé plus de mille six cents brins de jonc. Or, supposons que chacun de ces joncs ne brûle, l'un dans l'autre, qu'une demi-heure : eh bien ! un homme pauvre pourra acheter huit cents heures de lumière, c'est-à-dire la durée de plus de trente-trois jours entiers, pour trois schelings. D'après ce calcul, chaque brin de jonc coûte, avant d'être enduit de graisse, un trente-cinquième de farthing, et un vingt-deuxième après cette préparation. Ainsi une pauvre famille jouira cinq heures et demie par jour d'une lumière passable pour un farthing (2 liards). Une femme de ménage expérimentée m'a assuré qu'une livre et demie de joncs entretient complètement sa famille durant l'année entière, les cultivateurs ne brûlant point de lumière dans les longues journées, parce qu'alors ils se lèvent et se couchent avec le jour.

» Les petits fermiers usent beaucoup de lumière durant l'hiver, le matin et le soir, dans la laiterie et dans la cuisine. Mais les plus pauvres, qui sont toujours les moins entendus en économie et par conséquent continuent d'être pauvres, achètent chaque soir pour un demi-penny une chandelle, qui, dans leurs chambres ouvertes à tous les vents, ne dure pas plus de deux heures. Ainsi, ils n'ont que deux heures de lumière pour leur argent, au lieu de onze. »

Si M. Whyte avait pris la peine de pousser plus loin ses calculs, il aurait trouvé que l'article d'économie, si futile en apparence, qu'il recommande, épargnerait à la nation une somme égale au produit de l'impôt le plus onéreux. (*Note de l'Auteur.*)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qu'il aimait de plus en plus à mesure qu'il le connaissait davantage. Il reconnut qu'Edmond était à la fois prompt et exact en exécutant ses commissions. Un jour, après avoir attendu long-temps la réponse d'un de ces messages, l'impatience le prit, et il retourna sans la réponse. Lorsque Gilbert lui demanda pourquoi il ne rapportait pas de réponse, il n'essaya point de s'excuser; il ne dit point : — Il n'y avait point de réponse — ni : On ne m'a point dit d'attendre — mais il avoua naïvement la vérité; et, quoique Gilbert le réprimandât vivement d'avoir été aussi impatient, la véracité de l'enfant lui fut cependant plus avantageuse que toutes les excuses mensongères qu'il eût pu imaginer. Dans la suite, il fut toujours cru, lorsqu'il disait : — Il n'y avait pas de réponse — ou bien : On ne m'a point dit d'attendre.

Les orphelins continuèrent de s'aider l'un l'autre dans leurs travaux, suivant leur force et leur habileté; ils vécurent ainsi pendant trois ans, et ce que Mary gagnait avec son rouet ou son aiguille, Edmond en conduisant les charrettes des fermiers ou en faisant des commissions, Peggy et sa sœur enfin par leur petite industrie, servit à entretenir la famille sans qu'elle eût besoin de l'assistance des voisins. Isabelle et Caroline les visitaient souvent, et leur donnaient tantôt des vêtemens, tantôt de la laine ou du coton pour filer ou tricoter; et comme ces honnêtes petites créatures ne s'attendaient point que leurs protectrices feraient tout pour elles, parce qu'elles faisaient ainsi quelque chose, elles ne devinrent ni paresseuses ni prodigues.

Lorsqu'Edmond eut atteint sa douzième année, son ami Gilbert l'envoya chercher un jour, et lui dit que son maître lui avait permis de prendre un enfant dans la maison pour l'aider, et qu'il lui avait dit de le choisir dans le voisinage. Une aussi bonne place était avidement recherchée,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mais Gilbert déclara qu'il préférait Edmond à tous les autres, parce qu'il savait que c'était un garçon laborieux, honnête, doux, et qu'il disait toujours la vérité. Edmond entra donc au service de M. Nelson, le père d'Isabelle et de Caroline, et le maître de Gilbert. Il trouva sa nouvelle existence fort agréable, car il était bien nourri, bien habillé et bien traité, et chaque jour il s'instruisait dans son service, où il s'était montré d'abord si maladroit. Il s'appliquait docilement à faire tout ce que Gilbert lui demandait, et il était si obligeant avec ses camarades de service, que chacun ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Mais il lui fallut se soumettre à une toilette qui lui parut d'abord bien désagréable : il se vit obligé de porter des bas et des souliers, et sa chaussure blessa ses pieds, libres de toute contrainte de ce genre jusque-là. Et puis, lorsqu'il servait à table, il faisait un tel bruit en marchant, que ses camarades se moquaient tous de lui. Il raconta ses malheurs à sa sœur Mary, et cette bonne sœur réussit, après bien des essais infructueux, à lui confectionner une chaussure en drap avec des semelles en chanvre tressé. Ainsi chaussé, il put marcher sur le parquet de son maître, sans faire le moindre bruit ; et, comme ces chaussons ne pouvaient se porter dehors, il était toujours sûr de ne pas oublier d'en changer quand il avait besoin de sortir, et de cette manière il avait à la maison une chaussure constamment propre. Les domestiques mâles ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'Edmond ne marchait plus aussi lourdement ; les servantes, de leur côté, remarquèrent qu'il ne salissait plus les escaliers ni les corridors avec ses souliers. Lorsqu'on lui en fit compliment, il dit que c'était sa sœur Mary qu'il fallait en remercier, et il montra les chaussons qu'elle avait imaginé de faire pour lui.

La femme de chambre d'Isabelle commanda aussitôt une paire de chaussons semblables, et envoya à Mary un mor-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ceau de joli calicot imprimé pour servir de doublure. L'adroite ouvrière eut bientôt exécuté sa commande avec l'élégante addition de l'empeigne en calicot. Edmond lui conseilla de se servir de ficelles tressées au lieu de chanvre, et Mary trouva que ses semelles étaient aussi plus proprement faites, et dureraient probablement davantage. Elle tressa les ficelles ensemble sur une épaisseur de quatre à cinq lignes, et les cousit fortement au centre de ses souliers. Lorsque sa chaussure fut achevée, il se trouva qu'elle allait parfaitement bien au pied de la femme de chambre, qui s'empressa de la montrer à sa jeune maîtresse. Isabelle et sa sœur furent si charmées de l'industrie de Mary et de sa tendresse pour son frère, qu'elles lui commandèrent aussitôt deux douzaines de chaussons semblables, et lui donnèrent trois aunes de futaine de couleur, pour les faire, avec du galon pour les border. Lorsque les chaussons furent terminés, les filles de M. Nelson les placèrent chez les personnes de leur connaissance, et en reçurent trois schelings pour chaque paire. Munies de cette somme considérable, les jeunes demoiselles se dirigèrent vers le château, où elles trouvèrent tout propre et rangé comme de coutume. Elles furent heureuses de donner à cette laborieuse jeune fille la récompense que son industrie lui avait si bien méritée, et celle-ci la reçut avec autant de surprise que de gratitude. Elles lui conseillèrent de continuer la fabrication de ses chaussons, qui avaient plu généralement, et lui dirent qu'elles avaient l'espoir de vendre au grand bazar de Dublin tous ceux qu'elle pourrait faire.

Encouragée par ces excellentes protectrices, Mary continua sa petite manufacture avec une activité croissante. Nancy et Peggy tressaient les ficelles et lui préparaient l'empeigne et la doublure. Edmond avait obtenu la permission d'aller passer une heure tous les matins chez sa sœur, pourvu qu'il fût de retour avant huit heures. On

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

était alors dans l'été, et il se levait de bon matin pour voir ses sœurs et prendre part aux travaux de la manufacture. Sa besogne consistait à aplatir les semelles à coups de marteau; et chaque matin, dès qu'il était entré, il s'acquittait de sa tâche avec tant de bonne humeur, et chantait si gaiement en battant ses semelles sur une grosse pierre tirée des ruines du vieux château, que le moment de son arrivée était toujours le signal de la joie pour la famille.

Mary avait alors assez de travail pour occuper tous ses instans. Des commandes de chaussons lui arrivaient de toutes les familles riches du voisinage, et malgré son activité elle ne pouvait suffire à les exécuter toutes assez promptement. Elle trouva néanmoins, au milieu de tous ses travaux, le temps de fabriquer une paire de chaussons élégans, bordés de jolis rubans roses, pour en faire hommage à sa maîtresse d'école, qui consentit alors à recevoir l'argent de son élève qu'elle voyait avec plaisir en voie de prospérité. Plusieurs des enfans qui fréquentaient son école se récrièrent d'admiration à la vue du présent de Mary et se rendirent à la manufacture de Rossmore, pour savoir comment se faisaient ces jolis chaussons. Quelques-uns y vinrent par curiosité, d'autres par oisiveté; mais lorsqu'ils virent combien les petits fabricans semblaient heureux pendant qu'ils étaient activement occupés à leur ouvrage, ils désirèrent de participer aux travaux de la manufacture. L'un demanda à Mary de tresser des ficelles pour les semelles; un autre aida Peggy et sa sœur à préparer les doublures, et tous ceux qui voulurent de l'emploi en obtinrent; car on mit à la porte les petits fainéans.

Un matin qu'Edmond et ses joyeux ouvriers étaient réunis de bonne heure et activement occupés aux travaux divers de la manufacture, tous assis autour de la huche, qui leur servait de table : — Il faut que je me lave les mains, dit George, qui entra tout essoufflé. J'ai couru si vite, afin

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'arriver à temps pour travailler avec vous, que je suis tombé tout de mon long. Voyez comme j'ai sali mes mains. Trop de hâte ne vaut rien quelquefois.

Pendant que George se lavait les mains, deux petits garçons qui venaient d'achever leur tâche vinrent auprès de lui pour lui demander de leur faire des bulles de savon. Ils étaient tous les trois occupés à souffler leurs globes légers dont ils suivaient de l'œil l'ascension rapide dans l'air, lorsqu'un bruit aussi violent qu'un coup de tonnerre les fit tressaillir tout-à-coup. Ils étaient alors dans une sorte de petite cour intérieure du château, contigüe à la chambre où tous leurs camarades travaillaient; ils s'y précipitèrent aussitôt tout en émoi, en s'écriant : — Avez-vous entendu le bruit?

— Je crois avoir entendu un coup de tonnerre, dit Mary; mais pourquoi donc as-tu l'air si effrayé?

Comme elle finissait ces mots, un autre bruit plus épouvantable encore se fit entendre, et les murs tremblèrent autour d'eux. Les enfans pâlirent et demeurèrent comme frappés d'immobilité; mais Edmond jeta son marteau et courut voir ce dont il s'agissait. Mary le suivit, et ils virent bientôt qu'une grande cheminée était tombée à l'autre extrémité des ruines et que c'était là la cause de ce bruit extraordinaire.

La partie du château où les orphelins demeuraient avait toujours semblé parfaitement sûre à Edmond; mais les enfans du village prirent l'épouvante, et dans la crainte que tout ce qui restait du vieux château ne vînt à s'écrouler tout de suite, ils coururent chez eux aussi vite qu'il leur fut possible. Edmond qui était un garçon courageux, fier de faire preuve d'intrépidité, se moqua de leur terreur panique; mais Mary, qui était plus prudente, persuada à son frère de demander à un maçon expérimenté, qui travaillait alors chez M. Nelson, de venir examiner les ruines de Ross-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

more pour qu'il pût leur dire si la partie de ces ruines qu'ils habitaient était sûre ou non. Le maçon vint, et, après un examen attentif, il fut d'avis que les chambres qu'ils habitaient pouvaient encore durer un hiver, mais qu'aucune partie des ruines ne resterait debout une année de plus.

Mary fut bien chagrine de quitter une résidence qui avait des charmes pour elle, toute pauvre qu'elle fût; c'était là qu'elle et ses sœurs avaient vécu dans la paix et le contentement depuis la mort de leur mère, c'est-à-dire depuis près de quatre ans; mais elle résolut de chercher aussitôt une autre habitation; elle avait alors assez d'argent pour payer le loyer d'une chaumière commode et suffisamment spacieuse. Sans perdre de temps, elle se rendit au village qui était situé à l'extrémité de l'avenue qui conduisait au château de M. Nelson. Elle désirait trouver un logement dans ce village, parce qu'elle eût été ainsi voisine de son frère et des jeunes demoiselles qui avaient eu tant de bontés pour eux. Elle ne trouva qu'une seule maison nouvellement bâtie, qui fût encore inoccupée. Elle appartenait à M. Harvey, le propriétaire de Rossmore, qui était encore en Angleterre : elle était couverte en ardoises, et l'intérieur en était proprement et convenablement disposé; mais le loyer était de six guinées par an, et c'était plus que Mary ne pouvait entreprendre de payer. Trois guinées par an lui semblaient la plus forte somme dont elle pût se charger pour son loyer; et puis elle avait entendu dire que diverses propositions avaient été déjà faites à ce sujet au propriétaire; et comme l'intendant, M. Hopkins, n'était pas son ami, elle désespéra d'obtenir le logement qu'elle convoitait. Son frère fut encore plus contrarié qu'elle-même, de voir qu'elle ne pût parvenir à se loger si près de lui. Il offrit de donner une guinée par an sur ses gages, et Gilbert, son ami, se chargea d'en parler pour lui à l'intendant, et de s'informer si, parmi les personnes

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qui lui avaient fait déjà des propositions, il n'y en aurait pas une qui voulût se contenter d'une partie de la maison et se réunir à Mary pour en payer le loyer ensemble. Il ne se trouva qu'une vieille femme, méchante et tracassière, et un homme fameux par ses habitudes querelleuses et processives. Mary ne voulut avoir rien de commun avec de semblables gens : elle ne voulut point non plus en parler aux filles de M. Nelson, car elle n'était point d'un caractère importun ni indiscret, et ses protectrices avaient déjà tant fait pour elle, qu'elle aurait rougi de leur demander davantage. Elle retourna donc au vieux château, toute triste, auprès de ses petites sœurs, qui l'attendaient avec impatience, et qui croyaient apprendre qu'elle avait trouvé dans le village une jolie demeure pour elles, à deux pas de leur frère chéri.

— Mauvaises nouvelles, mes pauvres sœurs, leur dit-elle en entrant.

— Mauvaises nouvelles aussi pour toi, Mary, répliquèrent les petites filles d'un air tout désolé.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Notre pauvre chèvre est morte, répliqua Peggy ; la voilà là-bas, gisant sous cette pierre ; on ne peut lui voir qu'une patte, à la pauvre bête : nous n'avons pu soulever la grosse pierre qui est tombée sur elle. Betsy, notre voisine, nous a dit ce matin, en venant travailler avec nous, qu'elle se rappelait l'avoir vue grimpée sur les ruines et grattant avec ses cornes la cheminée chancelante.

— Il m'est arrivé plus d'une fois, dit Mary, d'emmener cette pauvre créature de la même place ; je craignais toujours qu'elle ne fît tomber cette grosse pierre sur son corps.

La chèvre, qui avait été long-temps la favorite de Mary et de ses sœurs, fut amèrement regrettée. Lorsqu'Edmond vint, il aida ses sœurs à détourner la grosse pierre qui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

avait écrasé le pauvre animal d'une si affreuse manière. Pendant qu'ils travaillaient à mouvoir cette énorme pierre, afin de pouvoir enterrer la chèvre, Nancy trouva une vieille pièce de monnaie, qui ne ressemblait ni à un penny, ni à un scheling, ni à une guinée.

— En voici d'autres, beaucoup d'autres! s'écria Peggy.

Et en continuant leurs recherches parmi les décombres, ils découvrirent un petit pot de fer, qui semblait avoir servi à contenir des pièces de monnaie, car ils en trouvèrent un grand nombre auprès de l'endroit où le vase était tombé. En examinant les pièces, Edmond reconnut que plusieurs d'entre elles brillaient comme de l'or, et les petites filles s'écrièrent avec joie : — Oh! Mary! Mary! comme cette trouvaille nous est venue à propos! Maintenant, tu pourras payer le loyer de cette jolie maison. Quel bonheur nous est subitement arrivé!

Mais Mary, quoique rien au monde ne lui plût davantage que de se voir en état de payer le loyer de la maison du village, fit observer que l'honnêteté s'opposait à ce qu'ils touchassent à aucune pièce de ce trésor, parce qu'il appartenait au propriétaire du château. Edmond convint avec elle de le porter tout de suite à l'intendant Hopkins. Nancy et sa sœur, convaincues par les sages et honnêtes paroles de Mary, demandèrent à l'accompagner, ainsi qu'Edmond, chez M. Hopkins. Sur la route, la petite famille s'arrêta chez M. Nelson, pour montrer leur trésor à l'ami Gilbert : celui-ci le porta aussitôt à ses jeunes maîtresses, Isabelle et Caroline, et leur raconta comment il avait été trouvé.

Ce n'est pas seulement par la supériorité de leurs richesses, mais encore par celle de leurs connaissances, que les personnes des rangs élevés de la société peuvent aider ceux qui se trouvent placés dans une condition inférieure. Isabelle, qui avait quelques notions de chimie,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

découvrit, en touchant les pièces avec de l'eau régale [1] (le seul acide qui dissolve l'or), que la plupart étaient d'or et par conséquent d'une grande valeur. Caroline trouva de son côté que plusieurs de ces pièces avaient en même temps une grande valeur comme curiosités. Elle se rappela que son père lui avait montré les empreintes des pièces de monnaie à la fin de chaque règne, dans l'histoire d'Angleterre de Hume, et, après avoir comparé ces gravures avec les pièces trouvées par les orphelins, elle s'aperçut que, pour la plupart, elles appartenaient au règne de Henri VII.

Les personnes qui font collection de médailles et de monnaies y attachent une grande valeur, à proportion de leur rareté. Isabelle et Caroline, qui connaissaient bien le caractère de l'intendant Hopkins, eurent la précaution de compter les pièces et de marquer chacune d'elles d'une croix si petite qu'elle était à peine visible à l'œil nu, quoiqu'il fût facile de la distinguer à l'aide d'un verre grossissant. Elles demandèrent aussi à leur père, qui était lié avec M. Harvey, le propriétaire du château de Rossmore, d'écrire à ce monsieur et de l'informer de l'honnête conduite des orphelins, après avoir trouvé ce trésor dans les ruines de son château. La valeur en était estimée à trente ou quarante guinées environ.

Quelques jours après la chute de la grande cheminée de Rossmore, Mary et ses sœurs étaient péniblement occupées à leur ouvrage, lorsqu'elles virent entrer, en trébuchant, une vieille femme appuyée sur un bâton de houx qui semblait n'avoir été coupé que depuis quelques instans; elle avait à la bouche une pipe cassée; sa tête était enveloppée d'un mouchoir rouge et bleu, dont les coins lui pendaient sur le derrière du cou; du reste elle n'avait

[1] Acide nitro-muriatique.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

point de souliers pour enfermer ses larges pieds, point de bas qui cachassent au regard la peau sèche et noire de ses jambes décharnées; sa jupe était horriblement déchirée au beau milieu, et le derrière de sa robe était gracieusement relevé sur ses épaules pour remplacer le mantelet qu'elle avait vendu pour acheter du whisky [1]. Cette hideuse femme était bien connue dans le pays sous le nom de *la vieille Meg la gratteuse*, parce que, depuis bien des années, elle avait l'habitude de fouiller les ruines des châteaux, les monticules supposés être le tombeau des vieux conquérans danois, et de gratter la terre au milieu d'une tour antique du voisinage, pour y chercher un trésor. Dans sa jeunesse, elle avait entendu mystérieusement parler à sa grand'mère d'une prophétie trouvée dans un monastère des environs, qui disait : « qu'avant qu'il se fût passé beaucoup de fêtes de Saint-Patrice, il serait trouvé un trésor sous terre, à une distance de vingt milles à la ronde. »

Cette prédiction avait fait une impression profonde sur l'esprit de la jeune Meg; elle en avait rêvé trois fois de suite; et, comme ces rêves répétés étaient, suivant elle, une preuve incontestable que la prophétie se vérifierait, elle laissa là son rouet et son tricot, et ne pensa plus qu'à faire la recherche du trésor qui devait être trouvé par quelqu'un, dans un rayon de vingt milles à la ronde. La fête de Saint-Patrice revint tous les ans, sans que la persévérante Meg trouvât jamais un farthing; et, comme elle ne faisait jamais rien, elle devint de plus pauvre en plus pauvre. Par malheur, pour se consoler de ses désappointemens successifs, et se donner du cœur pour procéder à de nouvelles recherches, elle se mit à boire; elle vendit peu à peu tout ce qu'elle possédait; mais elle croyait encore que tôt ou tard viendrait le jour heureux qui la récompenserait de toutes ses peines.

[1] Eau-de-vie de grain, d'orge ou d'avoine distillée.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Meg la gratteuse atteignit ainsi sa soixantième année, sans avoir jamais vu cet heureux jour; et, dans sa vieillesse, elle était devenue une pauvre mendiante, sans un toit pour s'abriter, un lit pour se reposer, un morceau de pain pour se nourrir, si ce n'est celui qu'elle obtenait de la charité de ceux qui s'étaient fiés à leur industrie et non à leur *bonheur*, ainsi qu'elle.

— Ah! Mary, ma fille! une pomme de terre et un peu de soupe, pour l'amour de Dieu! dit-elle en entrant. Je n'ai rien pris d'aujourd'hui, pauvre créature que je suis, rien qu'un verre de whisky et pour un demi-penny de tabac.

La bonne Mary s'empressa de lui verser un peu de lait dans une tasse et y ajouta une grosse pomme de terre qu'elle tira de la bouilloire; elle souffrait de voir cette pauvre vieille femme dans un tel état de besoin et d'abandon. — Meg la gratteuse, dit celle-ci, aimerait bien mieux un peu de whisky que du lait; mais Mary n'avait point de liqueurs fortes à lui donner. La vieille s'assit alors auprès du feu, et, après avoir soupiré, grommelé et fumé sa pipe quelque temps, elle dit à Mary :

— Eh bien! qu'avez-vous fait du trésor que vous avez eu le bonheur de trouver?

Mary lui dit qu'ils étaient allés le remettre à l'intendant M. Hopkins.

— Ce n'est point ce que j'aurais fait à votre place, répliqua la vieille d'un ton moqueur. — Lorsqu'un bonheur nous arrive, pourquoi donc lui tourner le dos? — Mais à quoi bon parler ainsi? Ce qui est fait est fait. — Je veux voir si j'aurai du bonheur dans ce château avant la fête prochaine de Saint-Patrice. On m'a dit qu'il était à plus de vingt milles de chez nous, sans ça j'y serais venue depuis long-temps. — Mais vaut mieux tard que jamais.

Mary fut fort alarmée de ce discours, et ce n'était pas sans raison; car elle savait bien que si la vieille gratteuse

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

se mettait à travailler les fondemens du vieux château de Rossmore, elle l'aurait bientôt renversé de fond en comble. Il était inutile de parler à la vieille Meg du danger de s'enterrer toute vive sous les ruines de Rossmore, encore moins du peu de chances qu'elle avait d'y découvrir un autre pot rempli de pièces d'or. Elle se mit les coudes sur les genoux, et, se bouchant les oreilles de ses mains, elle dit à Mary et à ses sœurs de ne point perdre leur temps ni leurs paroles à prêcher plus sage et plus vieille qu'elles; et que, quoi qu'elles pussent faire ou dire, elle se mettrait à l'ouvrage dès le lendemain matin : — A moins, ajouta-t-elle, que vous ne me dédommagiez, si vous voulez que je n'y touche pas.

— Et que faudrait-il donc vous donner pour que vous n'y touchiez pas? dit Mary, qui se vit dans la fâcheuse alternative de subir une querelle, ou d'abandonner sa demeure, si elle ne cédait pas aux conditions que voulait lui imposer cette vieille mégère.

Celle-ci déclara qu'elle ne se contenterait pas de moins d'une couronne.

Mary lui remit aussitôt une demi-couronne, dans l'espoir de se débarrasser des persécutions de cette méchante vieille; mais elle se trompait, car la semaine était à peine écoulée que la vieille reparut encore et réitéra ses menaces de se mettre à l'ouvrage dès le lendemain matin, à moins qu'on ne lui remît quelque chose pour acheter du tabac.

Le lendemain, le surlendemain et jours suivans, l'inévitable Meg vint encore, sous le même prétexte, et la pauvre Mary, qui se gênait de plus en plus pour lui donner quelque demi-penny, s'écria à la fin : — La découverte de ce trésor ne nous a pas porté bonheur, bien au contraire; plût au ciel que nous ne l'eussions jamais trouvé!

Mary ne fit jamais confidence à personne des persécu-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tions qu'elle subissait à l'occasion du malheureux pot de fer, et M. Hopkins, l'intendant, s'imaginant que personne que lui et ces pauvres enfans ne connaissaient la découverte de ce trésor, résolut de le garder tout entier pour lui. Il fut désagréablement surpris, quelques semaines après, de recevoir une lettre de son propriétaire, M. Harvey, qui lui demandait les pièces de monnaie découvertes dans les ruines de Rossmore. Hopkins avait vendu les pièces d'or et quelques-unes des autres; mais il se flattait que les enfans et les jeunes demoiselles, auxquelles il savait maintenant que les pièces avaient été montrées, ne pourraient dire si celles qu'ils avaient vues étaient d'or ou non, et il n'avait aucune crainte que celles du règne de Henri VII ne lui fussent réclamées, parce qu'il croyait qu'elles avaient tout-à-fait échappé à l'attention. Il envoya donc les pièces d'argent et quelques autres de peu de valeur, et s'excusa de n'en avoir pas parlé plus tôt, parce qu'il avait considéré ces objets comme d'une valeur presque nulle.

M. Harvey répondit en faisant observer qu'il ne pouvait considérer comme sans valeur les pièces d'or qui se trouvaient parmi celles qui avaient été découvertes, et il voulut savoir pourquoi ces pièces d'or et celles du règne de Henri VII ne lui avaient pas été envoyées.

M. Hopkins nia qu'il en eût jamais reçu une seule; mais il fut frappé comme d'un coup de foudre, lorsque M. Harvey lui envoya, en réplique à son mensonge, une liste des pièces de monnaie que les orphelins lui avaient remises, et le dessin exact de celles qui ne se retrouvaient plus. Il lui apprit que cette liste et ces dessins venaient des jeunes demoiselles qui avaient vu les pièces de monnaie en question.

L'intendant pensa qu'il n'avait pas d'autre moyen de s'en tirer qu'en persistant effrontément dans son mensonge. Il répondit qu'il était possible, et même probable que de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

telles pièces de monnaie eussent été trouvées dans les ruines de Rossmore, et que c'était sans doute celles-là que les jeunes demoiselles disaient avoir vues : mais il déclara positivement qu'elles n'étaient jamais venues en ses mains; qu'il avait envoyé toutes celles qui lui avaient été remises; et que quant aux autres, il supposait qu'elles avaient dû être détournées par Edmond et Mary, en venant de chez M. Nelson auprès de lui.

Les orphelins furent blessés et surpris, en apprenant d'Isabelle et de Caroline l'accusation portée contre eux. Ils se regardèrent l'un l'autre en silence pendant quelques momens; puis Peggy s'écria :

— Sûrement la mémoire de M. Hopkins le trompe étrangement. Eh quoi! il ne se rappelle pas qu'Edmond lui compta les pièces sur la grande table de sa salle, en présence de nous quatre? — Je m'en souviens comme si j'y étais encore.

— Et moi aussi, dit la petite Nancy. Ne te souviens-tu pas, Mary, que tu mis à part les pièces d'or, en disant à M. Hopkins qu'elles étaient d'or? Il répondit que nous n'y connaissions rien; j'allais lui dire que miss Isabelle les avait essayées, et avait reconnu qu'elles étaient d'or, lorsque, au même instant, quelques fermiers entrèrent pour payer le loyer de leur ferme : il nous poussa dehors, et m'ôta de la main la pièce d'or que j'avais prise pour lui faire voir la place brillante que miss Isabelle avait faite en la frottant d'une certaine eau savante. Je crois qu'il eut peur que je ne lui volasse cette pièce, tant il s'empressa de l'arracher violemment de mes mains. — Viens, Edmond, et toi aussi, Mary; courons chez lui pour lui rappeler toutes ces circonstances.

— Je ne retournerai plus chez lui, dit Edmond d'un ton décidé; c'est un méchant homme; je ne veux pas le revoir. — Ma bonne sœur, ne te désole point ainsi; nous n'avons

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pas besoin de nous affliger — nous sommes honnêtes.

— C'est vrai, dit Mary; mais n'est-ce pas bien dur qu'après avoir vécu, ainsi que ma mère l'a fait avant nous, dans l'honnêteté et en paix avec tout le monde, nous voyons ainsi salir un nom sans tache jusque-là, lorsque?....

La voix de Mary fut étouffée par un sanglot; elle s'arrêta.

— C'est un bien qu'on ne peut nous enlever, dit Edmond, tout orphelins que nous sommes, et tout riche et puissant qu'*il* soit lui-même. Qu'il dise et fasse ce qu'il voudra, il ne lui est pas possible de salir notre nom.

Edmond se trompait, hélas! et Mary n'avait que trop de raisons de craindre. On parla beaucoup de cette affaire, et l'intendant n'épargna ni pas ni démarches pour faire circuler sa propre version. Les orphelins, eux, convaincus de leur innocence, ne s'en inquiétèrent nullement, et la conséquence fut que tous ceux qui les connaissaient bien ne doutèrent point de leur honnêteté; mais la plupart de ceux qui ne les connaissaient pas en conclurent que l'intendant devait avoir raison. Le scandale se répandit quelque temps sans parvenir à leurs oreilles, parce qu'ils vivaient très-retirés; mais un jour que Mary était allée vendre quelques paires de bas de tricot à la foire du voisinage, l'homme auquel elle les vendit écrivit son nom sur son carnet, et après l'avoir écrit: — Oh! oh! jeune fille, dit-il, je n'aurais point eu affaire à vous, si j'avais connu votre nom plus tôt. — Où est l'or que vous avez trouvé au château de Rossmore?

Ce fut en vain que Mary raconta ce qui s'était passé: elle vit bien que son auditeur n'ajoutait aucune foi à son récit, parce que sa bonne réputation ne lui était pas connue, non plus qu'à aucune des personnes présentes. Elle quitta la foire le plus tôt qu'il lui fut possible, et, quoi qu'elle pût se dire

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pour se consoler, elle revint triste et pensive. Elle essaya de se distraire par les travaux de sa petite manufacture, et de se consoler, en réfléchissant qu'elle avait dans le monde deux amies qui n'avaient pas cessé de croire à sa probité, et qui ne les abandonneraient point, elle et ses sœurs.

Isabelle et Caroline proclamaient en effet partout leur confiance entière dans l'intégrité des orphelins; mais il n'était pas alors dans leur pouvoir d'établir cette conviction par des preuves. L'intendant et ses amis ne cessaient de répéter que les pièces d'or avaient été détournées par les enfans dans le trajet de la demeure de M. Nelson à la sienne, et les jeunes demoiselles furent blâmées par beaucoup de gens de continuer leur protection à des enfans soupçonnés, non sans raison, d'être de petits voleurs. Les orphelins se trouvèrent donc dans une condition pire que jamais, lorsque l'hiver arriva, et que leurs bienfaitrices quittèrent la campagne pour aller passer la mauvaise saison à Dublin. Le vieux château, il est vrai, devait durer encore un hiver, avait dit le maçon; mais, malgré la perspective prochaine de se trouver sans logement convenable, ce n'était plus cette inquiétude qui occupait les pensées de Mary.

Une nuit, comme elle allait se coucher, elle entendit frapper vivement à la porte : — Mary, es-tu encore debout ? ouvre-moi ! disait une voix qui semblait être celle de Betsy Green, la fille du directeur de la poste aux lettres du village voisin.

Mary ouvrit à son amie, et lui demanda ce qu'elle pouvait lui vouloir à cette heure de la nuit.

— Donne-moi une pièce de six pences, et tu le sauras, dit Betsy; mais réveille Nancy et Peggy. Voici une lettre à ton adresse qui vient d'arriver par la poste, et je suis accourue tout de suite pour te la remettre, parce que je

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

savais bien que tu serais bien aise de la recevoir : j'avais reconnu l'écriture de ton frère sur l'adresse.

Peggy et sa sœur furent bientôt debout lorsqu'elles surent qu'il s'agissait d'une lettre d'Edmond. A la lueur de l'une de ses chandelles de jonc, Mary lut tout haut les mots suivans :

» MES BONNES SŒURS,

» Réjouissez-vous ! — J'ai toujours dit que la vérité se découvrirait à la fin et que notre nom demeurerait toujours pur et sans tache. — Mais je ne veux rien vous apprendre avant que nous soyons réunis, c'est-à-dire la semaine prochaine; car nous allons revenir (nous, c'est-à-dire mon maître, ma maîtresse et les jeunes demoiselles — Dieu les bénisse à jamais ! — et M. Gilbert et moi) nous allons revenir à la campagne aux fêtes de Noël : ah ! quelles heureuses fêtes ce va être pour les honnêtes gens ! Quant à ceux qui ne sont pas honnêtes, ils ne doivent point s'attendre à vivre heureux, pas plus aux fêtes de Noël qu'à toute autre époque de l'année. — Mais vous saurez tout lorsque nous nous retrouverons ensemble : en attendant, portez-vous bien, mes bonnes petites sœurs.

» Votre joyeux et tendre frère,

» EDMOND. »

Pour comprendre la joie d'Edmond, nos lecteurs ont besoin d'être instruits de certains événemens qui survinrent après l'arrivée de la famille Nelson à Dublin. Un matin, les jeunes demoiselles étaient allées visiter avec leur père la magnifique bibliothèque d'un grand seigneur, qui se faisait un généreux et noble plaisir de faire participer aux avantages que lui procuraient ses richesses et sa naissance tous ceux qui s'occupaient de science et de littérature. Comme il connaissait les profondes connaissances de M. Nelson en numismatique, lord Kinnaird ouvrit un médaillier pour lui demander son opinion sur la date de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

quelques monnaies qu'il avait achetées depuis peu à un prix très-élevé. C'étaient les pièces mêmes que les orphelins avaient trouvées dans les ruines de Rossmore. Isabelle et sa sœur les reconnurent tout de suite, et, comme la croix qu'Isabelle avait gravée sur chacune de ces pièces était encore visible à l'aide d'une loupe, il n'y eut plus aucun motif de doute ni d'incertitude.

Lord Kinnaird, vivement intéressé par l'histoire des orphelins, et par la gracieuse manière dont elle était contée par Isabelle, envoya chercher tout de suite la personne dont il avait acheté les pièces de monnaie. C'était un brocanteur juif. Il refusa d'abord de dire de qui il tenait ces pièces, parce qu'il les avait achetées, disait-il, sous la promesse de garder le secret sur ce point. Mais, pressé de questions, il avoua ensuite qu'une des conditions du marché avait été qu'il ne s'en déferait point en Irlande; mais qu'il s'était laissé tenter par le haut prix que lord Kinnaird lui en avait offert.

A la fin, lorsque le juif eut appris que les pièces de monnaie avaient été volées, et qu'il serait immédiatement poursuivi comme receleur et complice du vol, s'il n'avouait pas toute la vérité, il déclara qu'il avait acheté ces pièces d'un monsieur à lui inconnu jusqu'alors; mais il ajouta qu'il le reconnaîtrait et le désignerait sans hésiter, s'il le voyait une seconde fois.

L'intendant Hopkins se trouvait justement alors à Dublin, et M. Nelson aposta le juif dans le cabinet d'un banquier chez lequel Hopkins était convenu, dès la veille, de venir régler ses comptes avec lui. Hopkins vint à l'heure fixée. — Le juif le reconnut — déclara par serment que c'était l'homme qui lui avait vendu les pièces de monnaie — et ainsi la culpabilité de l'intendant et l'innocence des orphelins se trouvèrent en même temps complètement démontrées.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Un récit détaillé de tous ces événemens fut adressé en Angleterre à M. Harvey; et, quelques jours après, arriva une lettre qui contenait un congé en bonne forme pour le malhonnête intendant, et une récompense pour les orphelins honnêtes et laborieux. M. Harvey voulut que Mary et ses sœurs habitassent gratis, sous la surveillance d'Isabelle et de Caroline, la jolie petite maison couverte en ardoises, sans payer de loyer, pendant tout le temps que les orphelins continueraient à y mener une vie honnête et laborieuse.

Telle était la nouvelle heureuse qu'Edmond avait à dire à ses sœurs. Tous les voisins prirent part à leur bonheur; et le jour où les orphelins quittèrent les ruines de Rossmore, pour aller s'installer dans leur nouvelle maison, fut le plus heureux jour des fêtes de Noël. Personne n'envia leur prospérité, parce que tout le monde vit que c'était la juste récompense d'une bonne conduite. Tout le monde, excepté la vieille Meg, qui s'écria, en se tordant les mains de désespoir: — Malheur à moi! malheur à moi! Pourquoi ne suis-je pas venue plus tôt à ce château? Tout est chance dans ce monde; mais je n'ai jamais eu que la mauvaise chance, moi. Voyez un peu le bonheur de ces enfans qui ont trouvé un pot rempli d'or, des amis riches et puissans, une maison couverte en ardoises, et que sais-je? Et je suis là, moi, pauvre vieille, sans vêtemens pour me couvrir dans l'hiver, et sans une pomme de terre à me mettre dans la bouche! — Moi, qui ai fouillé, gratté la terre toute ma vie pour trouver un trésor, n'avoir pas seulement un demi-penny pour m'acheter du tabac!

— Je vais vous dire la véritable raison qui fait que vous ne possédez pas un penny, lui dit Betsy: Mary a travaillé courageusement, ainsi que ses sœurs et son frère, durant cinq années entières, et c'est par leur industrie qu'ils se sont gagné de l'argent — et des amis aussi. — Ce n'est pas par bonheur, mais par.....

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Bah! bah! interrompit la vieille Meg, à quoi bon tant de bavardages? Est-ce que je ne sais pas aussi bien que vous qu'ils ont eu le *bonheur* de trouver un pot plein d'or? et n'est-ce pas la cause en effet de ce qu'ils vont maintenant habiter la maison couverte en ardoises de M. Harvey?

— Non, répliqua doucement la fille du directeur de la poste aux lettres, cette maison leur a été donnée *comme une récompense.* C'est l'expression même de M. Harvey; j'ai vu la lettre, Edmond me l'a montrée, et la montrera à tous ceux qui la voudront voir. La jouissance de cette maison leur a été donnée *comme une récompense de leur honnêteté.*

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

FRÉDÉRIC

OU

LA MANIE DE CONTREFAIRE.

CHAPITRE I.

Une femme aimable

M. et mistriss Montague étaient venus passer l'été de l'année 1825 à Clifton, avec leur fils Frédéric et leurs deux filles Sophie et Marianne. Ils apportaient le plus grand soin à l'éducation de leurs enfans, et ils ne se laissaient détourner de cette religieuse occupation par aucun motif de convenance personnelle ou d'amusement temporaire, de peur de compromettre, par leur absence, le bonheur à venir de leurs intéressans élèves.

Convaincus de l'extrême importance des premières impressions et de l'influence des circonstances extérieures sur le caractère et les manières des enfans, ils s'appliquaient surtout, alors, à ce que la variété d'idées et d'objets nouveaux qui allait frapper l'esprit de leurs élèves, leur apparût sous un juste point de vue.

Laissez les enfans voir et juger par eux-mêmes, dit-on quelquefois inconsidérément. — Mais s'ils ne peuvent voir qu'une face des objets, comment leur serait-il possible d'en

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

juger l'ensemble? et, avec la vue superficielle qu'ils en peuvent saisir dans les courtes visites qu'ils font avec leurs parens, et dans les conversations décousues et frivoles de la société, comment pourraient-ils faire une étude raisonnée des objets du bonheur humain, acquérir une notion juste de la nature de la société, et parvenir à une saine appréciation des caractères qui s'offrent à eux? M. et mistriss Montague raisonnaient ainsi, et se montraient en conséquence fort scrupuleux dans le choix de leurs connaissances, parce qu'ils savaient bien que tout ce qui se passe dans la conversation, en présence des enfans, devient une partie importante de leur éducation. En venant résider à Clifton, M. Montague avait l'intention d'occuper une maison tout entière; mais comme la saison était avancée, toutes les maisons étaient déjà pleines, et, pendant quelques semaines, la famille Montague se vit obligée d'en habiter une dans laquelle quelques-uns des appartemens étaient occupés.

Durant la première quinzaine, ce fut à peine même s'ils entrevirent les familles qui habitaient sous le même toit qu'eux. Un vieux quaker et sa sœur Bertha étaient leurs pacifiques et silencieux voisins. Le teint frais et vermeil de la jeune femme avait bien attiré l'attention des enfans, lorsqu'ils avaient entrevu son visage, au moment où elle montait en voiture pour aller à la promenade. Ils pouvaient à peine croire qu'avec une figure aussi fraîche on vînt aux eaux pour cause de santé. Le teint éclatant de miss Bertha et ses vêtemens d'une blancheur éblouissante les avaient frappés d'admiration, et ils avaient observé que le vieux quaker se montrait toujours attentif à ce que les roues de la voiture ne tachassent point la robe blanche de sa sœur, lorsqu'il lui donnait la main pour monter en voiture. Ils avaient conclu de cette circonstance légère et de la bienveillante physionomie du vieux monsieur, qu'il aimait ten-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

drement sa sœur, et que certainement ils devaient être heureux. Seulement ils ne parlaient jamais et c'était à peine si on pouvait les voir.

Il n'en était point ainsi de la dame, ou plutôt de la vieille demoiselle, qui habitait le rez-de-chaussée. Sur l'escalier, dans le corridor, à sa fenêtre ou sur sa porte, toujours on la rencontrait; elle semblait enfin avoir résolu le problème d'une perpétuelle ubiquité. On entendait éternellement sa voix, et nous devons convenir qu'elle n'était pas particulièrement mélodieuse. Le premier jour qu'elle rencontra les enfans de mistriss Montague dans l'escalier, elle s'arrêta pour dire à Marianne qu'elle était une charmante enfant; puis elle l'embrassa tendrement, lui demanda son nom, et lui apprit que le sien était « mistriss Theresa Tattle; » circonstance que Marianne n'aurait pu ignorer long-temps, car dans le cours d'une seule matinée on entendait à la porte de la maison au moins vingt coups de sonnette, et autant de coups de marteau retentissans, auxquels succédaient aussitôt les dialogues suivans : — Mistriss Theresa Tattle, s'il vous plait? — Mistriss Theresa Tattle est chez elle; ou — Mistriss Theresa Tattle est sortie.

Personne à Clifton n'était plus souvent chez elle ou dehors que mistriss Theresa Tattle. Elle avait en réalité, somme elle s'en vantait, le bonheur de posséder les connaissances les plus étendues parmi les personnes qui venaient prendre les eaux à Clifton. Elle tenait, depuis longues années, un registre des arrivans, et régulièrement elle consultait la liste des abonnés aux cabinets de lecture et celle des souscripteurs aux bals et au cercle des baigneurs, de sorte qu'avec le secours d'une mémoire que ne surchargeaient point les connaissances littéraires et libre d'ailleurs de tous soins domestiques, elle était parvenue à retenir une liste aussi merveilleuse qu'exacte des naissances, morts, mariages, etc., avec un répertoire complet

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de toutes les anecdotes comiques, amusantes, ou scandaleuses, qui sont nécessaires à la conversation d'une réunion de baigneurs, non moins qu'essentielles au caractère et à la réputation « d'une femme aimable. »

Mistriss Tattle passait en effet généralement pour une femme très-aimable; et dans la conviction qu'elle avait de son amabilité, il lui tardait de faire connaissance avec ses nouveaux voisins, après avoir, avec son adresse et son activité ordinaires, recueilli de leurs propres domestiques, par l'entremise des siens, tout ce que les premiers pouvaient savoir, ou plutôt pouvaient dire sur le compte de leurs maîtres. Le nom de Montague, d'ailleurs, était un nom bien connu, et la justifiait à ses propres yeux des avances qu'elle se proposait de faire pour cultiver cette connaissance. Elle débuta par adresser des signes de tête, de petits saluts, des sourires, à Marianne, toutes les fois qu'elle la rencontrait; et Marianne, qui était une toute petite fille, y répondit aussitôt par des signes et des sourires. Et puis la porte de mistriss Tattle était toujours plus qu'à demi ouverte, de manière à permettre la vue d'un beau perroquet vert et rouge. Marianne ralentissait le pas quelquefois devant cette porte si séduisante. Un matin qu'elle était toute grande ouverte, elle s'arrêta pour dire, en adoucissant sa voix : — Jacquot! joli Jacquot! — Et aussitôt mistriss Tattle la pria de lui faire l'honneur d'entrer pour voir Jacquot de plus près, et en même temps elle prit la liberté de lui offrir un morceau de gâteau aux amandes.

Le lendemain, mistriss Theresa Tattle eut l'honneur de faire, en personne, une visite à mistriss Montague « pour s'excuser de la liberté qu'elle avait prise en invitant la charmante miss Marianne à voir son perroquet des Antilles, et de la liberté plus grande encore qu'elle s'était permise de lui offrir une tranche de gâteau, créature inconsidérée qu'elle était! libertés qui pouvaient avoir dé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

plu à mistriss Montague, et que certainement elle ne se fût jamais avisée de prendre, si elle n'y avait été entraînée, d'une manière irrésistible, par la ressemblance frappante, mais en beau toutefois, de miss Marianne, avec un jeune homme, un officier, avec lequel elle avait dansé, elle l'avouait à regret, il y avait alors près de douze ans, au grand bal des courses d'Epsom ; un jeune homme fort distingué, nommé aussi Montague, et appartenant à la plus honorable famille, à laquelle, à un degré éloigné, il est vrai, elle pouvait affirmer qu'elle était en quelque sorte alliée, ayant l'honneur d'être proche parente des Jones du Merionethshire, lesquels étaient cousins des Griffith du Beffordshire, dont la branche aînée, à ce qu'elle croyait, avait l'honneur d'être proche parente de M. Montague ; ce qui la rendait impatiente de s'acquitter d'une visite dont les conséquences devaient être si agréables pour elle, en lui procurant une connaissance et une société destinées à lui faire le plus grand honneur. »

Après avoir aussi heureusement accompli sa première visite, il était peu probable que mistriss Tattle en restât là, et que la famille Montague pût échapper à l'honneur d'une connaissance plus intime. Dans le cours de la première semaine, elle se contenta de faire entendre à M. Montague que « dans le monde, on trouvait son système d'éducation un peu singulier, et qu'elle lui serait obligée, s'il voulait bien, un jour ou l'autre, lorsqu'il n'aurait rien de mieux à faire, lui expliquer ses idées personnelles, afin qu'elle eût quelque chose à dire à ses connaissances à ce sujet, parce qu'il lui était impossible de voir attaquer de sang-froid la personne ou les opinions de ses amis.

M. Montague ayant décliné poliment l'honneur de faire comprendre à mistriss Tattle son système d'éducation uniquement pour lui procurer quelque chose à dire, et ayant fait preuve d'une indifférence incroyable pour les attaques

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dont il était menacé, mistriss Tattle vint alors s'adresser à mistriss Montague, en lui prophétisant à l'oreille du ton le plus sérieux, que la taille de la charmante miss Marianne deviendrait bientôt nouée, si elle n'était pas immédiatement pourvue d'un appareil orthopédique, d'un maître de danse français et d'un professeur de gymnastique. Cette confidence alarmante n'eut pas heureusement un effet durable sur l'esprit de mistriss Montague; car, trois jours après, mistriss Theresa, après l'inspection la plus minutieuse, se trompa d'épaule, en voulant désigner celle qui lui avait paru la plus haute quelques jours auparavant. Ce danger était à peine évanoui, que mistriss Tattle, avec une figure alongée et après des périphrases pleines d'embarras, vint affirmer à mistriss Montague qu'elle était bien inquiète de sa fille Sophie; qu'elle était convaincue que les poumons de cette enfant étaient attaqués, et qu'elle devrait certainement prendre des eaux minérales matin et soir; ou tout au moins tenir constamment dans sa bouche une pastille pectorale du célèbre Liston, et surtout consulter tout de suite le docteur Boyle, le meilleur médecin du monde, et qu'elle enverrait chercher pour elle-même avec confiance, fût-elle sur son lit de mort, parce que, à sa connaissance personnelle, il avait rétabli complètement une jeune personne de ses parentes qui avait déjà perdu totalement *deux* de ses poumons

Les opinions médicales d'une personne qui faisait preuve d'une telle science anatomique ne pouvaient avoir beaucoup de poids pour mistriss Montague. L'inévitable conseillère n'eut pas plus de succès, quand elle tenta de faire prendre un précepteur pour Frédéric, qui, appréhendait-elle, en avait absolument besoin d'un pour se perfectionner dans l'étude du grec, du latin et autres langues mortes, dont, faisait-elle observer, il serait fort impertinent à une femme de parler; mais elle ne faisait que se

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

hasarder à répéter ce qu'elle tenait d'une bonne autorité, qu'on ne pouvait bien apprendre les langues mortes qu'aux grands colléges publics, ou avec le secours d'un précepteur particulier qui eût fait un tour sur le continent (après avoir obtenu tous les bienfaits d'une éducation classique, terminée dans une des universités du royaume) avec une bonne famille, avantage sans lequel il est impossible de mettre à profit un voyage continental. Toutes ces qualités requises pour un bon précepteur étaient, à sa connaissance particulière, réunies dans la personne qu'elle avait l'honneur de recommander, comme ayant été le précepteur d'un jeune lord, lequel n'avait plus besoin de ses services maintenant, ayant été, malheureusement pour lui et sa famille, victime d'un duel occasioné par le motif le plus frivole.

Après avoir tenté en vain ces diverses suggestions auprès de ces imprudens parens, mistriss Theresa Tattle voulut alors essayer son influence sur les enfans, et son succès parut alors plus probable. Quant à Sophie, elle demeura insensible à la séduction, quoique mistriss Tattle eût employé pour la séduire ses flatteries les plus délicates. Bien qu'elle se montrât désireuse d'obtenir l'approbation de ses amis, Sophie ne cherchait nullement à s'attirer les bonnes grâces des étrangers. Elle avait alors treize ans, âge dangereux, auquel les jeunes filles mal élevées, dans leur empressement à étaler le peu qu'elles savent, ne sont que trop portées à devenir esclaves des applaudissemens et des éloges du premier oisif qui les flatte; âge où les habitudes ne sont pas encore formées et où l'attention se dirigeant tout-à-coup sur la toilette et les manières, les jeunes personnes sont disposées à affecter et à imiter sans discernement tout ce qu'elles s'imaginent fait pour plaire.

Sophie, dont le goût avait été cultivé en même temps que l'intelligence et le raisonnement, n'était pas sujette à

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tomber dans de semblables erreurs. Elle savait qu'elle pouvait plaire à ceux qu'elle aimait sans affecter de paraître autre qu'elle n'était réellement, et ses amis écoutaient ce qu'elle disait, quoique jamais elle n'adoptât les sentimens ou répétât les phrases qu'elle eût pu facilement s'approprier dans la conversation des jeunes personnes plus aisées ou plus à la mode qu'elle-même. Mistriss Theresa Tattle n'ignorait point quelle influence a sur une femme, même à treize ans, ce mot magique de mode; mais elle n'avait pu découvrir encore qu'il eût un grand pouvoir sur l'esprit de Sophie, non plus que ses documens personnels sur la grâce et les bonnes manières. Mistriss Montague avait appris à sa fille qu'il valait mieux rester soi-même et ne point torturer son esprit ni sa personne, en affectant des grimaces que la mode seule peut faire supporter, et qui sont un objet de mépris pour les personnes réellement polies et sensées.

— Dieu me bénisse! se disait mistriss Tattle, si j'avais une grande fille comme ça, aussi dépourvue de formes et de manières, du matin jusqu'au soir devant les yeux, il y aurait de quoi briser mon pauvre cœur. Dieu merci! je ne suis point mère. C'est miss Marianne que je voudrais pour fille, si je l'étais.

Miss Marianne avait si souvent entendu dire à mistriss Tattle qu'elle était charmante, qu'elle n'avait pu s'empêcher de le croire, et au lieu de rester ce qu'elle était, une petite fille aimable et sans affectation, elle devint en peu de temps si vaine et si affectée qu'elle ne pouvait parler, se mouvoir, regarder ou se taire, sans s'imaginer que chacun avait ou devait avoir les yeux attachés sur elle; lorsque mistriss Theresa s'apercevait, dans ces occasions, que mistriss Montague prenait un visage sérieux, pour réparer le mal qu'elle avait fait, elle se hâtait de dire à l'enfant, après avoir loué sa chevelure ou ses yeux : — Oh!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mon amour, il n'y a que les petites filles, vous savez, qui ne songent qu'à leur beauté. On n'aime point une personne parce qu'elle est belle, mais parce qu'elle est bonne, voyez-vous !

Il faut en vérité considérer les enfans comme des êtres dénués de bon sens, ou du moins n'avoir jamais réfléchi sur la manière dont se forment nos opinions dans notre esprit à nous-mêmes, pour s'imaginer que les enfans ont une foi implicite dans les paroles qui leur sont adressées sous forme de morale, lorsque notre physionomie, nos manières, le ton enfin et toutes les circonstances dont nous les accompagnons, leur parlent un langage tout-à-fait différent. Les enfans sont très-bons physionomistes; ils apprennent de bonne heure le langage universel des yeux, et ce que l'on dit d'eux leur fait toujours plus d'impression que ce qu'on leur dit à eux-mêmes.

Mistriss Theresa avait rarement dit à Frédéric Montague « qu'il était un drôle de corps et qu'il avait un talent incomparable pour saisir et contrefaire les originaux; » mais elle lui avait glissé ces paroles flatteuses d'un ton confidentiel qui les grandissait dans son imagination, sinon à son oreille. C'était un enfant vif, intelligent, et qui donnait les plus belles espérances; mais sa soif des louanges vulgaires n'avait pas encore été assouvie; les flatteries mêmes de mistriss Tattle lui plaisaient, et il s'exerça si bien à lui plaire qu'il descendit bientôt au rôle de bouffon. Au lieu d'observer les caractères et les habitudes des personnes qu'il voyait chaque jour uniquement pour les juger et en tirer des règles de conduite à son usage, il considérait, épiait, analysait chaque personne qui posait devant lui, dans le but de découvrir en elle quelque faible ou de saisir quelque singularité de gestes ou de prononciation, qu'il pût contrefaire avec chance de succès.

Alarmés des rapides progrès de cette influence perni-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cieuse, M. et mistriss Montague, qui, dès le premier jour où ils avaient été honorés de la visite de mistriss Tattle, s'étaient mis en quête d'une nouvelle demeure, devinrent alors extrêmement impatiens de décamper. Ils n'étaient point du nombre de ces esprits faibles, qui, dans la crainte d'offenser une connaissance importune ou dangereuse, compromettent plutôt le bonheur de leur jeune famille. Ils avaient entendu parler d'une maison de campagne à peu de distance de la ville, qui devait probablement leur convenir, et ils résolurent de visiter cette habitation tout de suite. Comme ils devaient rester absens la journée entière, ils prévirent que leur voisine officieuse ne manquerait pas de communiquer avec les enfans. Ils ne voulurent point arracher de ceux-ci aucune promesse qu'ils fussent tentés plus tard de ne pas tenir; en conséquence, ils se contentèrent de leur dire en les quittant : — Si mistriss Theresa Tattle vous fait prier de l'aller voir, faites comme vous le jugerez à propos.

A peine le bruit de la voiture qui emportait mistriss Montague ne se faisait-il plus entendre, qu'un domestique apporta un billet à l'adresse de M. Frédéric Montague, dont celui-ci s'empressa de lire tout haut le contenu à ses deux sœurs :

« Mistriss Theresa Tattle présente ses complimens empressés à l'aimable et amusant M. Frédéric Montague; elle espère qu'il aura la charité de venir prendre le thé avec elle ce soir et d'amener avec lui sa charmante sœur miss Marianne. Mistriss Theresa sera seule avec un horrible mal de tête et les nerfs cruellement affectés ; le docteur Boyle assure que (spécialement dans le cas où se trouve Mrs. T. T.) c'est s'exposer à la mort pour les personnes souffrantes des nerfs que de rester un instant dans la solitude; elle espère donc que M. Frédéric ne refusera pas de venir l'égayer un peu par ses excellentes plaisanteries.

» Mistriss Theresa a eu soin de se pourvoir de quelques macarons

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pour sa petite favorite qui ne les dédaigne pas, à ce qu'elle a dit elle-même l'autre jour.

» Mistriss Theresa espère qu'ils viendront à six heures, au plus tard, sans oublier Miss Sophie, si elle veut bien daigner se mettre de la partie. »

A la première lecture de ce billet, « l'aimable M. Frédéric et la charmante miss Marianne » rirent de bon cœur et regardèrent Sophie, comme s'ils eussent eu peur qu'elle pût les croire sensibles à d'aussi grossières flatteries; mais après une seconde lecture, Marianne fit observer que c'était certainement bien aimable de la part de mistriss Theresa de s'être souvenue des macarons, et Frédéric avoua qu'il avait eu tort de se moquer de cette pauvre femme qui souffrait si cruellement d'un mal de tête. Puis, tout en roulant le billet entre ses doigts, il s'adressa ainsi à sa sœur aînée :

— Voyons, Sophie, cesse donc un instant de dessiner et dis-nous quelle réponse nous pouvons faire.

— Nous pouvons! Mais nous pouvons faire la réponse qu'il nous plaira, j'imagine.

— Sans doute, dit Frédéric, nous pourrions refuser si nous voulions; mais nous ne devons rien faire d'impoli, n'est-ce pas? Je pense donc que nous ferons aussi bien d'y aller, parce que nous ne pourrions refuser, quand même nous le voudrions; qu'en dis-tu?

— Tu as fait une telle confusion, répliqua Sophie, entre vouloir, pouvoir et devoir, que je n'y comprends rien du tout. Ce sont sûrement à tes yeux des choses toutes différentes.

— Différentes, non, s'écria Frédéric; nous devrions, nous pourrions, nous voudrions, sont absolument la même chose dans la grammaire latine; ce sont également des signes du mode potentiel.

Sophie, dont le raisonnement n'était pas facile à dérouter,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

même par des citations de la grammaire latine, leva doucement la tête de dessus son dessin, et dit que ces mots pouvaient être des signes de la même chose dans la grammaire latine, mais qu'elle croyait qu'ils signifiaient des choses tout-à-fait différentes dans la vie réelle.

— C'est comme on veut, reprit alors le petit sophiste; tu sais que les mots ne signifient rien en eux-mêmes. S'il me plaisait d'appeler chapeau un chandelier, tu me comprendrais tout aussi bien, après que je t'aurais expliqué une seule fois que par chandelier j'entends cette chose noire que je mets sur ma tête; chandelier et chapeau seraient alors deux termes absolument semblables pour toi.

— Et pourquoi deux mots pour signifier la même chose? dit Sophie; quel rapport trouves-tu là d'ailleurs avec tes « pouvoir, devoir et vouloir? » Tu voulais prouver que....

— Je voulais prouver, interrompit Frédéric, que ce n'est pas la peine de se disputer deux heures sur deux mots. Arrive au fait, Sophie, et ne dispute point avec moi.

— Je ne disputais point, je raisonnais.

— Soit, tu raisonnais ou tu disputais. Ni l'un ni l'autre n'appartient aux femmes; car comment pourraient-elles se servir de la logique comme les hommes?

A ce sarcasme dédaigneux contre son sexe, Sophie rougit vivement.

— Là! s'écria Frédéric triomphant, nous allons voir tout à l'heure une philosophe en colère. Je donnerais volontiers une pièce de six pences, le prix d'un spectacle de marionnettes, pour voir miss Sophie hors d'elle-même. Tiens, Marianne, vois donc comme elle agite vivement son pinceau dans l'eau.

Sophie ne pouvait se voir tournée en ridicule sans en ressentir un peu d'indignation : — Mon frère, dit-elle d'une voix émue, tu devrais....

— Tiens, tiens! reprit Frédéric en montrant du doigt la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rougeur qui des joues de Sophie s'élevait presque jusqu'aux tempes. Çà monte! çà monte! Vois le thermomètre, Marianne. Chaleur humaine! Sénégal! eau bouillante! eau bouillante, Marianne!

— Mais, dit Sophie en souriant, vous pourriez bien vous tenir un peu plus éloignés l'un et l'autre. Laissez le thermomètre livré à lui-même quelques minutes; donnez-lui le temps de se refroidir, il sera redescendu à *tempéré* quand vous viendrez le consulter de nouveau.

— Oh! mon frère, dit Marianne, elle a si bon cœur! Ne la tourmente plus. Allons, ne fais plus de barbouillages sur son papier; ne répands plus ses couleurs de tous côtés, et ne salis plus ses pinceaux, c'est mal! Tiens! les bords de sa palette sont de toutes sortes de couleurs.

— Oh! j'ai seulement mêlé le rouge, le bleu, le vert et le jaune, pour te montrer, Marianne, que toutes ces couleurs mélangées font le blanc. Mais voilà le thermomètre au tempéré, et je ne la tourmenterai plus. Elle pourra parler logique s'il lui plaît, quoiqu'elle ne soit qu'une femme.

— Mais ce n'est pas bien, Frédéric, dit Marianne, de parler à une femme de cette manière. Souviens-toi que Sophie, toute femme qu'elle est, a su faire ce nœud difficile que papa nous a montré hier, long-temps avant que tu y parvinsses toi-même, quoique tu sois un homme.

— Oh! long-temps, non; et puis, ce nœud, ce n'est qu'un tour d'escamotage.

— Il n'en est pas moins très-ingénieux, reprit Marianne; c'est papa lui-même qui l'a dit; et puis Sophie comprend la règle de trois, ce qui n'est pas un tour d'escamotage, mieux que toi, quoiqu'elle soit une femme, et, en outre, elle peut raisonner, maman l'a dit.

— Eh bien! qu'elle raisonne tant qu'elle voudra, peu m'importe dit le méchant petit obstiné. Tout ce que j'ai à dire,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

c'est qu'elle ne sera jamais capable de faire un pudding.

— Pourquoi donc, mon frère? demanda Sophie, en levant sur lui un regard calme et sérieux.

— Eh quoi! ne te rappelles-tu pas que papa lui-même a dit l'autre jour à dîner qu'une femme qui sait parler grec et latin comme moi n'est qu'une triste créature, après tout, et qu'elle aurait mieux fait d'apprendre quelque chose d'utile, et mistriss Tattle ajouta qu'elle répondait qu'une telle femme ne saurait pas faire un pudding?

— Très-bien; mais je ne sais ni le grec ni le latin, moi.

— Non; mais tu sais dessiner, et c'est la même chose.

— La même chose! Oh! Frédéric! dit la petite Marianne en riant.

— A toi permis de rire; mais je dis que c'est la même espèce de choses. Les femmes qui dessinent et qui raisonnent seraient fort embarrassées pour faire un pudding. C'est mistriss Theresa Tattle qui l'a dit, lorsque je lui ai montré hier les beaux dessins de Sophie.

— Mistriss Theresa Tattle a bien pu parler ainsi, répliqua Sophie d'un ton calme; mais je n'en comprends pas davantage pourquoi ma connaissance du dessin m'empêcherait de savoir faire un pudding.

— Je te répète que tu ne sauras jamais faire un bon pudding.

— J'ai appris, continua Sophie en mélangeant ses couleurs, à mêler telle et telle couleur ensemble pour en obtenir celle que je désire; pourquoi donc ne pourrais-je apprendre à mêler ensemble de la farine, du beurre, du sucre et des œufs, pour en obtenir le goût que je voudrais avoir?

— Oh! c'est que mêler ne suffit pas, à moins que tu ne connaisses les quantités exactes comme un cuisinier; or, tu n'as jamais appris les quantités qu'il faut exactement.

NUMERISATION - DIGITIZATION - 'DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Et comment le cuisinier les a-t-il apprises? Ne pourrais-je donc les apprendre aussi bien que lui?

— C'est possible; mais tu ne pourrais faire les choses exactement comme lui; tu ne manierais point la cuillère, d'après la recette, exactement comme un cuisinier.

— Et moi je soutiens qu'elle le ferait, reprit Marianne vivement; car maman lui a appris à peser et à mesurer les choses avec soin; et, lorsque j'étais malade, c'était elle qui me composait mes potions avec une exactitude et une adresse qu'un cuisinier n'aurait pas eues. Oui, je le répète, s'il ne s'agit que de précision et de soin, Sophie est capable de faire le meilleur pudding du monde.

— Eh bien! quand elle en serait capable, qu'est-ce que cela signifierait? Je dis qu'elle ne voudrait pas en faire, et cela revient au même.

— Elle ne le voudrait pas! Comment peux-tu dire cela, Frédéric?

— Oui, elle ne le voudrait pas! Tiens! regarde-la maintenant avec ses livres, ses dessins et tout son attirail de couleurs et de pinceaux autour d'elle; penses-tu qu'elle consentirait à se lever brusquement, avec sa robe toute blanche, et à mettre tout cela de côté, pour descendre dans une cuisine toute graisseuse, s'y plonger jusqu'aux coudes dans la graisse, comme un cuisinier, et cela, pour faire un pudding?

— Je n'aurais pas besoin de me plonger les bras jusqu'aux coudes, dit Sophie en souriant; il ne serait pas nécessaire non plus que je ressemblasse à un cuisinier; s'il le fallait pourtant, je crois que je saurais faire un pudding.

— Oui, oui, oui! dit chaudement Marianne; elle quitterait tout dans la minute, et se mettrait à l'ouvrage activement et adroitement, ainsi qu'elle a fait pour moi l'hiver dernier, lorsque j'étais malade. Oh! Frédéric, sois en sûr, elle peut faire tout ce qu'elle voudra, et, s'il le faut, elle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

préparera, dans une minute, le meilleur pudding qui soit au monde.

CHAPITRE II.

Quelques originaux.

Un léger coup frappé à la porte par le domestique de mistriss Theresa Tattle rappela Marianne à la grande affaire qui était à l'ordre du jour.

— Eh bien! dit Frédéric, nous n'avons pas fait de réponse pendant tout ce temps. Il faut la préparer tout de suite.

Le domestique de mistriss Tattle venait annoncer aux jeunes demoiselles et à M. Frédéric que sa maîtresse les attendait à la table de thé.

— Elle nous attend! Allons-y bien vite alors, s'écria Frédéric.

Le laquais ouvrit la porte toute grande pour le laisser passer, et Marianne pensa qu'elle devait suivre son frère; de sorte qu'ils avaient déjà descendu l'escalier, pendant que Sophie remettait au messager sa propre réponse, et reprenait tranquillement ses occupations favorites.

Mistriss Tattle était assise à sa table de thé, avec une grande assiette de macarons auprès d'elle, lorsque Frédéric et Marianne firent leur entrée. Elle fut *charmée* de les voir, et *regretta sincèrement* que miss Sophie ne fût pas venue avec eux. Marianne rougit un peu; car, quoiqu'elle eût précipitamment suivi les traces de son frère et qu'elle eût apaisé un moment les scrupules de sa conscience, en se rappelant que son père leur avait dit d'agir, en pareille circonstance, comme ils jugeraient convenable, cependant elle n'était point encore tout-à-fait con-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tente d'elle-même; et ce ne fut que lorsque mistriss Theresa eut épuisé sa provision de complimens adulateurs et la moitié au moins de ses macarons, qu'elle put recouvrer sa liberté d'esprit et son enjouement habituels.

— Allons, M. Frédéric, dit mistriss Tattle après le thé; vous avez promis de me faire rire, et personne n'a le talent de me faire rire comme vous.

— Oh! frère, dit Marianne, fais-nous le docteur Carbuncle à table! je serai mistriss Carbuncle.

MARIANNE. Eh bien! mon ami, que vous servirai-je?

FRÉDÉRIC. Mon ami! Elle ne l'appelle jamais ainsi, tu sais bien, mais toujours *docteur*.

MAR. Eh bien! donc, docteur, que mangerez-vous aujourd'hui?

FRÉD. *d'un ton brusque.* Manger, madame! Manger! Rien! Je ne vois rien là que je puisse manger, madame.

MAR. Voici de l'anguille, monsieur; permettez-moi de vous offrir de cette matelote. Vous avez coutume d'aimer la matelote, monsieur.

FRÉD. Coutume, madame! coutume! mais je suis las de vos matelotes! vous me fatiguez toujours des mêmes plats. Suis-je donc condamné à ne voir que des anguilles sur ma table! Et qu'est ceci, au milieu de la table?

MAR. *avec empressement.* C'est du mouton, docteur, du mouton rôti. Si vous vouliez être assez bon pour le découper.

FRÉD. *s'élevant par degrés à la plus violente colère.* Le découper, madame! c'est impossible. Il est aussi dur qu'une planche de sapin! Vous feriez aussi bien de me faire découper la table, madame! Du mouton qui n'a pas trace de graisse! du mouton rôti qui n'a pas une goutte de jus! du mouton réduit en charbon! Morbleu! je n'en veux pas, ôtez-le de devant mes yeux à l'instant! portez-le au cuisinier, jetez-le par la fenêtre, mais que je ne le revoie

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

plus ! C'est vraiment une fatalité, mistriss Carbuncle! que je ne puisse trouver un plat dont je puisse manger, sur ma propre table, mistriss Carbuncle! depuis que je suis marié, madame ! moi qui suis l'homme du monde le plus facile à contenter ! C'est réellement très-extraordinaire, mistriss Carbuncle ! (*se radoucissant un peu.*) Qu'avez-vous à ce coin, sous ce couvercle?

MAR. Des huîtres à la poulette, monsieur.

FRÉD. Des huîtres à la poulette, madame ! toujours des ragoûts! Je déteste les ragoûts ! Cela ne vaut pas la peine d'être mis sous un couvercle, madame! Et pourquoi n'avez-vous pas de couvercles en verre, afin que chacun puisse voir les mets qu'il a devant soi, avant qu'ils se refroidissent, mistriss Carbuncle, pendant qu'on s'informe des plats et qu'on enlève les couvercles ? Mais personne n'a le sens commun aujourd'hui, et je ne vois de réchaud nulle part.

MAR. *avec hésitation.* Permettez-moi, docteur, de vous offrir un morceau de poulet, avant qu'il soit tout-à-fait froid, mon ami.

FRÉD. *tout bas.* Mon ami ! encore, Marianne.

MAR. *de même.* Oui, mon frère, parce qu'elle est épouvantée, et mistriss Carbuncle lui dit toujours « mon ami, » lorsqu'elle est effrayée de sa colère; et puis elle jette de tous côtés un regard effaré; quelquefois même elle pleure avant la fin du dîner, et alors toute la compagnie reste immobile et dans le silence, sans savoir que faire.

— Oh ! charmante petite créature ! Si jeune, avoir tant de malice et d'intelligence, s'écria mistriss Theresa toute enthousiasmée. M. Frédéric, vous me ferez mourir de rire; continuez donc le docteur Carbuncle.

FRÉD. *d'un ton renfrogné.* Eh bien ! madame, s'il faut absolument que je mange quelque chose, envoyez-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

moi un peu de cette volaille, une cuisse et une aile seulement, avec un blanc et la poitrine; de la sauce aux huîtres et une tranche de jambon, s'il vous plaît, madame.

(Le docteur Carbuncle mange avec voracité, le nez presque dans son assiette, et, de peur de se tacher, il boutonne son habit jusqu'au menton.)

Frén. *la bouche pleine.* John! une assiette, un couteau et une fourchette! du pain! un verre de Porto!

— Oh! admirable! s'écria mistriss Tattle en battant des mains.

— Maintenant, frère, dit Marianne, le dîner est fini. Montre-nous le docteur Carbuncle dans son salon.

Frédéric s'étendit dans un fauteuil, la tête renversée en arrière, la bouche ouverte et ronflant avec bruit; de temps en temps sa tête s'agitait de droite à gauche; il croisait et décroisait ses jambes, essayait de se réveiller en secouant sa perruque, renouant sa cravate, soufflant des narines comme un marsouin, et battant du tambour sur sa tabatière.

Toutes ces grimaces divertirent infiniment mistriss Tattle qui déclara pourtant, lorsqu'elle put maîtriser son hilarité, « qu'il y avait de quoi pleurer plutôt en songeant à l'existence cruelle que la pauvre mistriss Carbuncle menait avec cet homme, et pour rien encore! Car son douaire n'était rien ou presque rien, quoique ses amis crussent que ce devait être un excellent parti pour elle, lorsqu'elle n'était encore que la douce et jolie miss Sally Ridgeway avant d'être mariée. — Une femme aussi accomplie, continua mistriss Tattle, qui se résignait à subir les tourmens qui l'attendaient dans son ménage, ah! disait-on, ce brutal de docteur lui-même aurait honte de ne pas reconnaître ce sacrifice d'une manière extraordinaire dans son testament! Et pourtant la pauvre créature, avec le douaire qui lui restera, n'aura pas même de quoi se donner une voiture,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

comme tout le monde. Triste perspective après la situation que ses amis avaient lieu d'espérer pour elle, et elle aussi, la pauvre victime, qui n'en savait pas plus lorsqu'elle s'est mariée ! On devrait y regarder de plus près, ou ne se jamais marier, selon moi, miss Marianne.

Miss Marianne, qui ne comprenait pas clairement cette histoire de douaire, ni la raison pour laquelle mistriss Carbuncle serait si malheureuse après la mort de son mari, se tourna vers Frédéric, qui, dans ce moment, étudiait mistriss Theresa pour la contrefaire un jour. — Frère, lui dit-elle, chante-nous maintenant une chanson italienne, comme miss Croker.

MARIANNE. Voyons, miss Croker, veuillez nous favoriser d'une chanson. Mistriss Theresa Tattle ne vous a jamais entendue, et je suis sûre qu'elle en est toute impatiente.

— Oh ! on ne peut plus impatiente, dit mistriss Tattle.

FRÉDÉRIC, *les mains posées devant lui et minaudant.* Oh ! en vérité, mesdames, je suis si horriblement enrouée qu'il me serait impossible de chanter; et puis, sur ma parole, j'ai presque abandonné la musique. Je n'ai chanté qu'une seule fois cet hiver et encore était-ce en petit comité, devant des amis intimes.

MAR. Mais mistriss Theresa Tattle est une amie intime; je suis sûre que vous ne refuserez pas de chanter devant elle.

FRÉD. Certainement, madame, j'avoue que voilà un puissant argument; mais je vous assure qu'avec la meilleure intention de vous obliger, j'ai complètement oublié toutes mes chansons anglaises. On ne veut entendre que de l'italien aujourd'hui, vous savez, et j'ai été assez maladroite pour ne pas apporter ma musique italienne avec moi. Et puis, je me suis fait une règle de ne jamais me hasarder à chanter sans accompagnement.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

MAR. Oh! essayez, miss Croker, pour cette fois seulement.

(Après beaucoup de grimaces et de minauderies, Frédéric chante d'une manière emphatique et ridicule.)

— Oh! charmant! s'écria mistriss Tattle, c'est tout-à-fait miss Croker; je ne pourrai m'empêcher de songer vous, M. Frédéric, la première fois que je l'entendrai chanter. Sa voix néanmoins la fait inviter dans les réunions les plus à la mode; c'est une jeune personne distinguée d'ailleurs et qui, je n'en doute pas, trouvera un excellent parti. C'est une de mes favorites, il faut que vous le sachiez, et j'espère lui rendre le service de dire à la première occasion qu'elle va bientôt visiter ses parens du Northumberland et les déterminer à faire quelque chose pour son établissement, comme ils le pourraient sans doute, car ils roulent sur l'or, mais ils ne veulent pas lui donner un penny.

MAR. Maintenant, frère, lis-nous la gazette comme le conseiller Puff.

— Oh! faites, je vous en prie, M. Frédéric; car je vous le déclare, vous êtes admirable ce soir. Voici un journal, monsieur. Voyons le conseiller Puff maintenant. Il n'est pas tard.

(Frédéric lit d'une voix solennelle et en levant le nez, comme s'il portait des lunettes.)

« Une main délicate et blanche ayant toujours été considérée comme un ornement distingué dans l'un et l'autre sexe, MM. Valiant et Wise se font un devoir de saisir la première occasion d'avertir le monde élégant de la Grande-Bretagne en général et leurs amis en particulier, qu'ils ont maintenant dans leurs magasins, toujours à la Tête d'Hippocrate, un assortiment varié de savons, et particulièrement de leur admirable et récente invention, le *savon de primevère*. Pour prévenir les erreurs ou les contrefaçons, le public est prié de se rappeler que l'unique et véritable

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

savon de primevère porte sur l'enveloppe le cachet et la signature Valiant et Wise. »

— Oh! l'imitation est incroyable! c'est le vieux conseiller lui-même; il ne lui manque que sa perruque. Il faut absolument que je vous présente quelque jour à mon amie lady Battersby; vous la ferez mourir de rire et elle raffollera de vous, dit mistriss Theresa, qui avait soin de remplir chaque pause par un intermède de flatteries. Continuez, continuez; je ne me lasserais pas de vous entendre, quand vous parleriez trois cents ans.

Stimulé par ces éloges, Frédéric se mit alors à faire voir comment le colonel Rowland se gonflait les narines, déployait son élégant mouchoir de batiste, saluait gracieusement lady Diana Periwinkle, et admirait son ouvrage en lui disant du bout des dents : — On dirait une broderie de la main des fées, sur ma parole! pendant que lady Diana (faisait observer Frédéric) souriait de bonheur, et se laissait prendre complaisamment pour une fée, sans s'apercevoir que le colonel admirait la coupe de ses ongles et nullement la broderie en question.

Après le colonel Rowland, Frédéric, sur la demande particulière de Marianne, marcha dans la chambre comme sir Charles Slang.

—Très-bien, mon frère, dit-elle; c'est cela : la main droite dans la poche de ton gilet, et l'épaule gauche à la hauteur de l'oreille. Mais tu n'es pas encore assez raide, et tu devrais marcher, comme si ta hanche allait sortir de sa jointure. Voyez donc, mistriss Tattle, ne sont-ce pas bien ses yeux, qui restent toujours fixes et immobiles sans avoir l'air de rien voir?

— Excellent! admirable! M. Frédéric; je dois dire que vous êtes le faiseur de charges le plus comique que j'aie jamais vu, et je suis sûr que lady Battersby sera de mon avis. C'est sir Charles copié d'après nature. Mais malgré

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tout, il faut en convenir, sir Charles est un jeune homme fort à la mode et fort aimable, vous en conviendrez vous-même, lorsque vous le connaîtrez mieux; et puis c'est un jeune homme plein de bon sens et d'une bonne famille; les Slangs, vous savez. Sir Charles se trouvera l'année prochaine à la tête d'une fortune considérable; puisse-t-il se guérir de la passion du jeu, qui est son faible, au pauvre jeune homme! — Mais continuez, je vous interromps, M. Frédéric.

— Maintenant, frère....

— Non, Marianne, je ne veux plus rien faire; je suis harassé, je n'en puis plus, interrompit Frédéric en s'étendant tout de son long sur le canapé.

Au milieu même des éclats de rire qu'il excitait, et des flatteries qui caressaient incessamment son oreille, Frédéric était triste, mécontent de lui-même et dégoûté de mistriss Theresa.

— Mon Dieu! quel profond soupir viens-je d'entendre! dit celle-ci; qui peut donc vous faire soupirer aussi tristement, vous qui faites rire les autres de si bon cœur? oh! encore un autre soupir!

— Marianne, dit Frédéric, te rappelles-tu l'homme sous le masque?

— Quel homme sous le masque, frère? demanda Marianne.

— Cet acteur, ce bouffon, dont nous a parlé papa, et qui avait coutume de pleurer derrière le masque qui faisait rire tous les autres.

— Pleurer! dit mistriss Theresa; oh! que c'est drôle! c'est vraiment extraordinaire! mais on ne doit pas s'étonner de rencontrer des caractères extraordinaires parmi cette sorte de gens; je parle des acteurs de profession, qui sont élevés, dès l'enfance, à faire fortune, ou du moins à gagner leur pain par leurs drôleries. — Mais, mon Dieu!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mon cher monsieur Frédéric, vous êtes tout-à-fait pâle, exténué! Ce n'est pas étonnant. Voulez-vous prendre quelque chose? un verre de liqueur?

— Oh! non, je vous remercie, madame.

— Oh! vous ne me quitterez pas sans prendre quelque chose, et miss Marianne acceptera bien un autre macaron. J'insiste absolument, dit mistriss Theresa en agitant la sonnette. Il n'est pas tard, et Christophe va nous monter le porte-liqueur en une minute.

— Mais Sophie qui nous attend! papa et maman qui vont rentrer d'un instant à l'autre! objecta Marianne.

— Oh! miss Sophie n'a-t-elle pas ses livres et ses dessins? elle ne s'ennuie jamais toute seule, vous savez; d'ailleurs, c'est elle qui a préféré la solitude ce soir. Quant à votre maman et à votre papa, ils ne reviendront pas ce soir, j'en suis presque sûre; car une personne, qui le tient d'eux-mêmes, m'a dit où ils sont allés; c'est bien plus loin qu'ils ne pensaient; mais aussi ils ne m'ont pas consultée! Je crois qu'ils seront forcés d'y passer la nuit; ainsi vous n'avez pas besoin de tant vous presser à cause d'eux. Je vais demander les lumières.

La porte s'ouvrit au moment où mistriss Tattle allait sonner une seconde fois pour demander des lumières et de la liqueur.

— Christophe! Christophe! dit-elle en agitant le feu de l'âtre, et le dos tourné à la porte qui s'ouvrait; Christophe, montez-nous.... m'entendez-vous?

Mais Christophe n'avait garde de répondre; et, en se retournant, mistriss Tattle aperçut deux petites figures toutes noires, qui se tenaient immobiles et silencieuses. Il faisait si sombre qu'on pouvait à peine distinguer leurs formes.

— Au nom du ciel, qui ou quoi que vous soyez, parlez, je vous en conjure! Qui êtes-vous?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Les ramoneurs, madame, s'il plaît à votre grâce.

— Des ramoneurs ! répétèrent Frédéric et Marianne en éclatant de rire.

— Des ramoneurs ! répéta dédaigneusement à son tour mistriss Theresa, un peu piquée au souvenir de la solennelle interpellation qu'elle venait de leur adresser. Des ramoneurs ! Et ne pouviez-vous donc le dire un peu plus tôt ? Qui vous amène ici, messieurs, à cette heure de la nuit ?

— Le coup de sonnette, madame, répondit une petite voix aiguë.

— La sonnette ! mais c'était pour Christophe. Les drôles sont ivres ou fous.

— Madame, dit le plus grand des ramoneurs qui n'avait pas encore ouvert la bouche, et qui fit entendre alors une voix rude et enrouée, votre frère nous a dit de monter, lorsque nous entendrions la sonnette, et c'est ce que nous avons fait.

— Mon frère ! Je n'ai pas de frère, imbécile, dit mistriss Theresa.

— M. Eden, madame.

— Oh ! oh ! reprit mistriss Tattle en se radoucissant tout-à-coup, cet enfant me prend pour miss Bertha Eden ; et, flattée d'être prise, dans l'obscurité, et par un ramoneur, pour une jeune et jolie personne, mistriss Theresa se mit à rire, et lui apprit qu'ils s'étaient trompés d'appartement, qu'il leur fallait monter un étage et puis tourner à gauche.

Le petit ramoneur à la voix aiguë s'inclina, remercia la belle dame de ses renseignemens, souhaita le bonsoir à la compagnie et se dirigea vers la porte avec son camarade.

— M. Eden ! dit mistriss Tattle, dont la curiosité était vivement excitée ; quel besoin les Eden peuvent-ils avoir de ramoneurs à cette heure de la nuit ? C'est étonnant !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Christophe, en savez-vous quelque chose? demanda-t-elle à son domestique qui apportait alors les lumières.

— Ma foi, madame, je n'en sais rien, dit le laquais, mais je puis descendre et m'en informer. Je les ai entendus parler à ce sujet dans la cuisine; mais je n'ai saisi que quelques mots par-ci par-là, car j'étais occupé à chercher les mouchettes, pensant que c'était pour les lumières que vous m'aviez sonné, madame. S'il plaît à madame, je vais descendre et parler aux petits ramoneurs.

— Oui, descendez, Christophe, et vous rapporterez, en revenant, de la crême des Barbades et quelques macarons pour ma petite Marianne.

Marianne recula avec un air de froideur pour éviter le baiser que mistriss Tattle allait lui donner, car elle était un peu surprise du ton familier dont cette dame parlait à son laquais. Elle n'avait point été accoutumée à de telles manières dans la maison paternelle, et cette familiarité la choquait étrangement.

— Eh bien! demanda mistriss Tattle à Christophe qui rentrait alors, quelles nouvelles?

— Madame, le petit ramoneur à la voix criarde m'a raconté toute l'histoire. Hier, de grand matin, il était avec son compagnon occupé à nettoyer une cheminée dans la rue du Paradis. Cette cheminée était étroite et difficile à ramoner, et l'aîné des deux ramoneurs, en même temps que le plus gros, se trouva engagé dans le tuyau sans pouvoir avancer ni reculer. Le plus petit était alors au sommet du tuyau; il entendit les cris plaintifs de son frère; mais, dans sa frayeur, il ne savait que faire, madame, car du haut du toit où il était perché, il ne voyait pas une ame à qui il pût faire entendre ses cris, si ce n'est quelques promeneurs éloignés qui ne comprenaient point ses gestes d'alarme, et, pendant ce temps, celui qui était dans le tuyau était sur le point de périr étouffé. Le pauvre petit s'égo-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sillait donc en vain et s'arrachait les cheveux de désespoir, lorsque, par le plus grand des hasards, madame, le vieux M. Eden qui faisait alors sa promenade du matin vint à passer à la portée de sa voix.

— Oui, interrompit mistriss Theresa, frère Ephraïm est le promeneur le plus matinal que je connaisse.

— Eh bien? dit Marianne avec impatience.

— M. Eden donc entendit les cris; il se retourna, aperçut le petit ramoneur et comprit la chose tout de suite.

— A coup sûr il dut prendre quelque temps pour la comprendre, interrompit mistriss Tattle, car c'est bien la créature la plus lourde et la plus épaisse qui soit au monde. Ainsi donc le ramoneur se fit entendre de lui?

— Oui, madame; le vieux monsieur entra dans la maison et retira le ramoneur de la cheminée, mais non sans beaucoup de peine, madame.

— Dieu me bénisse! s'écria mistriss Theresa, est-ce que le vieux quaker aurait grimpé dans la cheminée avec sa perruque et son grand chapeau?

— Eh bien! madame, dit Christophe d'un air enchanté de lui-même, c'est absolument la même question que je viens d'adresser au petit ramoneur, après avoir entendu la fin de son histoire! Mais je n'ai pu le savoir positivement, car c'est un butor; je veux dire, le plus grand des deux, celui qui était pris dans la cheminée : lorsque je lui ai fait cette question en riant, il n'a pas voulu du tout entendre la plaisanterie et s'est contenté de me répondre en grognant comme un ours : « Il m'a sauvé la vie, c'est tout ce que je sais. » Voilà tout ce que nous avons pu obtenir de lui, malgré les questions réitérées de tous les assistans. Lors donc que je le vis aussi stupide et aussi mal élevé (car je lui avais offert un scheling, madame, pour me répondre au sujet de la perruque, mais il repoussa ma main d'une manière brutale et tout-à-fait inconvenante), je

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

m'adressai au plus petit, qui est aussi plus intelligent, plus doux, et qui n'a pas sa langue dans sa poche, comme on dit; mais il ne put pas répondre à ma demande, car il était resté presque tout le temps de l'opération au haut de la cheminée, et, lorsqu'il en descendit, M. Eden avait encore sa perruque, mais son bras était sanglant et tout déchiré, madame.

— Pauvre M. Eden! s'écria Marianne tout émue.

— Oh! mademoiselle! reprit le laquais, le ramoneur aussi était tout meurtri; et, quelques minutes plus tard, il serait mort étouffé.

— Bon! bon! il se porte bien à présent; continuez votre histoire, Christophe, dit mistriss Theresa; les ramoneurs s'embarrassent tous les jours dans les tuyaux des cheminées; ces dangers font partie de leur métier, et ils sont fort heureux, quand ils en sont quittes pour quelques meurtrissures. Certainement, ajouta-t-elle, en observant les signes de mécontentement que manifestaient Frédéric et Marianne, certainement, s'il faut en croire ce récit, le danger était bien réel pour le ramoneur.

— Oh! oui, bien réel, dit Marianne, et M. Eden y a fait preuve d'un excellent cœur.

— Sans doute, il a fait là une action très-recommandable, et son aide est venue fort à propos; je ne manquerai pas d'insister sur ce point, lorsque je raconterai l'histoire en société; et quant au ramoneur, le drôle peut bien rendre grâce à son étoile jusqu'à la fin de ses jours, car il l'a échappé belle. Mais, dites-moi, Christophe, dit-elle, en continuant de converser avec son domestique, qui mettait alors la table pour le souper, quelle est la maison de la rue du Paradis où s'est passée cette scène?

— C'est celle où demeure lady Battersby, madame.

— Ah! ah! nous saurons donc enfin tous les détails de cette aventure. C'est excellent! cela me va faire une admi-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rable histoire ponr lady Battersby, la prochaine fois que je la verrai. Ces quakers sont si adroits! Le vieil Eden, je le sais, désire depuis long-temps d'être admis dans la maison, et c'est un moyen excellent qu'il a trouvé là. Oh! lady Battersby va être bien heureuse de tout cela!

CHAPITRE III.

La comédie tourne au drame.

— A présent, M. Frédéric Montague, continua mistriss Theresa, en se tournant vers lui dès que le laquais eut quitté l'appartement, j'ai une faveur à vous demander, mais une faveur que vous seul pouvez m'accorder. Vous avez tant de talent! et vous feriez la chose si admirablement bien! Lady Battersby en raffolerait de vous, j'en suis sûre. Elle doit me faire l'honneur de passer ici la soirée demain. Je suis convaincue que M. et mistriss Montague se verront obligés de rester absens un jour de plus, et je suis impatiente de vous faire connaître à sa seigneurie avec votre docteur Carbuncle, votre conseiller Puff, votre miss Croker et toutes vos délicieuses charges. Il faut absolument que vous me laissiez vous présenter à lady Battersby demain soir. Me le promettez-vous?

— Oh! madame! dit Frédéric, je ne saurais m'y engager, en vérité. Je vous suis très-obligé, mais je ne pourrai pas venir demain.

— Pourquoi donc, mon cher monsieur, pourquoi donc? Je ne vous demanderais pas cette promesse, si vous aviez la certitude que vos parens seront de retour.

— S'ils reviennent ce soir ou demain, je leur en parlerai, dit Frédéric avec hésitation; car, quoi qu'il n'eût au-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cun désir d'accepter l'invitation, il n'avait pas tout-à-fait la force nécessaire pour dire un *non* bien décidé.

— Leur en parler! répéta mistriss Theresa. A votre âge, mon cher monsieur, avez-vous donc besoin de consulter papa et maman sur de telles choses?

— Besoin! non, madame; mais j'ai dit que je le ferais de mon plein gré : je sais que je n'y suis point obligé, parce que mon père et ma mère me laissent presque toujours juger par moi-même de ce que je dois faire.

— Et c'est ce qu'ils feraient dans ce cas, j'en suis sûre, dit Marianne. Au moment de nous quitter aujourd'hui, ils nous ont dit : « Si mistriss Theresa vous demande, faites comme vous le jugerez à propos. »

— Eh bien! donc, vous voyez que cela dépend de vous, puisque vous pouvez agir comme il vous plaît.

— Sans aucun doute, madame, je le puis, reprit Frédéric en rougissant de cette sorte d'émotion qu'on a si justement appelée fausse honte, et qui étouffe si souvent la honte véritable; certainement, madame, je puis agir comme il me plaît.

— Ah! je suis sûre de vous à présent, dit mistriss Theresa; car il serait de la dernière impolitesse à vous de dire à une dame que vous ne voulez pas faire ce qui lui est agréable. M. Frédéric Montague est un jeune homme trop bien élevé pour faire une chose aussi impolie, aussi peu galante.

Le jargon de la politesse et de la galanterie est souvent employé auprès des jeunes gens pour confondre leurs simples idées de moralité et combattre les inspirations de leur bon sens naturel. On leur présente tout un cortége de principes inconnus, dans un langage étranger à leur intelligence et en contradiction avec leurs sentimens naturels. Ils hésitent et chancellent entre ces mobiles nouveaux et les vieux principes qui les ont guidés jusque-là; de peur de passer pour ignorer le bon ton, ils deviennent

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

affectés, et dans la crainte d'être traités comme des enfans, ils agissent comme des fous. Mais ils ne sont exposés à ces dangers, il faut le dire, que dans la compagnie des personnes de l'espèce de mistriss Theresa Tattle.

— Madame, balbutia Frédéric, je ne veux point être impoli envers vous; mais j'espère que vous voudrez bien m'excuser, si je ne viens pas prendre le thé avec vous demain, parce que papa et maman ne sont point liés avec lady Battersby, et peut-être ne leur plairait-il pas que....

— Prenez garde, prenez garde! dit mistriss Theresa, en riant de son embarras; vous cherchez à vous dispenser de m'obliger, mais vous ne savez pas comment y parvenir. Vous avez été sur le point de commettre l'étourderie la plus choquante en prétextant cette pauvre lady Battersby. Allons! vous savez bien qu'il est impossible que vos parens trouvent la plus légère objection à ce que je vous présente à lady Battersby dans ma propre maison; car, indépendamment des incontestables qualités de sa seigneurie, dont il est inutile de parler, vous n'ignorez point qu'elle est cousine des Trotters du Lancashire, dont la famille est étroitement liée avec la vôtre; et il n'y a point aux eaux de personne, je puis le dire, qui puisse être plus agréable et plus utile à votre sœur Sophie, pour la mener et l'accompagner au bal, par exemple, lorsqu'elle fera son entrée dans le monde, ce qui ne peut tarder, j'imagine, à son âge; comme vous êtes un bon frère, c'est une chose à considérer, vous voyez. Quant à vous-même, il n'y a point de talent que lady Battersby préfère à celui de contrefaire des originaux : elle vous adorera, soyez-en sûre.

— Je ne veux pas qu'elle m'adore, moi! dit brusquement Frédéric; puis se reprenant il ajouta : Du moins pour mes prétendus talens de comédien.

— Pourquoi donc, mon amour? entre amis, en petit comité, peut-il donc y avoir du mal à montrer ses talens,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vous surtout, qui en avez de si distingués? Elle nous gardera le secret, j'en réponds pour elle. Et puis, ajouta-t-elle, ne vous effrayez point de sa critique, car, entre vous et moi, ce n'est point par le goût qu'elle brille : ainsi vous viendrez, voilà qui est convenu. Comme vous vous êtes fait prier! Mais vous connaissez votre propre valeur, je le vois, ainsi que toutes les personnes douées de talens agréables : il faut prier un homme d'esprit, de même qu'un chanteur, et tout aussi long-temps! — Venons maintenant à la faveur que je voulais vous demander.

Frédéric fut tout surpris, car il croyait que cette faveur c'était celle de sa compagnie pour le lendemain soir. Mais mistriss Tattle ne tarda pas à s'expliquer plus clairement.

— Le vieux quaker, qui loge ici dessus, Ephraïm Eden, fait notre bonheur à lady Battersby et à moi; c'est l'être le plus original, la caricature la plus plaisante qui soit au monde. Si vous pouviez seulement le voir un instant chez lui avec sa cravate empesée, ou se promenant dans la rue avec son éternelle sœur Bertha et son couvre-chef aux bords d'une largeur qui n'en finit plus; et puis sa voix, ses manières, tout son individu enfin! Ah! si quelqu'un pouvait saisir cet original et le rendre au naturel, ce serait plus comique qu'aucun caractère de théâtre, au-dessus de tout ce que j'ai pu voir de plaisant en ma vie! Je suis sûre que vous feriez un quaker à mourir de rire devant lady Battersby demain soir. Le difficile est que jamais personne n'a entendu parler le vieux frère. Mais vous, qui avez tant de fertilité d'invention, tant de ressources dans l'esprit (je suis stupide pour inventer, moi), ne pourriez-vous pas trouver quelque moyen de le voir et de l'étudier? Je gage qu'il vous suffirait de le considérer et de l'entendre parler une minute pour le contrefaire ensuite de manière à nous faire mourir de rire. Mais le moyen?

— Oh! quant au moyen, dit Frédéric, j'en connais un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

excellent; si ce n'était que cela! mais, souvenez-vous-en bien, je ne dis pas que je l'emploierai, car, au contraire, je ne le veux pas. Oui, je connais un moyen de pénétrer chez lui, et de le voir sans qu'il le sache.

— Oh! dites-le moi, charmante, intelligente créature!

— Mais, rappelez-vous-le bien, je ne dis pas que je l'emploierai.

— Bon, bon! parlez toujours, vous ferez ensuite ce qui vous plaira.

—Bonté du ciel! s'écria mistriss Tattle après un moment de silence, mes oreilles me trompent-elles? J'ai regardé derrière moi, comme si le petit ramoneur était encore dans cette chambre.

—Et moi aussi, Frédéric, dit Marianne en riant; c'est absolument sa voix; tu n'as jamais rien imité aussi bien en ta vie.

— Eh bien! continua Frédéric, après avoir reproduit avec la plus grande perfection la voix du petit ramoneur, ce garçon est juste de ma taille, et le vieux quaker ne me reconnaîtrait jamais, j'en jurerais bien, si mon visage était noirci et si je changeais de vêtemens avec le ramoneur.

— Oh! c'est une admirable invention! on n'est pas plus spirituel que cet enfant! s'écria miss Theresa enthousiasmée. Il faut le faire, il le faut tout de suite. Je sonne, et dans un instant le petit drôle sera ici.

— Oh non! ne sonnez pas, dit Frédéric en lui retenant la main; je n'ai pas dit que je le ferais. Vous avez promis de me laisser faire ce que je voudrais, souvenez-vous-en. Je n'ai voulu vous dire que mon invention.

— Bon, bon! laissez-moi sonner toujours pour savoir si les ramoneurs sont en bas; vous ferez ensuite ce qui vous plaira. — Christophe, fermez la porte, dit-elle au domestique qui accourait à l'appel de la sonnette: les ramoneurs sont-ils partis?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Non, madame.

— Mais sont-ils déjà montés chez le vieux quaker ?

— Oh! non, madame; ils n'y doivent monter qu'au signal de la sonnette; car miss Bertha était couchée et endormie, et son frère ne veut pas qu'on la réveille, sous quelque prétexte que ce soit. Il est venu lui-même à la cuisine pour l'annoncer aux ramoneurs. Mais la sonnette de miss Bertha, dès que celle-ci sera réveillée, doit appeler les ramoneurs. C'est elle-même qui a voulu voir le garçon dont son frère a sauvé la vie, et c'est sans doute pour faire quelque charité à son frère et à lui, madame, je suppose.

— Epargnez-nous vos suppositions, reprit mistriss Theresa, et descendez tout de suite dire au plus petit des deux ramoneurs qu'il vienne ici. Dépêchez-vous, mais ne permettez pas que le grand brutal accompagne son frère.

Christophe, qui avait autant de curiosité que sa maîtresse, après être revenu avec le ramoneur, prolongea son séjour dans la chambre, en balayant le foyer, puis en jetant à terre la pelle et les pincettes, pour avoir occasion de les ramasser le plus lentement possible.

— C'est bien, Christophe. Christophe, c'est assez, vous dis-je! répétait en vain mistriss Theresa. Elle se vit obligée de lui dire : — Christophe, vous pouvez sortir, avant qu'il jugeât à propos de se retirer.

— Maintenant, dit-elle à Frédéric, retirez-vous dans le cabinet voisin avec cette chandelle, et vous serez costumé dans un instant. Ne faites que changer d'habits avec ce garçon, seulement pour que je voie quel charmant ramoneur vous feriez; vous agirez ensuite comme il vous plaira.

— Eh bien! je ne ferai que changer d'habits, uniquement pour me montrer à vous une minute sous ce costume nouveau.

— Je crois, dit Marianne à mistriss Theresa, pendant

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que Frédéric changeait de vêtemens avec le ramoneur, je crois que Frédéric a raison au sujet de....

— Au sujet de quoi, mon amour?

— Je pense qu'il a raison de ne pas aller là haut, quoiqu'il lui soit bien aisé de le faire, pour voir ce monsieur, c'est-à-dire uniquement pour le contrefaire et le ridiculiser ensuite; je crois que ce ne serait pas bien.

— Pourquoi, je vous prie, miss Marianne?

— Parce que.... il est si bon pour sa sœur : il n'a pas voulu qu'on troublât son sommeil, vous savez?

— Ma chère enfant, il est aisé d'être bon dans ces petites choses; et puis il n'aura pas long-temps à se montrer bon pour elle, car je ne pense pas qu'elle lui donne encore beaucoup de peine dans ce monde, la pauvre créature.

— Que voulez-vous dire? demanda Marianne.

— *Qu'elle va mourir, mon enfant.*

— Mourir! oh mon Dieu! quoi! mourir avec de si belles couleurs sur les joues! Oh son pauvre frère, quel chagrin il va éprouver! Mais elle ne mourra pas, vous vous trompez! elle marche si bien et monte si légèrement les escaliers! Oh! vous vous êtes étrangement trompée, je l'espère!

— Si je me suis trompée, le docteur Boyle s'est trompé aussi, et c'est ce qui me console. Il dit qu'à moins que les eaux de Clifton ne fassent un miracle, miss Bertha se trouve dans un vilain cas. Pourquoi aussi n'a t-elle pas voulu suivre mon avis et consulter le docteur pour sa santé?

— Il lui aurait peut-être fait une frayeur mortelle, dit Marianne. J'espère bien que Frédéric n'ira point la déranger chez elle.

— Enfant que vous êtes! vous voilà tout-à-coup devenue d'une simplicité par trop naïve. Comment votre frère la dérangerait-il plus que le véritable ramoneur?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Mais ce n'est pas bien, dit en persistant Marianne, et je vais le lui dire.

— Ah! miss Marianne, je ne saurais plus vous approuver. Les jeunes demoiselles ne doivent pas se montrer si promptes à donner des avis à leur frère plus âgé qu'elles, quand celui-ci ne les interroge pas. M. Frédéric et moi, je présume, nous devons savoir ce qui est convenable ou non, tout aussi bien que miss Marianne. Chut! le voici! Oh la bonne figure! Bravo! bravo! s'écria-t-elle au moment où Frédéric entrait sous les vêtemens du petit ramoneur et disait en imitant sa voix glapissante :

— J'ai peur de salir le tapis de votre grâce, madame.

Mistriss Tattle se répandit alors en exclamations de ravissement interminables; elle appelait Frédéric « son charmant petit ramoneur » et répétait qu'elle savait bien à l'avance avec quelle supériorité il remplirait ce rôle.

Elle tira aussitôt le cordon de la sonnette, en dépit de toutes les sollicitations contraires, donna l'ordre à Christophe de faire monter l'autre ramoneur, battit des mains en observant que son laquais n'avait pas reconnu Frédéric en entrant, et offrit de gager que l'autre ramoneur le prendrait aussi pour son compagnon. C'est ce qui arriva en effet, et lorsque Frédéric parla, il rendit sa voix tellement semblable à celle de l'enfant qu'il contrefaisait, qu'il était presque impossible que le frère même de celui-ci pût s'en apercevoir.

Marianne se divertit beaucoup de cette scène, mais elle tressaillit lorsqu'elle entendit tout-à-coup le bruit d'une sonnette.

— C'est la sonnette de la jeune dame, il faut que nous montions, dit le plus âgé des ramoneurs.

— Eh bien! allez à vos affaires! Tenez, voici un scheling pour boire à ma santé, mon brave garçon. Je ne savais pas que vous fussiez aussi cruellement meurtri, lorsque je vous ai vu pour la première fois. Je ne veux pas vous retenir

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

plus long-temps; allez! dit-elle à Frédéric en le poussant vers la porte.

Marianne s'élança pour lui parler; mais mistriss Theresa la retint; puis, malgré la résistance de Frédéric, elle poussa la porte sur lui et la ferma à double tour pour lui empêcher toute retraite.

Mistriss Tattle et Marianne attendaient impatiemment le retour de Frédéric.

—Je les entends qui descendent l'escalier, dit Marianne.

Elles écoutèrent avec attention, mais tout était profondément silencieux.

A la fin, elles entendirent un grand bruit de pas et de voix confuses dans le vestibule.

—O mon Dieu! s'écria mistriss Theresa, ce doit être votre papa qui revient!

Marianne courut ouvrir la porte de la chambre, et mistriss Theresa la suivit dans le vestibule.

Cette pièce était sombre; mais il y avait une foule de personnages divers, réunis sous la lampe qui l'éclairait. Tous les domestiques de la maison se trouvaient rassemblés là.

A l'approche de mistriss Theresa, le cercle s'ouvrit en silence, et au milieu elle aperçut Frédéric dont le visage était couvert de sang; sa tête était soutenue par Christophe, pendant que le grand ramoneur recevait le sang dans une cuvette.

—Grand Dieu! que vais-je devenir? s'écria mistriss Theresa. Il est blessé! blessé à mort peut-être! Personne ne m'indiquera-t-il un moyen d'arrêter le sang à la minute? Mettez-lui une clef, une grosse clef dans le dos! Une clef donc! Quoi! personne n'a de clef ici? M. et mistriss Montague seront ici avant qu'il ait fini de saigner! Une clef donc! imbéciles! Oh! mon Dieu! personne ne m'indiquera-t-il le moyen d'arrêter le sang dans une minute?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Cemme il saigne, le pauvre enfant! mais il est donc blessé à mort?

— Blessé à mort! Oh! mon frère, mon pauvre frère! s'écria Marianne, en prenant ces mots à la lettre; et, tout épouvantée, elle courut dans l'escalier en criant de toutes ses forces: — Sophie! Sophie! descends tout de suite, ou c'en est fait de lui. Mon frère est blessé à mort! Il est baigné dans son sang!

– Laissez ce vase, vous! dit Christophe en arrachant la cuvette des mains du ramoneur qui était resté immobile durant tout ce temps. Vous n'êtes pas fait pour tenir la cuvette d'un gentleman [1].

– Ne la lui ôtez pas, dit Frédéric: il n'a point eu intention de me faire du mal.

— C'est plus qu'il ne mérite, en vérité; je suis bien sûr qu'il avait reconnu M. Frédéric, et qu'avait-il besoin de se battre, comme un drôle qu'il est, contre un gentleman?

— Je ne savais pas qu'il fût un gentleman, dit le ramoneur. Comment l'aurais-je su?

– C'est vrai; comment l'aurait-il su? dit Frédéric. Donnez-lui la cuvette à tenir.

— Dieu soit béni! Je respire en l'entendant parler comme à son ordinaire, dit alors mistriss Theresa. Ah! voici mistriss Sophie.

— Sophie! dit Frédéric. Oh Sophie! ne m'approche point! Ne regarde point mon visage, tu me mépriserais!

— Mon frère! où donc est-il? où? dit Sophie qui ne voyait devant elle que deux petits ramoneurs.

— C'est là Frédéric, dit Marianne, en montrant le plus petit des deux. C'est mon frère!

1 *Gentleman,* homme comme il faut, homme bien né; nous n'avons point d'expression dans la langue qui soit l'équivalent de celle-ci.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Miss Sophie, ne vous alarmez point, dit alors mistriss Theresa. Mais mon Dieu ! je crois que miss Bertha.....

En ce moment une gracieuse figure de femme tout habillée de blanc se montra sur l'escalier ; elle s'avança doucement, et chacun s'empressa de se déranger devant elle.

— Oh ! miss Bertha ! s'écria mistriss Tattle, en la retenant par sa robe pour qu'elle n'approchât pas de Frédéric ; Oh ! miss Eden ! votre belle mousseline de l'Inde ! prenez garde au ramoneur, au nom du ciel !

Miss Eden continua de s'avancer.

— C'est mon frère, miss Bertha ! Est-ce qu'il en mourra ? dit Marianne en tendant les bras vers la sœur du quaker et en la consultant du regard avec anxiété. Est-ce qu'il est blessé à mort ?

— Non, mon amour ! répondit une voix douce. Ne t'alarme point si vivement [1].

— J'ai cessé de saigner, dit Frédéric.

— Ma chère miss Marianne, dit mistriss Tattle, tâchez de faire un peu moins de bruit. — Miss Bertha, ce n'est qu'une plaisanterie. M. Frédéric Montague, que vous voyez, a pris ce déguisement par pur enfantillage. Mais, Dieu merci ! il ne saig[illegible] plus. Ah ! j'ai pensé en mourir d'effroi ! Je croyais que c'était l'œil qui était blessé, mais je vois qu'heureusement ce n'est que le nez : tout est bien qui finit bien. M. Frédéric, vous ferez bien de garder le silence sur le passé. Veuillez ne point lui adresser de questions, miss Eden, ce n'est en vérité qu'une plaisanterie d'enfant. Allons, M. Frédéric, venez dans ma chambre, je vous donnerai de l'eau, une serviette, et vous vous débarrasserez de votre costume de ramoneur. Hâtez-vous, de peur que votre papa et votre maman ne vous voient ainsi fagotté.

[1] Les quakers ont l'habitude de tutoyer tout le monde.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Ne crains point ton père ni ta mère; car, sûrement, ce sont tes meilleurs amis, dit une voix grave et douce à la fois.

C'était la voix du vieux quaker, qui était alors derrière Frédéric.

— Oh monsieur ! oh M. Eden ! dit Frédéric en se tournant vers lui.

— Ne me trahissez pas! Ne parlez pas de moi, je vous en supplie! lui dit tout bas mistriss Tattle.

— Je ne songeais pas seulement à vous. Laissez-moi parler, dit Frédéric en repoussant la main de mistriss Theresa qui lui fermait la bouche. Je ne dirai rien de vous, je vous le promets, ajouta-t-il avec un regard de profond mépris.

— Ne parlez pas non plus de vous-même, mon cher monsieur; songez à votre papa et à votre maman. Grand Dieu! n'entends-je pas la voiture de mistriss Montague?

— Mon frère, dit Sophie, ne redoute pas le retour de ses parens, madame. Laissez-le parler : il allait dire la vérité.

— Certes, miss Sophie, ce n'est pas moi qui voudrais l'empêcher de dire la vérité; mais il n'est pas toujours à propos, ma chère demoiselle, de dire ainsi la vérité en toutes circonstances et en tous lieux, ainsi qu'en présence de tout le monde, des domestiques surtout. Je voulais seulement empêcher votre frère de se compromettre lui-même. Un vestibule, j'en ai peur, n'est pas un théâtre convenable pour des explications.

— Voici, dit M. Eden, en ouvrant la porte de sa propre chambre qui était de l'autre côté du vestibule, en face de celle de mistriss Tattle, voici un endroit où tu peux dire la vérité en toute circonstance et devant tout le monde.

— Mais ma chambre est déjà au service de M. Frédéric Montague, et ma porte est ouverte pour le recevoir. Venez

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de ce côté, mon ami, dit mistriss Tattle en prenant le bras de Frédéric.

Mais celui-ci la quitta brusquement et suivit M. Eden.

— Oh! monsieur! voudrez-vous me pardonner? lui dit-il.

— Te pardonner? Et qu'ai-je donc à te pardonner, mon enfant?

— Pardonne-lui, mon frère, sans le questionner, dit Bertha en souriant.

— Il saura tout! dit Frédéric, tout ce qui me regarde du moins. Monsieur, je me suis caché sous ce déguisement; je suis monté chez vous pour vous voir, sans que vous le sachiez, afin de pouvoir ensuite vous contrefaire. Le ramoneur, où est-il? continua Frédéric en regardant autour de lui, et il courut dans le vestibule pour le chercher. — Peut-il entrer? dit-il. Oui, il le peut: c'est un garçon brave, honnête, bon, reconnaissant. Il n'avait point deviné qui j'étais. Après vous avoir quitté, nous sommes descendus ensemble dans la cuisine; et, là, fou que j'étais, pour faire rire M. Christophe et les domestiques, je me suis mis à vous contrefaire. Ce brave garçon dit alors qu'il ne souffrirait point qu'on se moquât de vous devant lui; que vous lui aviez sauvé la vie; que je devrais être honteux de moi-même, moi, à qui vous veniez de donner une demi-couronne — et c'était vrai — mais je n'en fis rien, et je le menaçai de le battre, s'il disait encore un mot. Il continua: je lui portai le premier coup — nous nous battîmes — je fus renversé — les domestiques me relevèrent et me poussèrent de nouveau: ils avaient découvert, je ne sais comment, que je n'étais pas un ramoneur. — Vous savez le reste. Et maintenant, monsieur, voulez-vous me pardonner? dit Frédéric à M. Eden, en s'emparant de sa main.

— Prends l'autre main, ami, dit le quaker, en retirant

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

doucement sa main droite, dont chacun alors remarqua l'enflure extrême, puis il la remit dans sa poitrine. Tu peux serrer celle-ci, ajouta-t-il, en lui tendant sa main gauche avec un doux et bienveillant sourire.

— Oh! cette main, dit Frédéric, c'est celle qui a été blessée, je m'en souviens. Ah! comme je me suis mal conduit envers vous! oh! oui, bien mal! mais c'est une leçon que je n'oublierai de ma vie. J'espère qu'à l'avenir je me conduirai comme un gentleman.

— Dis comme un homme — comme un homme bon et honnête, reprit le quaker, en serrant affectueusement la main de Frédéric; j'en ai la certitude, ou je serai bien trompé, ami, malgré ta noire physionomie.

— Vous ne vous trompez point, monsieur, dit vivement la petite Marianne. Frédéric ne se laissera plus persuader de faire ce qu'il ne croira pas bien. Maintenant, mon frère, va vite blanchir ta figure.

Frédéric avait à peine commencé cette première opération, lorsqu'on entendit frapper deux coups à la porte. C'était M. et mistriss Montague.

— Qu'allons-nous faire à présent? dit mistriss Theresa à l'oreille de Frédéric, au moment où son père et sa mère entraient dans le vestibule.

— Un ramoneur couvert de sang! s'écria mistriss Montague.

— Mon père, je suis Frédéric, dit celui-ci en s'avançant vers M. Montague qui demeurait immobile d'étonnement.

— Frédéric! mon fils!

— Oui, maman; mais je n'ai pas autant de mal que je le mérite; je vais vous dire.....

— Non, mon ami, interrompit Bertha; laisse dire l'histoire à mon frère. Tu l'as déjà racontée une fois, et bien racontée. Personne ne la répétera mieux que mon frère.

— Une histoire racontée deux fois ne vaut jamais rien

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ordinairement, dit alors mistriss Theresa. M. Eden toutefois saura s'en tirer mieux que tout autre.

Sans paraître s'apercevoir de la présence de mistriss Tattle ni de ses signes de détresse, M. Eden expliqua en peu de mots tout ce qu'il savait de l'affaire.

— Ton fils, dit-il en terminant, se sera bientôt débarrassé de ses haillons de ramoneur — ils n'auront point souillé son ame, qui est belle et noble. Lorsqu'il se croit coupable d'une offense envers quelqu'un, il sait l'avouer, et ne cherche point à dissimuler ses torts à son père. Ceci me donne bonne opinion du fils et du père en même temps. Je parle franchement, ami, parce que la franchise est préférable à tout. Mais qu'est devenu l'autre ramoneur? Il a besoin de retourner chez lui avec son frère, ajouta M. Eden, en s'adressant à mistriss Theresa.

Avant de répondre à cette question, celle-ci s'élança précipitamment hors de la chambre et revint quelques momens après, la consternation peinte sur le visage.

— Voilà bien une autre catastrophe! s'écria-t-elle. Ah! c'est à présent, M. Frédéric, que vos parens auront lieu d'être bien en colère contre vous! Des vêtemens tout neufs! le petit voleur! il est parti! Il n'y a plus trace de lui, ni dans ma chambre, ni dans le cabinet. La porte en était pourtant fermée à clef. Il a dû se sauver par la cheminée et de là sur les toits, le drôle! mais Christophe est à ses trousses. Je vous assure, M. Montague, que vous prenez la chose trop tranquillement. — Le misérable! Des vêtemens tout neufs! A-t-on jamais vu pareille impudence? — M. Montague, en vérité, vous êtes trop bon de vous émouvoir aussi peu d'une semblable infamie!

— Madame, répliqua M. Montague avec un regard qui exprimait un mépris plein de politesse, je ne regarde point comme perdus les habits que vous regrettez si vivement : le bruit aura effrayé sans doute le pauvre petit

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ramoneur. Mais quand il en serait autrement, j'estime que cette perte et la mésaventure arrivée à mon fils ce soir sont des circonstances heureuses pour son éducation. A l'avenir, j'en suis persuadé, il saura mieux juger et se conduire avec plus de sagesse, et il ne sera plus tenté, j'en suis sûr, d'offenser des personnes respectables, en les contrefaisant, pour le vain plaisir d'être appelé « le premier bouffon de la terre. »

FIN DES CONTES DES FAMILLES.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

TABLE

DES CHAPITRES.

	Pages.
Simple Suzanne,	
Chapitre I. — La Reine de Mai.	1
Chap. II. — Le vieil Aveugle.	37
Laurent le Fainéant.	84
Une Révolte de collége ou l'Esprit de parti.	122
Mademoiselle Panache. — Première partie.	177
Les Orphelins.	212
Frédéric ou la Manie de contrefaire.	
Chapitre I. — Une Femme aimable.	242
Chap. II. — Quelques Originaux.	257
Chap. III. — La comédie tourne au drame.	270

FIN DE LA TABLE DES CONTES DES FAMILLES.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY